This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav C10.5.8

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

EDWIN CONANT,

(Class of 1829).

This fund is $28,000, and of its income one quarter shall be spent for books and three quarters be used for the general purposes of the Library. — *Vote of the President and Fellows, May* 28, 1892.

Received 4 June, 1896.

BIBLIOTHÈQUE

RUSSE ET POLONAISE.

VOL. XI.

MÉMOIRES
DE LA PRINCESSE DASCHKOFF.

VOL. III.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu 67,
1859.

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF,

DAME D'HONNEUR DE CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES;

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME;

AVEC LA CORRESPONDANCE DE CETTE IMPÉRATRICE ET D'AUTRES LETTRES.

PUBLIÉ SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

MISTRESS W. BRADFORT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

M. ALFRED DES ESSARTS.

VOL. III.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

Slav 610.5.8

HARVARD COLLEGE
JUN 4 1896
LIBRARY
Conant fund.

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF.

CHAPITRE I.

La princesse Dolgorouky. — Départ de la princesse Daschkoff pour l'exil. — Préoccupations pénibles. — Un espion. — Dangers du voyage. — Un ouragan. — Péril pressant. — Le gouverneur de Twer. — La situation. — Un messager inattendu. — Surprise. — Craintes de la princesse pour son fils. — Elle arrive au lieu de son exil. — Description de cet endroit. — Nouvelles craintes de la princesse pour son fils. — L'Empereur Paul. — Cérémonie caractéristique. — Réception touchante faite à la princesse par ses paysans.

Bien loin d'avoir un caractère ordinaire, mon amie la princesse Dolgorouky était une femme éminemment distinguée tant par son bon sens que par sa droiture; sa sincérité, son amitié cordiale me la rendaient particulièrement chère. Dès le moment de son

arrivée, elle se mit avec ardeur à la besogne pour chercher et combiner tout ce qui pourrait le mieux servir à mes besoins et à mes aises; elle empaquetait de ses propres mains une quantité de choses qui lui semblaient devoir contribuer à rendre mon séjour dans une cabane de paysan non-seulement supportable, mais encore aussi agréable que le permettaient les circonstances. Devant moi, elle faisait tous ses efforts pour me ranimer et me cacher la tristesse que lui inspirait ma position; mais ses larmes, quand elle pouvait leur laisser libre cours sans être observée, ne cessaient de couler. Le soir où je devais partir, je fus en état, avec l'aide du bras de ma femme de chambre, de me traîner jusqu'à l'appartement de la princesse que je trouvai tout en pleurs.

Je l'embrassai tendrement et lui reprochant de ne pas assez montrer la force d'âme dont le ciel l'avait douée, je l'engageai à se remettre en pensant qu'avant vingt-quatre heures ma triste existence serait terminée, ou bien que si, au contraire, Dieu me réservait pour d'autres épreuves, et que si au bout de quelques relais on n'avait pas à

me ramener à l'état de cadavre, elle pouvait être certaine que le voyage, le mouvement, le changement d'air m'auraient donné une force nouvelle et que je survivrais pour jouir un jour encore de sa société.

Cette dernière prédiction s'accomplit en partie. Je revins de l'exil, et j'eus le bonheur de revoir la princesse; mais à peine s'était-il écoulé deux ans quand une mort prématurée la précipita dans la tombe et me condamna à déplorer, durant le reste de mes jours, la perte d'une amie si sensible, si sincère.

Le jour où mon départ eut lieu fut le 26 décembre 1796. Comme je ne pouvais me mouvoir sans assistance, je m'étais fait transporter à l'église. Ayant prié mes amis et ordonné à mes domestiques qui se tenaient en arrière de ne pas m'enlever le peu d'énergie que m'avait laissée la douleur de faire et de recevoir des adieux, je fus installée dans ma kibitka aussitôt après la fin du service religieux et je commençai ainsi mon voyage pour je ne sais quel pays indifférente sur mon sort, et sans me préoccuper des nouveaux rapports qu'on venait de me faire et d'après lesquels à un cer-

tain endroit de la route que j'allais suivre on me ferait soudain changer de direction et l'on me conduirait pour m'y enfermer à quelque couvent éloigné et isolé.

Cependant il n'arriva rien de semblable, et de jour en jour je recouvrai mes forces premières. Ce fut également sans fondement que mes amis s'alarmèrent à l'idée de me voir partir dans une kibitka[1]), espèce de voiture à laquelle je n'étais pas accoutumée. Non-seulement le mouvement et l'exercice contribuèrent à soulager mes rhumatismes, mais encore ils rendirent du ton à mon estomac et rétablirent mon appétit.

A la fin de notre première journée de voyage, M. Laptoff ayant vu le maître de la cabane où nous devions passer la nuit, en conversation avec un homme qui sur la route nous avait distancés et regardés curieusement, demanda quel était cet individu.

Notre hôte, passablement ivre, dit, qu'il n'en savait trop rien, car cet homme s'était annoncé d'abord comme appartenant à la

---

1) Voiture à demi découverte, reposant l'hiver sur des brancards de traîneau et l'été sur des roues sans ressort, lesquelles sont très incommodes.

suite de la princesse, et „voici, ajouta-t-il, qu'il vient de m'ordonner avec un air d'autorité, d'entrer dans l'appartement pour voir si la princesse y est bien réellement."

Laptoff alla droit à l'étranger et avec sa chaleur accoutumée il lui demanda en quoi il avait affaire à la princesse et comment il osait envoyer quelqu'un dans sa chambre pour troubler son repos. Ce drôle qui n'avait pas la finesse des gens de son métier, nous donna bientôt lieu de penser qu'il avait été chargé d'espionner nos actions d'après les ordres non de l'Empereur mais de M. Archaroff. Craignant en même temps qu'on ne m'instruisît du fait, il engagea M. Laptoff, en essayant de prendre le ton de la menace, à ne point me parler de ce sujet sous peine de répondre des suites d'une confidence.

Après notre première journée de marche et avant d'avoir atteint la ville de Twer, nous nous vîmes deux fois en grand danger de périr; la seconde fois surtout lorsqu'un ouragan qui roulait de la neige et effaça tout vestige de route, nous réduisit à la nécessité de faire dix-sept heures de marche sans connaître le moins du monde

notre chemin. Aucune trace d'habitation humaine; quand la nuit tomba, nos chevaux épuisés étaient presque hors d'état de se mouvoir. Etre engloutis par la neige ou périr de froid ou servir de proie aux bêtes fauves, telle était la perspective qui s'offrait à notre imagination épouvantée, et l'une ou l'autre de ces extrémités semblait inévitable. Nos domestiques nous croyaient perdus; les uns pleuraient, les autres récitaient des prières pour notre salut commun.

J'ordonnai au cocher de ne pas essayer de pousser plus avant, mais d'attendre patiemment jusqu'à l'aube. Je pensais que le vent serait alors tombé, et que, les chevaux étant en état de se remettre en marche, nous pourrions découvrir quelque habitation, et de là regagner notre chemin.

Il ne s'était pas écoulé une heure quand le cocher crut apercevoir à une certaine distance un rayon de lumière. J'envoyai l'un de mes plus intelligents domestiques à la découverte du point d'où cette lumière semblait partir. Il y courut en toute hâte, et au bout d'une demi-heure revint avec l'agréable nouvelle que nous étions peu éloignés d'un petit groupe de chaumières.

Nous poussâmes nos pauvres chevaux qui traînaient la jambe, et enfin nous et nos bêtes nous nous trouvâmes logés en lieu sûr et sauvés ainsi d'une mort horrible et d'un supplice qui se fût doublé sans doute en se prolongeant.

Nous découvrîmes alors que nous avions fait un écart considérable, et qu'en dix-neuf à vingt heures nous n'avions pas gagné plus de six verstes. En arrivant à Twer, nous eûmes la bien agréable surprise d'un excellent logement préparé pour nous par les soins du gouverneur Polikarpoff. Ce digne homme vint immédiatement me faire visite; et comme je lui exprimais toute ma reconnaissance et en même temps ma crainte qu'une telle bonté envers une femme proscrite ne lui fît du tort aux yeux d'un souverain vindicatif, il se contenta de répondre: „J'ignore, Madame, ce qui a pu se passer de particulier entre Sa Majesté et vous; mais ce dont je suis certain, c'est qu'il n'a pas été publié d'oukase qui proclame votre bannissement; en conséquence, qu'il me soit permis d'agir à votre égard comme j'y suis poussé par le respect sincère que votre caractère m'a toujours inspiré, depuis que

j'ai appris à distinguer le juste de l'injuste."

En ce moment la ville de Twer était toute pleine de gardes qui se rendaient à Moscou pour le couronnement; ce qui n'empêcha pas le bon et brave gouverneur de nous envoyer de sa table un excellent souper.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en route; et comme nous ne changions pas de chevaux, nos journées de voyage étaient nécessairement bornées, soixante verstes au plus et habituellement moins.

A Krasnoicholm, nous eûmes aussi la bonne fortune de trouver dans le principal fonctionnaire un homme bien élevé et obligeant. C'était le sénéchal M. Krowse, neveu du célèbre médecin de ce nom; grâce à son empressement et à sa bienveillance, nous fûmes munis de provisions que ne nous eussent offertes ni les villages ni les chaumières que nous pouvions rencontrer. Nous consacrâmes quelques heures au sommeil tout en faisant reposer nos chevaux; puis le lendemain, au point du jour, nous quittâmes Krasnoicholm et nous remîmes en route.

Ce jour-là, nous eûmes la preuve bien

suffisante, quand bien même nous eussions pu en douter encore, que l'espion dont j'ai parlé déjà et qui ne nous avait jamais perdus longtemps de vue, était certainement l'agent du jeune Archaroff et qu'il tenait pour le compte de celui qui l'employait un journal des faits et gestes de notre colonie errante.

L'Empereur avait confié à cet Archaroff les fonctions et les pouvoirs d'un inquisiteur, — office qui était loin de repugner à un coeur bas et servile comme le sien où n'avait jamais pénétré un sentiment d'humanité. M. Laptoff étant entré dans une chaumière d'où l'espion venait de sortir à l'instant même, trouva sur la table une lettre tout ouverte adressée à M. Archaroff et que ce misérable avait laissée par inadvertance. Il y était faite mention de mon état maladif, de la présence de Laptoff et d'une autre circonstance que l'espion avait sans doute jetée dans son récit pour y mettre du piquant et de la variété: soi-disant, un de mes domestiques aurait dérobé la pelisse d'un paysan. C'était tout-à-fait invraisemblable; car au début du voyage mes domestiques avaient tous reçu, à mes frais, des pelisses

neuves, tandis qu'en tout cas le valet du correspondant de M. Archaroff paraissait avoir grand besoin d'un vêtement de ce genre.

Eclairés par cet incident, nous prenions toujours la précaution d'ouvrir, partout où nous logions, les trappes par lesquelles les paysans descendent dans leur cave; nous nous assurions par là si l'agent de M. Archaroff n'était pas dans quelque coin d'où il pût, invisible, écouter nos conversations.

Un sujet différent m'ouvrit une source d'inquiétude réelle en de craintes qui ne se dissipèrent qu'après mon retour à Troitskoe et quand mon frère et d'autres amis me donnèrent l'assurance que les faits dont je vais parler n'exposaient pas mon fils à la fureur de l'Empereur. A peine arrivée à Wesseigotsky, je reçus la visite du sénéchal nouvellement nommé, et en même temps celle de son prédécesseur, homme respectable qui avait reçu sa charge des mains de feu l'Impératrice, en récompense de ses services militaires et pour avoir été blessé neuf fois en combattant pour son pays. Paul 1er l'avait destitué, afin de mettre à sa place un cousin de M. Aracktchieff, l'un

des agents les plus dévoués et les plus habiles de la tyrannie impériale.

L'injustice éprouvée par ce digne officier était naturellement pour lui un texte de plaintes amères; et bien qu'en lui témoignant une grande sympathie j'eusse épuisé toutes les formules de condoléance que ce sujet pouvait admettre, je ne pus réussir à faire tourner un seul instant ses pensées et notre conversation sur un autre point que les injustices qu'il avait subies. Enfin pour lui échapper je m'avisai d'un expédient: ce fut de prier ces deux messieurs de conduire ma fille et Miss Bates à la foire, qui à cette époque passait pour la plus considérable de l'Empire. A peine avaient-ils quitté la maison quand un officier entra dans mon appartement et me présenta une lettre. Cette lettre était de mon fils qui avait recommandé au porteur de ne la remettre qu'à moi et, après s'être assuré ainsi par ses propres yeux de l'état de ma santé, de se rendre à Korotowa, le lieu de mon exil, avec des instructions pour les paysans, afin que ceux-ci me reçussent comme leur maîtresse; après quoi, de revenir lui rendre compte de sa mission.

La foudre eût éclaté sur ma tête, que je n'eusse pas éprouvé une plus grande secousse qu'en observant la manière dont cette communication m'était faite. Je n'ignorais pas combien était inflexible la roideur de l'Empereur sur certains points d'étiquette militaire; je savais qu'il avait infligé publiquement les plus sévères réprimandes aux princes Souvaroff et Repnin, rien que pour lui avoir fait porter leurs dépêches par des officiers. Déja je me représentais mon fils exposé à une persécution sans relâche, traîné même en Sibérie pour avoir transgressé un édit impérial en m'envoyant une lettre par un officier, à moi proscrite, et en me témoignant un intérêt qui dépassait ses devoirs militaires.

Je demandai vivement à l'officier s'il avait été vu en ville et s'il n'avait pas rencontré sur son chemin le sénéchal. A ce double égard, il me rassura. Je le conjurai instamment de partir pour Korotowa dont nous n'étions éloignés que de trente-trois verstes; j'y serais bientôt arrivée et en mesure de causer avec lui: mais il était de la plus haute importance qu'il quittât la ville sans perdre un moment et surtout qu'il évitât de se faire voir.

Dès que mon monde fut de retour de la foire, nous nous mîmes en voiture et nous arrivâmes à une heure avancée de la nuit au lieu que l'Empereur avait déterminé pour mon futur séjour.

Ma cabane était assez spacieuse; celle qui se trouvait en face fut consacrée à la cuisine, et la plus convenable de toutes celles de la rue voisine fut disposée pour ma fille.

Je ne perdis pas une minute pour envoyer prévenir M. Schriedman, l'officier que mon fils m'avait député. A peine m'avait-il quittée, que j'appris d'un des domestiques, à mon inexprimable épouvante, que non-seulement M. Schriedman s'était montré publiquement, mais que dans sa stupidité et son étourderie il avait fait connaître au sénéchal de la ville d'où nous sortions et sa personne et la commission dont il était chargé; et qu'en conséquence le sénéchal lui avait demandé son passeport qu'il avait gardé.

Maintenant je ne goûtais plus de repos ni jour ni nuit: jusque dans mes rêves l'image de mon fils exilé en Sibérie étaient constamment devant mes yeux. J'écrivis à mon frère et à d'autres amis, les suppliant

de m'envoyer des nouvelles de mon fils; mais je n'osais m'abandonner entièrement aux assurances qu'ils me donnaient sur la complète sûreté dont mon fils jouissait; il me fallut pour m'y fier être vaincue plus tard par les faits quand je sus qu'il était réellement appelé à commander un régiment.

De temps en temps l'Empereur Paul montrait des lueurs de justice; il y avait en vérité des instants où il laissait paraître quelque chose qui ressemblait à de la sagacité et même à de la noblesse d'âme. Il apprit, par le sénéchal, le voyage de M. Schriedman, sans témoigner en rien que la conduite de mon fils lui déplût; et quand, après mon retour à Troitskoe, il fut informé par les rapports de M. Archaroff, qu'un grand nombre de mes amis m'avaient visitée dans mon exil: „Rien de plus naturel, dit-il; c'est le temps pour ceux qui sont liés envers la princesse Daschkoff par les noeuds de l'amitié et de la reconnaissance, de lui en donner le témoignage."

En ce qui concernait mon bien-être dans ma position d'exilée, je n'eus lieu que d'être satisfaite. Ma cabane était vaste et beaucoup plus commode que je ne me fusse at-

tendue à la trouver. Il est vrai de dire que durant la nuit mes trois camériستes partageaient ma chambre à coucher; mais grâce à leurs attentions, à leur respect et à leur propreté, je n'éprouvai aucun inconvénient du voisinage. J'ajouterai que Miss Bates avait eu la prévoyance de se procurer un grand rideau de revêche verte qui servait comme d'écran entre mes femmes de chambre et moi.

A mon arrivée à Korotowa, il y eut une petite cérémonie que je mentionnerai parce qu'elle présente une sorte de tableau national et parce que, dans les circonstances particulières où je me trouvais, elle m'émut beaucoup. Il est d'usage en Russie pour les grands propriétaires du sol, lorsqu'ils ont accompli un voyage, de se rendre tout droit à l'église où l'on chante un Te Deum, comme pour remercier Dieu de leur salut. L'hymne achevée, les prêtres se présentent d'ordinaire à la demeure du noble afin de lui d'offrir leurs félicitations au sujet de son retour et de lui donner la bénédiction solennelle la croix à la main. Le noble répond à cette cérémonie en baisant d'abord la croix, puis les mains qui la portent.

Conformément à cet usage, sitôt que je fus descendue de voiture, le prêtre vint à la cabane où j'étais logée, et, après avoir prononcé la bénédiction selon la forme que j'ai indiquée, au lieu de me présenter sa main il me conjura, les larmes aux yeux, de lui donner la mienne à baiser. „Ce n'est pas votre rang, dit-il, ma mère, que je respecte, mais c'est la réputation de vos vertus qui a pénétré jusque dans ce coin reculé du pays. Je vous parle au nom de tous les habitants de ce village. Votre fils est un bon maître parce que vous l'avez bien élevé, et c'est en cela que consiste le secret de notre prospérité. C'est votre malheur qui vous a conduite parmi nous, et nous le regrettons; mais pour nous c'est une bénédiction de vous voir, et en vous voyant nous croyons contempler notre ange gardien."

J'avais éprouvé beaucoup de fatigue et j'étais très faible; mais cette expression inattendue, naïve et naturelle de l'attachement de ces pauvres paysans que je n'avais jamais vus, au moment où je me préparais à être complètement malheureuse et dans un lieu où pas une autre perspective ne

m'était promise, fit naître en moi une sensation de bonheur réel; j'en fus tellement saisie, que je ne pus répondre autrement qu'en interrompant le digne prêtre et l'embrassant comme un ami, comme un père. Mes amis auxquels cette scène avait arraché des larmes, me dirent plus tard que jamais au sein de ma prospérité je ne leur avais inspiré autant de respect et de vénération qu'en ce moment.

CHAPITRE II.

M. Laptoff. — Opinion de l'Empereur à son égard. — Lettre de la princesse au prince Repnin. — Le serment de fidélité. — Mécontentement des paysans. — Symptômes de révolte. — Lettre secrète du prince Repnin à la princesse. — Pénible entrevue. — Châtiment par la torture. — Distractions dans l'exil. — La princesse écrit à l'Impératrice. — Elle sollicite auprès de l'Empereur. — Rage causée à l'Empereur par le ton de la lettre de la princesse. — Il se calme par l'intercession de Melle Nelidoff et du jeune Grand-Duc Michel. — Un messager de joie. — Maladie de Miss Bates. — Préparatifs pour le retour à Troitskoe. — Conduite des paysans de la princesse.

Mon premier soin, le jour qui suivit notre arrivée, fut de renvoyer M. de Laptoff, qui

avait été pour moi un sujet de continuelles appréhensions; heureusement je n'eus pas la douleur de savoir qu'il eût été victime de sa reconnaissance et de son attachement sans bornes. En apprenant qu'il m'avait suivi dans l'exil, l'Empereur s'écria, dans un accès d'admiration: „Ce n'est pas là un de vos jeunes gens qui vivent sous les jupons, voilà un homme qui sait porter des culottes!" expression favorite de Sa Majesté pour témoigner la haute sympathie que lui inspirait un caractère résolu.

Le bataillon de chasseurs commandé par Laptoff, était du nombre de ceux qui venaient de subir une réduction; mais l'Empereur lui donna un autre régiment, et bientôt après il lui présenta la croix de l'ordre de Malte.

Tandis que j'étais à Twer, me rendant à Korotowa, j'avais écrit à mon cousin le prince Repnin. Je demandais à connaître sur quel fondement était établie l'accusation dirigée contre moi. En même temps, je lui rappelais les sentiments qui avaient dominé en moi sous le règne de Pierre III; j'invoquais le témoignage qu'il était en mesure de rendre à la fois auprès de l'Empe-

reur et de tous les gens de bien du pays, que pas une de mes actions n'avait été dirigée en vue de ma fortune personnelle ou d'une élévation criminelle de ma famille. Je nommais le village où j'étais envoyée en exil pour un terme indéfini, et je lui indiquais certains membres de l'Académie dont la fidélité et l'attachement m'étaient connus et assurés, comme autant de personnes entre les mains desquelles une réponse à ma lettre pouvait être déposée en toute confiance, jusqu'à ce qu'il me fût possible d'envoyer à Pétersbourg un paysan qui la prît et me la rapportât, avec d'autres lettres, au lieu de mon exil.

Une nouvelle mesure de l'Empereur, prise à la suite d'une circonstance que je mentionnerai, me permit de recevoir plus facilement cette réponse. Jusque là les nobles seuls avaient été astreints au serment de fidélité; le reste de la nation, c'est-à-dire les militaires, les fonctionnaires civiles aussi bien que ceux qui étaient attachés à d'autres services, et enfin les paysans, comme appartenant à la noblesse, n'étaient pas admis à prêter serment; mais par je ne sais quel caprice, il fut enjoint à tout le monde,

y compris les paysans, de prononcer le serment de fidélité à Paul I.

Cette mesure sans précédents causa une grande fermentation. Les paysans s'imaginèrent qu'ils allaient cesser d'appartenir aux nobles; et des villages entiers dans plusieurs gouvernements commencèrent à se révolter, ne voulant plus ni travailler pour leurs maîtres ni payer les taxes. Bientôt l'Empereur fut obligé d'employer ses troupes pour comprimer l'esprit de rebellion; dans un domaine notamment, appartenant à M. Apraxin et à la princesse Galitzin[2]), la révolte prit un caractère de tirer à boulets sur ces gens égarés dont un grand nombre tombèrent victimes de l'erreur où les avait plongés la fausse interprétation de la mesure de l'Empereur.

Cet esprit de révolte suscité de la sorte avait été entretenu et fomenté dans quelques districts par certains employés inférieurs de chancellerie — la race la plus nuisible qu'il y ait dans l'Empire, — lesquels s'en allaient d'un air affairé par les villages des grands propriétaires et persuadaient aux pauvres paysans ignorants que s'ils décla-

2) d'abord Melle Chernicheff.

raient appartenir à l'Empereur ils seraient désormais dégagés de tout lien envers leurs premiers maîtres.

Je ne saurais trop dire jusqu'à quel point fut poussé ce système détestable; ce qu'il y a de certain, c'est que deux de ces indignes cabaleurs avaient répandu leur doctrine dans tout le gouvernement d'Archangel et dans le nord de celui de Novogorod, et que, juste avant mon arrivée à Korotowa, ils avaient intrigué auprès des paysans de mon fils, leur promettant, moyennant une petite somme d'argent, de les mettre en pleine sécurité sous un maître meilleur; cette proposition avait été repoussée ici avec indignation et les paysans avaient déclaré qu'ils se trouvaient beaucoup plus heureux dans leur condition présente que tous ceux qui relevaient de la Couronne.

Cet état de choses obligea l'Empereur à envoyer le prince Repnin dans ces deux provinces agitées. Le prince avait à passer sur sa route dans une ville voisine du village où j'étais confinée; de là il me fit parvenir une lettre par l'intermédiaire d'un prêtre du canton qui promit de se conformer à ses strictes injonctions de secret et

de me porter cette missive avec toute la prudence possible. Le prêtre exécuta ponctuellement sa commission, et voici comment: Un jour, comme je regardais à travers ma croisée, j'aperçus un ecclésiastique tout à fait inconnu qui s'avançait droit vers ma cabane. Aussitôt je courus à la porte; je n'avais pas descendu les marches extérieurs quand l'étranger s'approcha et m'ayant mis entre les mains la lettre de mon cousin, me recommanda de me confier à la Providence céleste, puis disparut.

Le prince Repnin m'exprimait le chagrin qu'il éprouvait de se trouver absolument hors d'état de me prêter la moindre assistance; il ne pouvait que me conseiller d'écrire à l'Impératrice pour invoquer son intercession en ma faveur auprès du souverain. Telle était ma répugnance à solliciter les bonnes grâces d'une princesse que j'avais quelque raison de croire assez mal disposée en ma faveur, pour ne rien dire de pis, que j'hésitai d'abord à suivre le conseil du prince. Si j'avais été seule à souffrir, ce motif eût suffi, je pense, pour me déterminer, à me soumettre sans réserve aux circonstances présentes, plutôt que de de-

mander par une pétition ma réintégration à Troitskoe. Mais d'autres étaient engagés profondément dans mon malheur; et quel séjour pour eux!.. Une cabane de paysan vers le soixantième degré de latitude nord, au milieu de marais et de forêts impraticables qui, durant les tardifs et courts étés, ne permettaient pas de s'éloigner des environs du village et défendaient ainsi tout exercice. Ma fille, Miss Bates, mes domestiques, tous souffraient, et peut-être souffraient-ils beaucoup plus que moi qui en me sentant l'objet d'une persécution imméritée, avais pour me soutenir le sentiment énergique et fier de mon innocence. Ce sentiment me donnait plus de courage et de force que je n'eusse pu m'y attendre; ce fut même souvent pour mon esprit un problème que je ne saurais comment résoudre si je n'attribuais en partie cet effet à l'influence du meilleur et du plus désirable des principes, — la résignation.

Ce qui redoublait la tristesse de notre position c'était précisément que dans la saison présente nos rapports avec le reste du pays devinssent plus faciles. Les marais étant gelés, la distance pouvait être abré-

gée de plusieurs verstes entre Pétersbourg et la Sibérie en passant par notre village; c'est ainsi que de mes fenêtres je vis plus d'une troupe de malheureux exilés s'acheminer vers le lieu du bannissement. Une fois je remarquai, devant la porte d'une cabane voisine, une kibitka différente par la forme de celles du pays. Elle stationnait, et les chevaux étaient dételés. J'envoyai un domestique s'informer à qui appartenait cette voiture. L'étranger demanda quelle était la personne qui faisait cette question, et, apprenant mon nom, il témoigna le désir de me voir un moment, disant qu'il était allié de loin par mariage à ma famille.

Bien qu'il ne me convînt guère, dans ma position, ni ne me fût agréable de recevoir des visites, cependant pensant que cet étranger pouvait avoir besoin d'une aide que je serais à même de lui fournir, je l'invitai à venir. Pour commencer la conversation je lui demandai comment il se trouvait être mon parent. Tandis qu'il s'expliquait, je remarquai un bégaiement dans sa parole et un tremblement convulsif sur ses traits et dans toute sa personne. „Vous êtes certainement malade, lui dis-je, et vous paraissez souffrir."

„Il est probable, répondit-il avec difficulté, que je resterai toute ma vie tel que vous me voyez.“

Alors il me raconta son histoire. Il s'était trouvé impliqué dans une accusation dirigée contre quelques officiers subalternes des Gardes, lesquels auraient tenu un langage offensant pour l'Empereur; ses compagnons avaient été exilés en Sibérie; on l'avait mis à la torture; après avoir eu les membres disloqués, il avait été cassé de son grade et envoyé pour y séjourner à Wologda, domaine appartenant à son oncle qui s'était déclaré responsable de sa conduite future.

Prolonger cette entrevue sans pouvoir rendre le moindre service à mon malheureux parent, c'était chose trop pénible; je ne pus que déplorer son sort. Cependant l'image de ce jeune homme avec ses membres disloqués et ses nerfs déchirés, resta longtemps empreinte dans mon imagination.

Peu après cet incident, je reçus la visite de M^me^ Worontzoff et de sa fille. C'était la veuve d'un de mes cousins assez éloigné, il est vrai, mais que j'estimais beaucoup. Le plus jeune fils de cette dame respec-

table dans toute l'étendue du mot, avait été dès son âge le plus tendre confié à mes soins et élevé sous mes yeux jusqu'à seize ans; il était alors entré dans l'armée avec le grade de major. Les excellents principes et la conduite parfaite de ce jeune homme, ainsi que son tendre respect pour sa mère, trait principal de son caractère, faisaient l'orgueil et la consolation de Mme Worontzoff; en outre, le soin que j'avais pris de son éducation avait formé, dans l'esprit de la mère, une dette de reconnaissance qu'elle désirait ardemment acquitter en venant ainsi me voir et me témoignant toutes les attentions possibles. Elle s'installa dans une cabane voisine de la mienne et passa une semaine avec moi. Le temps ne s'écoulait pas trop péniblement, grâce à quelques livres que nous avions eu la prévoyance d'apporter de Troitskoe, à quelques crayons que nous employions à dessiner les paysages d'alentour sur notre table de sapin que tous les trois jours on lavait et préparait à nouveau pour cet usage, car nous ne pouvions nous procurer du papier. A ces ressources s'ajoutaient la malice comique d'un petit cozaque qui appartenait

à ma maison et de plus, au milieu du chagrin que je pouvais éprouver, une résignation parfaite à mon sort, résignation qui encourageait mes compagnons d'exil à déployer non moins de force d'âme et de patience.

Cependant les paysans m'apprirent qu'au mois d'avril, lors de la fonte des glaces et des neiges, la rivière voisine du village ne manquait jamais de déborder et de couvrir d'eau jusqu'à une distance de deux à trois verstes la contrée environnante; ils me dirent aussi qu'il n'y avait moyen de se procurer pour les transports ni gros bateaux ni radeaux, qu'il n'existait au plus que de petites barques de pêcheurs. Or comme nous ne possédions pas de voitures montées sur roues et qu'il nous était impossible d'en faire venir, je jugeai nécessaire, avant que toutes communications nous fussent interceptées pour une saison, d'essayer de l'effet d'une lettre à l'Impératrice.

En conséquence, j'écrivis enfin pour la supplier d'obtenir en ma faveur de Paul Ier qu'il me fût permis de retourner à Troitskoe, où je serais à portée de trouver les secours de la médecine et où, rendue à ma maison d'où je promettais de ne jamais sortir sans

en avoir reçu l'autorisation, je cesserais de partager avec ma famille et mes gens la gêne inutile et les souffrances que nous avions à subir dans une cabane de paysans.

J'adressai sous même pli à l'Empereur une lettre non cachetée. La vérité m'oblige à confesser que cette seconde lettre était conçue en termes dédaigneux plutôt que sur le ton de la supplication. Je commençais par peindre ma santé comme si précaire et me représenter comme une personne tellement indifférente à l'endroit où elle viendrait à mourir que peut-être, disais-je, c'était aussi bien temps perdu pour moi d'écrire que pour Sa Majesté de lire ma lettre; mais, ajoutais-je, la religion et l'humanité ne me permettaient pas de voir sans en éprouver du chagrin et sans tenter un effort pour les alléger, les souffrances et les privations auxquelles étaient en butte ceux qui volontairement partageaient l'exil d'une personne ignorante encore de son crime.

„Durant la vie de l'Impératrice votre mère, lui disais-je, jamais on n'a pu remarquer dans ma conduite une seule intention hostile à votre personne et à votre pouvoir. Tout ce que j'ai à vous demander, c'est la per-

mission de vivre tout-à-fait retirée dans mon domaine de Troitskoe; et si personnellement je vous semblais indigne de cette faveur, j'en sollicite du moins le bienfait pour mes compagnons de souffrance et pour mes domestiques."

Ces lettres furent confiées à la poste, et il est superflu de dire que le résultat n'en était pas attendu par nous sans impatience.

J'appris dans la suite par une personne qui à cette époque se trouvait à Pétersbourg et qui était parfaitement au courant de ce qui se passait chez l'Empereur, que ma lettre à Sa Majesté fut au moment d'avoir pour nous les conséquences les plus terribles. Mais grâce à la Providence, grâce à la versatilité d'esprit qui caractérisait l'Empereur, et enfin à je ne sais quel heureux accident qui mit un retard dans le voyage du courrier envoyé pour porter le coup de grâce à nos espérances naissantes et terminer ainsi les épreuves d'une femme vouée à soutenir une continuelle lutte contre un sort rigoureux, la sentence fut révoquée, et, au lieu du malheur, il nous vint de la consolation et du secours.

Quand l'Impératrice eut reçu ma lettre et

présenté à l'Empereur celle qui lui était adressée, Paul Ier tomba dans la fureur la plus inouïe, et chassant brusquement de sa présence l'Impératrice, il jura qu'il ne se laisserait pas détrôner comme l'avait été son père, et que jamais il ne recevrait une lettre de moi. Dans le fort de sa rage il dépêcha un courrier avec l'ordre qu'on m'enlevât plumes, encre, papier, et qu'on exerçât sur moi une surveillance assez rigoureuse pour me priver de toute communication extérieure et m'interdire toute correspondance, si ce n'est avec les personnes qui m'entouraient.

Après ce mauvais succès, l'Impératrice eut recours à Melle Nelidoff la favorite. Celle-ci mettant ma lettre entre les mains de S. A. J. Michel, le plus jeune Grand-Duc, entra chez Paul avec ce jeune prince et Sa Majesté. L'Empereur en prenant la lettre parut très adouci; il la lut, embrassa son fils et dit: „Vous savez, Mesdames, plaider d'une manière irrésistible."

Les dames répondirent par mille caresses à ce succès qui les comblait de joie. Immédiatement l'Empereur m'écrivit en russe une lettre dont voici la traduction littérale:

„Princesse Catherine Romanovna,
„Puisque vous désirez retourner dans „votre domaine du gouvernement de Ka- „louga, vous êtes libre de le faire.
„Je suis votre bienveillant et très affec- „tionné PAUL.

M. Archaroff,[3]) gouverneur militaire de Pétersbourg, fut aussitôt appelé et invité à envoyer, sans perdre un moment, un autre courrier avec l'ordre de rattraper le premier qui emportait un message bien différent et était déjà sur le chemin de Kalouga. Soit par mauvaise volonté, soit par légèreté, M. Archaroff fit choix pour cette commission d'un courrier qui arrivait en ce moment même de la Sibérie où il avait mené en exil un malheureux officier des Gardes.

Il n'y avait guère lieu de présumer qu'un courrier, après avoir accompli un tel voyage, c'est-à-dire fait au moins quatre mille verstes, aller et retour, étant forcé de repartir sans avoir pris de repos, pourrait entreprendre un nouveau voyage et tenir bon ne fût-ce que quelques heures. Cependant le sort

---

3) Frère aîné du gouverneur de Moscou.

semblait las de me persécuter; le dernier messager usa de tant de diligence, qu'il atteignit le premier et le dépassa.

Au moment de son arrivée, j'étais à la fenêtre de ma cabane, et voyant près des marches une kibitka entourée par mes gens, je sortis et me trouvai face à face avec un courrier de l'Empereur. Miss Bates le suppliait en vain de déclarer quelles nouvelles il apportait. Cet homme ne pouvait rien dire; il ne savait rien, sinon qu'il avait un oukase de Sa Majesté pour la princesse Daschkoff. On m'indiqua à lui, et il me remit le message.

Avant que j'eusse pu rompre le cachet, la bonne Miss Bates se jeta à mes pieds et dit: „Prenons courage, chère princesse; en Sibérie il y a aussi un Dieu."

Elle pâlit et elle tremblait de la tête aux pieds tandis que je la relevais et l'exhortais à se contenir pour que je pusse lire la lettre. Quand j'eus jeté les yeux sur la page et dit à Miss Bates qu'il nous était permis de nous en retourner à Troitskoe, elle retomba à terre, dans un tel état d'exaltation voisine du délire, que je fus forcée de la faire mettre au lit.

J'ordonnai alors à mes gens d'offrir du vin et d'autres rafraîchissements au courrier, mais il refusa soit de manger soit de boire, et demanda seulement un coin pour s'y étendre et dormir, ce qu'il n'avait pu faire depuis plusieurs jours.

On annonça à ma fille les heureuses nouvelles qui avaient causé à mes domestiques des transports de joie. Le lendemain matin, je demandai au courrier combien il recevait par an, et après lui avoir donné une gratification qui montait presque au double de ses appointements, je le renvoyai non moins joyeux que tous les autres. Seule, je puis le dire, sauf l'agitation et la crainte que j'éprouvais au sujet de Miss Bates, j'étais calme et modérée. Après l'évanouissement de la pauvre Miss Bates, la fièvre l'avait saisie; et tant que dura le mal, comme j'étais la seule personne que la souffrante reconnût, je quittai rarement son chevet si ce n'est pour écrire quelques lettres et faire quelques dispositions afin d'envoyer en avant une partie de ma maison et d'être plus libre d'agir avec activité et rapidité aussitôt que Miss Bates pourrait voyager sans péril.

Je profitai du retour du courrier de l'Em-

pereur pour confier à cet homme une lettre non cachetée adressée à M. Archaroff, le priant de la transmettre à M. Lepechine, secrétaire perpétuel de l'Académie russe des Sciences, un de mes amis intimes, à qui j'avais écrit un récit de tout ce qui était arrivé, en y joignant mon adresse à Troitskoe. Mais M. Archaroff eut la bassesse de supprimer cette lettre.

Je profitai du voyage d'un paysan à Pétersbourg pour envoyer quelques lettres à mes amis d'Angleterre, sous le couvert de M. Glynn, négociant anglais qui habitait cette ville.

Pendant les huit jours que dura la fièvre de Miss Bates, je fis nos préparatifs de départ et je travaillai à écarter le plus possible les difficultés et les retards. A la fin de cette période, Miss Bates, quoique faible, se trouva suffisamment remise pour se mettre en route; le dixième jour qui suivit la bienheureuse arrivée du courrier, vers la fin de mars, tandis que l'hiver était encore dans toute sa rigueur, ayant envoyé à cent-vingt verstes en avant mes chevaux que j'avais gardés à Korotowa, nous commençâmes notre voyage du lieu de l'exil à celui de notre futur séjour.

Je ne saurais en finir avec cette partie de mon historie sans parler des preuves que je recevais chaque jour du zèle extraordinaire et vraiment délicat que ces pauvres paysans déployaient à mon service. Deux fois par semaine, à leur retour du marché de la ville voisine, ils apportaient pour ma table tout ce qu'ils avaient pu se procurer de meilleur et même de plus rare; rien n'eût pu les décider à en recevoir le prix. Peu de temps seulement avant mon départ, j'appris que leurs femmes qui chaque jour venaient de la campagne avec leurs petites offrandes d'oeufs et de gâteaux, se relayaient, d'après un arrangement convenu entre elles, pour avoir l'occasion de me voir et de voir surtout si je continuais d'exister et de me porter bien.

Je demandais souvent comment il se faisait que ces braves gens pussent éprouver autant d'attachement pour une personne qui depuis longues années avait cessé d'être leur maîtresse; et la réponse invariable était: „A partir du temps où nous vous avons appartenu nous avons été heureux et nous sommes. devenus riches; vous avez élevé dans vos propres principes le prince notre

bon maître; et notre redevance, bien qu'il l'ait un peu augmentée, est encore très-inférieure à celle que nos voisins payent à leurs maîtres."

CHAPITRE III.

Retour à Troitskoe. — Agréable réception faite à la princesse. — Elle reprend ses relations avec ses amis. — Les maisons transformées en barraques. — Occupations de la princesse à Troitskoe. — Calomnies contre la mémoire de l'Impératrice Catherine. — Faveur témoignée par l'Empereur Paul au prince Daschkoff. — M. Nicholay. — Le prince Kourakin notifie à la princesse le pardon de l'Empereur. — Scène étrange à la parade. — Faveur extraordinaire du prince Daschkoff. — Changement subit. — Destitution du prince.

Grâce à la prévoyance attentive de mes bons paysans qui avaient envoyé des chevaux de relais, nous fîmes, à notre retour, plus de chemin en un jour que nous n'en avions fait en deux jours et demi pour venir.

Le neuvième jour de notre voyage fut vraiment une journée de réjouissance. Nous approchions des environs de Troitskoe, où chacun de mes serviteurs avait une femme,

une mère, des enfants ou des amis pour fêter le moment de son arrivée. Vers le soir, nous entendîmes une acclamation de triomphe. Nous nous trouvions en vue du fleuve Pratwa qui coule à travers ma propriété. Ce fut mon cocher qui le premier salua cette vieille connaissance, et en faveur de la nouvelle le peu d'argent qui restait dans ma bourse en sortit.

Quelle scène de félicitations et de bonheur! Personne ne se rappelait plus la souffrance passée! . . . Tout le monde eût voulu se hâter, précipiter la course; mais, hélas! nos pauvres chevaux étaient encore trop loin de leur écurie pour partager ce sentiment. Ils avaient accompli la tâche de la journée; et la difficulté toujours plus grande qu'il y avait à cheminer en traîneau maintenant que la neige commençait à disparaître, nous fit céder malgré nous à la nécessité de passer une nuit de plus en route.

Cependant le dixième jour nous arrivâmes à Troitskoe, et en entrant dans l'église, je la trouvai, quelque grande qu'elle fût, entièrement remplie des habitants de seize villages et hameaux à moi appartenant, et des do-

mestiques que j'avais laissés en partant. Après le Te Deum, tous se pressèrent autour de moi pour me baiser la main et témoigner le plaisir que leur causait mon retour; mais je n'étais pas assez forte pour me tenir plus longtemps sur mes pieds, et je les suppliai de remettre leurs compliments de bienvenue au moment où je serais mieux en état de les recevoir.

Ce témoignage de leur attachement et de la joie sincère qui brillait sur toutes les physionomies me toucha profondément; mais j'avais récemment dépensé tant d'énergie et de courage, que tout effort de quelque genre qu'il fût était au-dessus de mon pouvoir; avant tout, le repos du lit m'était indispensable.

Le jour suivant, j'envoyai un domestique à mon frère qui était à Moscou, pour lui annoncer mon retour; j'écrivis aussi à mes nièces les princesses Dolgorouky et Mavrocordato pour leur demander des nouvelles de leur santé et de celle d'autres amis et parents, ainsi que tous les détails qu'elles pourraient me fournir sur mon fils.

A mon grand soulagement, j'eus lieu de bénir la divine Providence, car ceux que

j'aimais le mieux avaient échappé aux effets de la tyrannie si violente et si absolue qui sévissait alors.

Je trouvai ma maison de Moscou transformée en baraque pour l'usage d'un officier et de quatre-vingt-sept soldats. Avant qu'on en prît ainsi possession militairement, mon intendant avait eu la bonne idée de barricader et sceller toutes les portes donnant sur l'intérieur de la maison, disant que j'avais été obligée de la quitter en toute hâte et qu'il avait été chargé par moi de prendre note et soin de tous mes effets. La précaution était sage et utile; elle m'épargna ce qu'il m'en eût coûté pour avoir en garnison chez moi un de ces misérables généraux, de ces militaires de Gatchina[4]) (qualification expressive qu'on leur donnait), lequel eût inévitablement détruit mes meubles et converti ma maison en un lieu sauvage.

Ma campagne qui touchait à la ville avait été consacrée à un semblable usage. Elle était occupée par quatre-vingt-dix soldats et six officiers inférieurs: si bien, qu'outre

---

4) Maison de campagne appartenant à l'Empereur et où il recevait fréquemment ses officiers.

les autres dépenses qui me furent imposées par ce mode arbitraire d'envahissement, trois mille troncs d'arbres amenés sur radeaux d'un de mes domaines et qui avaient été déposés à Moscou, ne suffirent pas pour la quantité de bois de chauffage que je dus fournir.

Les ennuis et les tracas auxquels j'avais été ainsi exposée me décidèrent, bien que ce ne fût pas sans un sentiment de regret, à me séparer de cette propriété. Elle avait été une ressource pour moi dans l'hiver même par la beauté de ses jardins que trente ans de soins avaient amenés à la perfection. Elle était coupée de promenades et d'allées tenues avec la plus grande propreté; et comme dans la saison des neiges, ces allées étaient régulièrement balayées et sablées, j'avais toujours sans sortir de chez moi le moyen de faire un exercice agréable. Cet avantage était cependant plus que contrebalancé par les frais que la propriété me coûtait, indépendamment de l'embarras et du désagrément de me voir exposée d'un moment à l'autre à la visite d'hôtes comme ceux dont je viens de parler. D'ailleurs, il n'était rien moins que certain qu'il me fût toujours permis d'habiter Moscou où, à vrai

dire, je n'étais pas très disposée à me fixer; car depuis mon retour à Troitskoe, tous mes parents et tous ceux de mes amis qui méritaient ce nom, venaient m'y voir; et puis je savais bien que dans toute grande ville, à Moscou principalement, un étroit système d'espionnage était établi, et que les dénonciations les plus dangereuses étaient toujours le meilleur moyen d'acquérir la faveur de tyrans soupçonneux et inquiets.

Pendant l'été je recommençai tranquillement mes doubles travaux d'horticulture et d'agronomie; et comme pour l'une et l'autre de ces occupations je n'avais pas un seul domestique qui s'entendît à la besogne, mon temps fut bien rempli. La fatigue corporelle que j'amassais dans la journée était, d'ailleurs, amplement compensée par le prompt et profond sommeil qui la suivait. Ce sommeil m'était d'autant plus nécessaire que je ne manquais jamais le matin de m'éveiller juste à l'heure où j'avais été brusquement arrachée au repos par ceux qui m'avaient apporté la mauvaise nouvelle de mon exil à Korotowa. Il m'arrivait rarement de me rendormir ensuite; aussi jugeais-je utile de prendre une heure de sieste après mon

dîner. Les jours de pluie, quand je ne pouvais pas sortir de la maison, je m'occupais à dresser des plans de bâtiments et de plantations tels que je désirais les exécuter, ou bien j'avais recours à ma bibliothèque.

J'eusse voulu me procurer les nouvelles publications qui avaient du mérite; je donnai des ordres à cet effet et je consacrai aux achats de cette nature une certaine somme annuelle. Mais en général l'importation des livres était absolument prohibée, bien qu'on nous laissât inonder de pamphlets qui calomniaient Catherine II. Mes amis ne m'envoyaient pas de livres pareils. Cependant je me procurai quelques-uns de ceux qui étaient le plus répandus à Moscou; et si la vie m'est conservée je veux, avant de quitter la plume, ajouter à ces Mémoires qui, s'ils ne méritent point de passer à la postérité, intéresseront peut-être mes amis et l'esprit de justice de leurs descendants, ajouter, dis-je, quelques notes, et j'espère qu'elles démontreront la complète fausseté de certaines assertions que la haine et l'envie ont pu seules dicter.[5])

[5]) Cette intention énoncée par la princesse n'a jamais reçu d'exécution. (Note de l'Editeur.)

Dans l'année 1798 le prince Daschkoff se trouvait à Pétersbourg. A cette époque, l'Empereur pouvait à peine se passer de lui. Cette tendresse capricieuse était poussée à un tel excès, qu'on était sûr que Paul I serait de mauvaise humeur s'il arrivait à mon fils de ne pas dîner à la Cour. Mon fils avait alors l'habitude de passer de longues heures tête à tête avec l'Empereur dans son cabinet et souvent il était admis à entrer avec Sa Majesté dans l'appartement de l'Impératrice quand personne ne s'y trouvait hors M^elle^ Nelidoff, et même quand leurs Altesses Impériales en étaient exclues.

Depuis son arrivée à Pétersbourg, mon fils n'avait pas cessé de faire des instances auprès du Grand-Duc Alexandre pour qu'il obtînt en ma faveur la permission de résider à Moscou avec faculté de visiter mes domaines. Cependant je lui avais vivement recommandé, sitôt que je fus informée de son retour dans la capitale, de ne point s'occuper de moi, mais d'agir avec la plus grande prudence dans l'intérêt de son propre salut. Toutes mes lettres lui répétèrent cette injonction. Je lui affirmais dans les termes les plus positifs que

mon attachement pour Troitskoe était de nature à me faire préférer cette résidence à tout autre séjour en Russie, et que ma manière d'agir avec mes serfs était telle qu'elle rendait superflue ma surveillance personnelle soit dans l'administration de mes autres domaines soit dans la levée du modeste revenu que j'en tirais. En conséquence, je le priais de se bien persuader qu'un changement de séjour était ce que je désirais le moins et ce qui m'était le moins nécessaire.

Toutefois mon fils continua d'intercéder, à ce sujet, Son Altesse Impériale; mais il s'écoula plus d'un mois sans que les promesses qui avaient répondu à ses sollicitations eussent produit aucun effet. Il communiqua aussi ses voeux à M. Nicholay, directeur de l'Académie des Sciences qui jouissait d'un grand crédit auprès de l'Impératrice dont il était premier secrétaire.

Il arriva qu'un jour où ce personnage se trouvait dans l'appartement de l'Impératrice, Sa Majesté, causant avec M^elle^ Nelidoff de la haute considération qui entourait le prince Daschkoff à la Cour et de l'influence qu'il excerçait sur l'esprit de l'Empereur, témoigna son étonnement de ce qu'il n'usait

pas de ces moyens pour obtenir la mise en liberté de sa mère. M. de Nicholay saisit cette occasion d'expliquer comme quoi mon fils avait sollicité la protection du Grand-Duc pour se faire accorder cette faveur, et quel chagrin il éprouvait de ce que les promesses qu'il avait reçues étaient restées jusque alors sans résultat. Il alla plus loin et laissa entendre combien ce serait chose gracieuse et généreuse si Sa Majesté et l'autre dame à qui il avait l'honneur de s'adresser voulaient bien dans une semblable cause unir leur influence à celle de Son Altesse Impériale.

M. de Nicholay reporta cette conversation au prince Daschkoff. Peu de jours après, le prince Alexis Kourakin alla voir mon fils par ordre de l'Empereur, pour lui apprendre que Sa Majesté avait l'intention de lui faire don de cinq mille paysans. A quoi mon fils répondit qu'il le priait d'assurer Sa Majesté du sentiment de profonde reconnaissance que lui inspirait la bonté dont il était l'objet de sa part, et que cette reconnaissance vivrait éternellement dans son coeur; mais que, à vrai dire, il ne désirait qu'une chose au monde: la liberté de sa mère.

Le lendemain matin, le prince Kourakin aborda mon fils, au moment où la grande garde s'assemblait pour la parade et lui annonça, par ordre de l'Empereur, que la liberté était rendue à sa mère, ajoutant qu'il était chargé aussi de me notifier cette nouvelle.

La lettre du prince Kourakin était conçue en ces termes:

„Madame et très-chère tante,

„Je m'estime heureux d'avoir à vous „annoncer, d'après le commandement de „l'Empereur, que vous êtes libre de vi- „siter vos domaines, de changer de lieu „de séjour selon votre désir, et même „de venir dans la capitale quand la Cour „en est absente; mais quand la Cour y „résidera, vous pourrez habiter une mai- „son de campagne à proximité."

Peu d'instants après, lorsque l'Empereur arriva à la parade, mon fils voulut se jeter à ses pieds. L'Empereur, prévenant ce mouvement, embrassa mon fils qui, dans le transport de sa reconnaissance, oubliant que Sa Majesté était de petite taille, l'enleva de terre pour lui rendre plus complètement son accolade. Il pleura, et l'Empereur pleura

aussi. Ce fut la première et en même temps la dernière scène de sentiment dont les gardes aient été témoins.

Jusqu'au moment où mon fils quitta Pétersbourg, Paul Ier continua de lui témoigner la même prédilection. Il le consultait sur tous ses plans militaires, sur la guerre qu'il était au moment d'entreprendre. Il le faisait écrire dans son cabinet, devant lui, tête à tête, tous les plans d'opérations, toutes les dispositions de troupes en égard aux Etats voisins; en même temps il avait conçu secrètement le projet de confier à mon fils le commandement du corps d'armée réuni à Kiow. Bien plus, il lui avait donné des blancs-seings pour les remplir comme il le jugerait convenable et selon les circonstances. Des instructions furent envoyées aussi aux ambassadeurs à Vienne et à Constantinople, le comte Razoumoffsky et M. de Tamara, pour qu'ils se missent en correspondance avec le prince Daschkoff; tandis que le commandant de la flotte de la mer Noire recevait l'ordre de combiner ses forces et ses opérations avec lui.

Mon fils fut envoyé directement de Pétersbourg à Kiow où il devait faire tous

les préparatifs ultérieurs en soumettant à l'Empereur le résultat de son travail.

Après ces marques d'une faveur insigne et d'une confiance sans bornes, qui eût pu s'imaginer qu'avant une année révolue le prince Daschkoff serait l'objet d'une destitution! Ce fut cependant ce qui arriva; et la cause qui produisit cet événement semblerait bien minime pour avoir amené un tel effet. Mon fils eut le malheur de représenter au prince Lapouchin, procureur-général près le Sénat, qu'un certain Altesti, plongé à cette époque dans la forteresse de Kiow, était innocent du crime dont on le chargeait.

Cet infortuné était accusé d'avoir établi quelques soldats en qualité de cultivateurs sur un domaine qu'il tenait de feu l'Impératrice. L'imputation était fausse; pas un seul soldat n'avait été envoyé en cet endroit. Mais Altesti avait eu pour protecteur, sous le précédent règne, le prince Zouboff, dont il avait été secrétaire et qui lui avait témoigné une confiance illimitée, peut-être même exagérée et répréhensible; tel était son crime réel. Il est possible que le prince Lapouchin, en communiquant à

l'Empereur l'opinion de mon fils à ce sujet, ait choisi un mauvais moment, — un moment où le souverain était mal disposé. Peut-être aussi avait-il quelque raison particulière pour agir de la sorte; car c'était un homme faux, en dessous et vindicatif Quoi qu'il en soit, l'Empereur écrivit comme suit au prince Daschkoff:

„Comme vous vous mêlez de choses „qui ne vous regardent pas, vous êtes „dès ce jour destitué de votre commande„ment. PAUL."

Mon fils, ne voulant pas livrer au courrier qui lui avait apporté cette étrange lettre, les blancs-seings de l'Empereur et les autres papiers importants qu'il avait entre les mains, écrivit à Sa Majesté pour la prier de lui envoyer une personne de confiance à qui il pût remettre le tout. Cependant comme Paul ne paraissait pas le moins du monde pressé de donner suite à cette demande délicate, le prince Daschkoff se servit du premier courrier qui se rendait à Pétersbourg et renvoya à l'Empereur et les papiers et ses lettres même; puis ayant promptement réglé ses affaires à Kiow, il

partit pour le domaine qu'il possédait dans le gouvernement de Tamboff.

CHAPITRE IV,

La princesse se rend dans la Russie Blanche. — Sa visite à son frère. — Un pressentiment. — Mort de l'Empereur. — Caractère de ce souverain. — Différence entre lui et Catherine II. — La princesse et son frère sont appelés à la Cour. — Voyage de la princesse à Pétersbourg. — Son retour à Moscou. — Couronnement d'Alexandre. — L'Impératrice Elisabeth. — Retour de la princesse à Troitskoe. — Arrivée de Miss Wilmot. — Conclusions.

L'été suivant, j'allai visiter mon domaine de la Russie Blanche, où je restai quelques semaines; j'y reconnus que d'innombrables déprédations avaient été commises par mon intendant, Polonais de naissance, cet homme s'étant imaginé que j'étais destinée à être envoyée en Sibérie.

Je pris quelques dispositions favorables à mes paysans et mis à la tête de l'administration de ce domaine un de mes serfs russes. A mon retour, j'allai passer six semaines auprès de mon frère. Je m'occu-

pai à augmenter l'agrément de sa campagne, j'améliorai les points de vue, je plantai des arbres et des arbustes et fis arracher ceux qui avaient été disposés sans goût.

Comme nous étions ensemble bon nombre d'heures chaque jour, la conversation revenait souvent entre nous sur un sujet qui nous affectait profondément, — sur les maux de la patrie et ceux dont chacun était menacé; car quiconque n'était pas dans sa propre personne victime de la tyrannie despotique de Paul Ier, avait à gémir sur le sort d'un ami, ou d'un parent ou d'un voisin.

J'ignore comment, mon esprit tout entier était saisi de l'idée que l'année 1801 apporterait un terme à ce règne de terreur. Il m'était impossible d'en donner une explication satisfaisante à mon frère que j'entretenais souvent de cette persuasion, ni de lui dire de quelle manière elle m'était venue; mais c'était chez moi une conviction bien arrêtée et que je ne pouvais chasser de mon imagination.

Au commencement de cette année, mon frère me rappela ma prophétie.

„Votre année de pronostic est arrivée", me dit-il.

„Oui, répondis-je, la voilà commencée; vous verrez si le pronostic ne se sera pas accompli avant qu'elle soit achevée."

En effet, le 12 mars de cette année, la Providence permit que les jours de Paul Ier fussent tranchés; et ainsi se terminèrent les malheurs publics et privés qui pesaient sur notre pays et qui, sous la forme la plus oppressive et avec les caractères les plus variés de la persécution et de la tyrannie, avaient gagné progressivement toute la surface de l'Empire.

Bien des fois j'ai remercié le Ciel de ce qu'étant moi-même du nombre des proscrits, j'avais été dispensée du devoir misérable de paraître à la Cour d'un pareil souverain!.. En effet, quel rôle eussé-je pu y remplir, moi à qui la nature avait absolument refusé le don de la dissimulation, talent si nécessaire auprès des monarques et plus encore peut-être vis-à-vis ceux qui les entourent; moi dont la physionomie ne manquait jamais de trahir toutes les sensations, tous les sentiments soit de dégoût, soit de mépris, soit d'indignation? Que de gêne par conséquent, que de souffrance me fut épargnée! Car on peut dire de ce malheu-

reux souverain que ce qu'il y avait en lui de bonnes qualités était contrebalancé par une sorte de folie brutale et emportée; comme Empereur, il la témoignait par une idée exagérée et un exercice abusif de son pouvoir; et comme militaire, en se rendant bassement l'esclave du caporalisme prussien.

Par moments, Paul montrait une lâcheté soupçonneuse; sans cesse il se préoccupait de l'existence supposée de complots tramés contre sa vie. Ses actions se ressentaient d'impressions instantanées, qui n'étaient que trop généralement celles de l'outrage et de la cruauté. Personne ne l'approchait sans éprouver une sensation de terreur, et sans que toutefois à cette terreur ne se joignît un fort mélange de mépris.

Quel contraste entre l'existence des courtisans qui l'entouraient, — esclaves de ses caprices redoutables, — et celle des personnes qui avaient eu le bonheur de vivre auprès de la Grande Catherine! Bien que son accueil fût plein de dignité, ce n'était jamais avec un respect servile ou craintif qu'on paraissait en sa présence. La plus profonde vénération, le respect uni dans tous les coeurs à l'amour et à la recon-

naissance, telle était la nature des sentiments que sa vue inspirait. Aimable, remplie d'enjouement et de gaîté, elle aimait à faire oublier son rang dans l'intimité; mais si l'on pouvait n'y plus penser pendant quelques moments, sa supériorité naturelle dont chacun sentait l'ascendant ne tardait pas à rendre le sentiment du respect inséparable de l'idée qu'on était en face d'elle.

De retour à Moscou, mon frère raconta à plusieurs personnes mon étrange prophétie; ce qui me valut l'ennui de mille et mille questions, auxquelles je ne pouvais donner une seule réponse satisfaisante; car, ainsi que je l'ai dit, il m'eût été parfaitement impossible d'expliquer comment cette idée était entrée dans mon imagination.

Peu de temps s'était écoulé lorsque mon frère reçut une lettre du nouvel Empereur qui l'appelait à Pétersbourg et l'invitait à prendre de nouveau part aux affaires du Gouvernement. Sa Majesté daigna aussi m'adresser un message par l'intermédiaire de mon neveu Tatischeff[6]) qui fut chargé de

6) Il était chambellan, membre du département des Affaires Etrangers, et avait en outre la direction de ce qui concernait les Cours asiatiques.

se rendre auprès de moi à Troitskoe et de m'engager à reparaître à la Cour. Mais valétudinaire, à mon âge et avec mes idées sur les Cours, je n'étais guère tentée de me montrer encore à celle de Pétersbourg.

Je ne voulus pas garder mon neveu auprès de moi plus de trois jours, afin qu'il eût plus de temps à consacrer à sa mère et à ses parents de Moscou; et l'ayant pressé de retourner le plus tôt possible à son poste, de peur que quelque autre ne lui prît sa place, — chose qui n'est pas du tout invraisemblable au début d'un règne nouveau, — je lui remis pour l'Empereur Alexandre une lettre par laquelle je remerciais Sa Majesté du gracieux souvenir qu'elle avait daigné m'accorder, tout en lui exprimant mes regrets de ce qu'une santé très inégale ne me permettait pas de me rendre immédiatement à la résidence impériale; j'ajoutais qu'aussitôt que je me jugerais en état d'entreprendre le voyage, je me hâterais de donner satisfaction au vif désir que j'éprouvais de présenter mon hommage à Sa Majesté.

Dans cette intention, je quittai Troitskoe à la fin d'avril pour voir, à Moscou, mon

frère le comte Alexandre avant qu'il partît lui-même pour Pétersbourg. Nous convînmes qu'il me précéderait d'une semaine, non-seulement pour que j'eusse un peu plus de temps à moi afin de réunir mes forces en vue du voyage, mais encore pour nous épargner l'embarras et le retard que nous eût causés l'attente des chevaux de relais; car comme il nous en eût fallu à chacun un nombre égal, ces inconvénients n'eussent pas manqué de se produire si nous avions voyagé de compagnie.

Ce fut au mois de mai que par petites étapes j'arrivai à Pétersbourg. Si j'éprouvai un grand plaisir à revoir l'Empereur que j'avais été habituée à aimer durant douze années, j'en ressentis plus encore en admirant la beauté qui était peut-être le moindre charme de sa compagne. Son sens droit, son instruction, sa modestie et ces grâces indicibles qui naissaient de son aimable caractère, en s'unissant à beaucoup de tact et à une prudence au-dessus de son âge, lui donnaient à mes yeux un intérêt tout particulier et m'attiraient vivement vers elle. Déjà elle parlait correctement la langue russe sans le moindre accent étranger. Ce-

pendant je vis avec peine qu'Alexandre n'était entouré que de jeunes gens trop disposés à ridiculiser ou déprécier leurs aînés; et qu'une certaine timidité chez l'Empereur, produite peut-être par le sentiment de sa surdité, l'empêchait d'y mettre bon ordre.

Les quatre années du règne de Paul Ier, qui eût voulu ne faire de ses fils que des caporaux, avaient été perdues pour leur intelligence et leurs études; les parades de la garde et l'uniforme des soldats étaient les objets sur lesquels il fixait principalement leur attention. Je prévis que la bonté d'âme de l'Empereur et les principes de justice et d'humanité que d'autres soins lui avaient inculqués, ne le préserveraient pas de donner aveuglément sa confiance à ceux qui l'entouraient immédiatement, et par conséquent de causer à ses ministres et autres fonctionnaires certains embarras dans leur action publique, effet naturel et logique de cette faiblesse.

Je quittai Pétersbourg vers la fin de juillet. Je fis un détour pour me rendre dans mon domaine de la Russie Blanche, où j'avais à m'occuper de quelques préparatifs nécessaires tant en habillements qu'en

équipages pour les fêtes du couronnement; car je dois avouer que depuis sept ans ces détails avaient été absolument négligés par moi.

J'empruntai à la Banque quarante-quatre mille roubles; sur cette somme, j'en employai dix-neuf mille cinq cents à payer une lettre de change de mon fils, onze mille à liquider une dette de mon neveu Dimitri Tatischeff; je consacrai le reste à mettre ma maison un peu en ordre et à faire figure convenable au couronnement sinon avec magnificence, du moins avec la décence que mon rang exigeait.

Avant de partir, j'obtins la promesse de l'Empereur qu'aux prochaines promotions ma nièce M^elle^ Kotchetoff serait nommée fille d'honneur, et que le prince Ourousoff qui venait d'épouser une autre de mes nièces M^elle^ Tatischeff, recevrait le titre de gentilhomme de la Chambre.

J'arrivai à Moscou quinze jours avant la Cour. L'entrée de Leurs Majestés dans cette ville fut solennelle et splendide. Plus de cinquante carrosses de la Cour et un nombre égal de voitures appartenant à la haute noblesse, formaient le défilé.

Après les carrosses de Leurs Majestés et de la famille Impériale, venait celui où se trouvait la princesse Amélie, soeur de l'Impératrice et où j'étais moi-même comme première dame d'honneur de la cour. Suivaient les dames et demoiselles d'honneur; puis les grands dignitaires, etc.

Leurs Majestés se rendirent directement à la Cathédrale, dans le Kremlin; là, le cortége mit pied à terre pour entendre le Te Deum. Comme mon goût me porte médiocrement vers les cérémonies ou l'étiquette ou les galas, je ne m'arrêterai pas à décrire ce qui eut lieu en ce genre. D'ailleurs, tous les couronnements se ressemblent. Il me suffira donc de constater que le jeune Empereur et sa charmante épouse conquirent les coeurs de tous les habitants de Moscou.

Durant le séjour que fit la Cour dans cette ancienne résidence de nos souverains, je menai une vie très fatigante. Il n'y avait pas une distance moindre de neuf verstes de ma maison au palais de Slabada où habitait la Cour et où il était rare je n'allasse pas une fois par jour. Ce qui me rendait assidue dans mes visites à l'Impé-

ratrice, c'est que j'étais à même de lui être un peu utile en lui faisant connaître le caractère de certaines personnes et en l'initiant à bien des détails qui, insignifiant en apparence, étaient cependant dignes de son attention pour contribuer à l'effet qu'elle méritait si bien de produire sur ses sujets et que, pour ma part, j'avais tant à coeur de lui voir obtenir.

Non-seulement ces visites furent bien vues, mais encore, à ce que m'apprit mon frère, elles me valurent de Sa Majesté un tel retour de paroles affectueuses que j'eus lieu de penser qu'on ne les avait pas jugées sans utilité. Il ne fallait rien moins qu'un profond attachement à sa personne, joint à l'idée de rendre un service, pour m'avoir décidée à sacrifier ainsi mon repos à l'ennui, à la cérémonie, à l'étiquette, à l'atmosphère enfin d'une Cour où devait nécessairement suffoquer une personne rustique comme moi. Aucun motif d'intérêt personnel n'eût pu m'influencer en ce sens et jusqu'à un tel point.

Lorsque la Cour fut repartie pour Pétersbourg, je m'estimai heureuse de reprendre mon mode habituel d'existence, et je me

rendis à Troitskoe, ce que j'avais coutume de faire au commencement de mars.

L'année suivante, j'allai dans mon domaine de la Russie Blanche achever et consacrer une église qui avait été élevée sur la place principale de Krouglo; et comme mon frère Simon était attendu pour l'été à Pétersbourg, de retour d'Angleterre où il avait résidé comme ambassadeur sous le règne de l'Impératrice, puis comme simple particulier du temps de Paul I, je me rendis dans la capitale au mois de juillet.

Ceux qui entouraient le jeune souverain pouvaient varier dans leurs opinions sur d'autres sujets, mais tous étaient d'accord pour pratiquer un système de dénigrement à l'endroit du règne et du caractère de Catherine II. Il me serait difficile de peindre l'indignation que je ressentais dans certains moments quand j'entendais sacrifier cette souveraine pour élever aux nues Pierre Ier. Incapable de dissimuler mes sentiments à cet égard, je les exprimais avec franchise et parfois peut-être avec trop de chaleur.

Je me souviens très bien qu'un jour où presque tous les ministres appartenant à l'administration nouvelle, passablement inco-

hérante, aussi bien que plusieurs des amis et favoris de l'Empereur dînaient chez mon frère lé comte Alexandre, la conversation vint à tomber sur le règne de Catherine II. On critiqua si impitoyablement tous les actes de cette Impératrice; on affecta tellement de les confondre avec les abus dont le prince Potemkin fut seul coupable et de n'admettre aucune différence entre l'ignorance et le manque de sincérité du ministre et la profondeur et la noblesse des vues de la souveraine qui avait pour but unique la prospérité de l'Empire, que, profondément et péniblement blessée dans mes sentimens les plus chers, je m'abandonnai à défendre Catherine II avec une chaleur et une sincérité qui ne causèrent pas une médiocre impression à la compagnie. Quelques personnes de ma famille s'étaient fortement prononcées en faveur de ces opinions que j'avais si énergiquement combattues. Cette attaque dirigée contre l'Impératrice produisit en moi une telle surexcitation, et je fis de tels efforts pour la combattre, que le soir même, de retour chez moi, j'éprouvai un malaise qui se prolongea plusieurs jours. Durant ce temps, ma porte fut littéralement

assiégée par les visiteurs des deux sexes qui venaient demander des nouvelles de ma santé; et si je signale cette marque d'attention, c'est simplement parce que je l'attribue au culte que bien des personnes professaient comme moi pour la gloire et l'honneur de la grande souveraine, de la bienfaitrice de la Russie. De fait, les propos de table dont je viens de parler devinrent le sujet de conversation de toute la ville; de là, l'intérêt qu'éveilla ma maladie, et l'importance que je dus y attacher.

Cependant Pétersbourg était bien changé: les gens affairés, les solliciteurs n'offraient rien qui fût digne de remarque; mais on pouvait observer deux sortes d'individus qui se classaient en jacobins et caporaux; je dis caporaux, car depuis le simple soldat jusqu'au général, chacun était principalement occupé, sinon même exclusivement, du maniement des armes; et comme il s'introduisait des changements continuels dans les mouvements d'exercice et dans la discipline, il y avait sur ces matières nécessité constante d'oublier sans cesse et d'apprendre de nouveau.

Lorsque l'automne fut avancé, je retournai à Moscou et de là à Troitskoe, d'où je ne

pouvais jamais m'absenter longtemps; car j'étais par goût mon architecte et mon jardinier et par nécessité mon fermier, outre que cette terre demandait beaucoup de soin et de travail.

Qu'on me permette de passer sous silence quelques-unes des années suivantes de ma vie; elles n'offrent rien qui soit d'un intérêt général; et si les peines qui alors accablèrent mon coeur furent d'une nature telle que je voudrais pouvoir me les dissimuler à moi-même, mes lecteurs m'excuseront volontiers de ne pas leur en offrir le tableau.

Je ne dois pas omettre de dire que l'Empereur eut la bonté de prendre à sa charge la dette que j'avais contractée envers la Banque.

Vers la fin d'août 1803, je trouvai un sujet de consolation bien autrement grand et précieux dans l'arrivée de Miss M. Wilmot, fille de l'archevêque de Tuam et cousine de la plus tendre, de la meilleure de mes amies, de Mistress Hamilton. Miss Wilmot vint me rejoindre à Troitskoe et répandre autour de moi par sa conversation, par nos lectures faites ensemble, par sa

douceur et son amabilité, ces plaisirs calmes qui m'étaient devenus doublement chers, quand depuis si longtemps j'étais dénuée de tout ce qui pouvait intéresser mon coeur et ranimer mon esprit. Ses parents avaient si bien formé son intelligence et son caractère qu'elle est, je le dis en toute franchise, un objet d'admiration pour tous ceux qui la connaissent et sont capables de l'apprécier.

Avec quel profond sentiment de reconnaissance j'aime à lui payer ce tribut! car mon coeur fut bien touché de la confiance que les parents de Miss Wilmot avaient mise en moi, ainsi que du courage que cette excellente amie déploya en venant trouver une personne qui, au lieu de pouvoir lui donner du plaisir, avait elle-même besoin de douces attentions et qui, avant son arrivée, avait l'habitude de saluer la fin de chaque journée comme un allégement dans cette tâche imposée par le sort de traîner une pénible existence. Jamais, non jamais je ne pourrai assez reconnaître ma dette envers elle. Ma solitude est devenue pour moi un paradis; oui, il en serait de la sorte si . . . . . .
. . . mais cela ne dépend pas d'elle.

Ce que mes parents et mes amis n'avaient jamais pu obtenir de moi, j'ai consenti à le faire à sa seule considération. J'ai écrit ces Mémoires, parce qu'elle le désirait vivement. Elle en a donc la propriété exclusive, à la condition expresse que ce travail ne sera publié qu'après ma mort.

Quant à l'oeuvre en elle-même, j'ajouterai seulement que je me suis étroitement attachée à la simple vérité. En mettant de côté certaines choses qui eussent pu blesser plusieurs personnes, j'ai négligé peut-être de me rendre justice à moi-même; mais le lecteur ne perdra rien à ces omissions volontaires. S'il m'est donné de vivre quelques années de plus, j'ai l'intention d'écrire diverses anecdotes sur le règne de Catherine II, justement surnommée la Grande; de récapituler ses bienfaits, et d'établir un parallèle entre elle et Pierre Ier que l'on n'a pas craint de comparer à cette illustre Impératrice dont le règne a fait de la Russie une puissance prépondérante, respectée et redoutée par tous les gouvernements de l'Europe.

Pour conclure, je puis ajouter que j'ai fait tout le bien qu'il était en mon pouvoir

de faire; que je n'ai nui à personne; que l'unique vengeance que j'aie tirée de l'injustice, des intrigues et des calomnies dirigées contre moi à diverses époques, a été l'oubli ou le mépris; que j'ai rempli mes devoirs dans toute l'étendue que j'ai pu leur attribuer; qu'avec un coeur honnête et des intentions pures j'ai eu à supporter de poignants chagrins sous lesquels ma trop grande sensibilité m'eût fait succomber, n'était le témoignage consolant d'une bonne conscience; et enfin que je vois sans crainte et sans inquiétude approcher le terme de ma vie.

Troitskoe, 27 octobre 1805.

Post-Scriptum.

Je regrette d'avoir, pour ma part, bien peu de chose à ajouter aux Mémoires précédents sur les derniers jours de l'amie qui me fut si chère. Après mon retour en Angleterre, vers la fin de l'année 1808, j'eus la douceur de recevoir plusieurs lettres d'elle et quelques-unes de sa nièce Melle Istlainoff; ces lettres ne contenaient rien qui fût de nature à me faire craindre une altération matérielle dans la santé de la princesse. La première notion que je reçus en sens contraire fut l'affligeante nouvelle de sa mort. J'en fus informée avec beaucoup de ménagement et d'affection par une lettre de sa nièce la comtesse de Pembroke (aujourd'hui douairière). Les seuls détails, à ce que j'appris, que le comte Worontzow son père eût recueillis sur cet événement furent que la princesse, en arrivant à Moscou vers le milieu de décembre 1809 s'était trouvée plus faible, plus souffrante que d'ordinaire; et que, le jour de

Noël, elle avait été prise d'une fièvre qui termina sa vie le 4 janvier de l'année suivante.

Deux ou trois courriers après la communication que. lady Pembroke m'avait faite, je reçus de Moscou un paquet contenant quatre lettres de la princesse et une autre du banquier auquel ces lettres avaient été remises; il m'annonçait formellement la nouvelle de sa mort. J'écrivis immédiatement et coup sur coup à Mlle Istlainoff et à une autre personne pour essayer d'obtenir de plus amples détails sur la dernière maladie de la princesse; mais leurs propres lamentations et leur écho sympathique pour ma douleur étaient l'unique fond de leurs réponses. Soit que la prudence les retînt, soit qu'elles manquassent d'habitude d'écrire, soit enfin parce qu'il y avait peu de chose à dire en dehors des faits que j'ai mentionnés, jamais je n'eus la satisfaction de recueillir les circonstances que je fus longtemps anxieuse de connaître, bien que je saisisse toutes les occasions de m'en informer.

Les quatre lettres dont je viens de parler, qui sont l'adieu suprême de la princesse et dont la quatrième est peut-être la

dernière qu'elle ait écrite, ne me donnaient pas le moins du monde lieu de penser, en ce qu'elle y disait d'elle-même, que sa fin fût si proche. Elles avaient une teinte mélancolique, il est vrai, comme tout ce que j'avais reçu d'elle depuis mon départ de Russie; elles témoignaient d'une vive tendresse et d'un regret de notre séparation qui, ressenti par moi dans une mesure égale, m'eût difficilement permis de la quitter, si le devoir n'eût parlé et si, par suite de circonstances que mon récit exposera en partie, je ne m'étais vue dans la nécessité de retourner auprès de mes parents. Au reste, la princesse reconnaissait pleinement la force et la justesse de ces raisons.

On comprendra aisément que des lettres écrites sous la dictée d'un attachement si pur et si noble, soient à mes yeux quelque chose de trop sacré pour que je n'hésitasse pas à les rendre publiques. Cependant je me suis efforcée de surmonter ce sentiment pour offrir au lecteur une de ces lettres qu'il convient de ne pas laisser dans l'ombre; car elle témoigne éloquemment de l'esprit aimable et de la sensibilité de celle qui l'a écrite, et ainsi la plume de la princesse

a ajouté une touche au portrait moral que les pages précédentes ont eu pour objet d'esquisser. Cette publication servira en outre à jeter incidemment un trait de lumière sur la conduite des autorités de Pétersbourg qui retinrent mes papiers avant mon départ de Russie, ainsi qu'on le verra plus loin dans mon récit, et à disculper, dans cette occasion, le plus haut personnage de l'Etat de toute pensée hostile à la princesse.

Voici cette lettre; elle est traduite du français, langue dont la princesse se servait habituellement; mais j'ai eu soin de conserver dans son texte divers petits passages écrits en anglais, comme la princesse en semait souvent dans ses lettres.

25 octobre.

Hier, mon gros paquet pour vous a été confié aux soins de M. Hawes; j'espère que vous le recevrez, ainsi qu'un petit billet mis sous le couvert de lady Pembroke. La lettre que je vous écris en ce moment ne vous sera envoyée que peu de jours avant mon départ ou peut-être seulement lors de mon arrivée à Moscou.

Que puis-je vous dire, ma chère enfant, qui ne vous cause de la peine! Je suis triste, très triste; mes larmes coulent; le temps ne saurait m'habituer à votre absence. J'ai cherché quelque occupation en construisant des ponts, en plantant dans mon jardin quelques centaines d'arbres et d'arbustes, travail qui me plaît et que tout le monde admire autour de moi; mais cela ne sert qu'à détourner un instant mon esprit d'autres pensées, et par conséquent n'apporte pas un remède durable au regret qui me domine de vous avoir perdue.

28 octobre.

Ces deux derniers jours, je n'ai pas été bien portante; aussi n'ai-je pas continué ce triste journal. Je n'ai écrit qu'au comte Michel au reçu de votre dernière lettre, pour l'instruire de ce que vous avez dit au sujet de son père, et de ce que ce dernier a dit en recevant le portrait de son fils. Mais voilà qu'on m'interrompt; il faut que je lise ou me fasse lire un ennuyeux dossier de chicane. Adieu, mon ange; que le ciel vous protége!

29 octobre.

Comme tout est changé à Troitskoe! Le théâtre est fermé. Je n'y ai plus donné une seule représentation. Le piano-forté est silencieux; les femmes de chambre ont cessé de chanter. Tout parle de votre absence et de mon chagrin. Mais à quoi bon vous en entretenir? Vous êtes entourée de parents qui mettent leur joie en vous et que vous aimez. Vos jours ne se passent qu'au sein du vrai bonheur. Mon lot à moi est de souffrir; et puisque je sais que vous êtes heureuse, je ne me plaindrai pas. Adieu, ô la plus chère de mes amies.

30 octobre.

Hawes m'a appris dernièrement qu'il avait, conformément à mon désir, écrit au consul américain à Pétersbourg pour le prier de m'envoyer quelques lettres qui me sont adressées, ce gentleman m'ayant donné avis qu'elles sont entre ses mains, (by the bye, you must know that I could not make of the letter of the above-named consul nor head nor tail). [7])

[7]) „Soit dit en passant, vous devez savoir que je ne pourrais faire ni queue ni tête de la lettre du consul précité."

Hawes me dit, en outre, que le consul en lui répondant lui a appris qu'il attendait, d'un jour à l'autre, plusieurs paquets qui contiendraient des lettres pour moi. Ainsi me voilà encore soutenue par l'espérance; peut-être la poste de demain ou de mercredi m'apportera-t-elle quelques nouvelles de mon enfant bien aimée. Je quitte donc la plume jusqu'à demain.

31 octobre.

La poste est arrivée; mais hélas! elle ne m'a point apporté la seule lettre que je fusse impatiente de recevoir.

Quelle accablante tristesse j'éprouve! Mes larmes tachent mon papier; mais laissez-moi vous dire en quelques mots que la Grande-Duchesse Catherine[8]) m'a écrit une charmante lettre, pleine des expressions les moins équivoques de son amitié et de son estime constante. Elle est à Twer, ville dont son mari est gouverneur. Adieu!

3 novembre.

En ce moment, votre lettre du 27 avril est sous mes yeux; et, bien qu'elle porte

8) Duchesse d'Oldenbourg.

une date plus ancienne que celle que j'ai reçue par les soins de lady Pembroke, c'est pour moi un bonheur que de la relire et de me dire comment ce jour-là vous pensiez à moi, vous vous occupiez de moi. Je ne saurais comprendre quel peut être ce personnage qui, longtemps dédaigné à la Cour, cherche à grandir en faveur à mes dépens. Cependant, au cas où vous n'auriez pas reçu une première lettre consacrée en partie à ce sujet, je vous répéterai ici que j'ai écrit à l'Empereur pour lui dire que mon amour ardent pour mon pays et l'attachement personnel que j'ai voué à mon souverain dès sa plus tendre enfance doivent m'avoir mise au-dessus de tout soupçon; que l'affaire en ce qui concerne vos papiers [9]) pouvait être envisagée comme dirigée uniquement contre moi; et que si c'était l'histoire de ma vie qu'on désirait saisir, il n'y avait d'autre motif que la modestie qui m'empêchât de la laisser imprimer de mon vivant. A quoi j'ajoutai plusieurs autres vérités et quelques observations telles que:

9) Les détails de cette affaire sont rapportés dans mon récit personnel, vers la conclusion.
(Note de l'Editeur.)

a bad choice of visiers, who, à leur tour, make choice of corrupted bashaws, etc. etc. In answer I received, that the scrutiny of your papers was what is doing with every one going out of the country; that there was not any personality; and as to what belonged to me, that he had nothing so much at heart as my tranquillity, and that this was intimated to Toutolmine, with order that he must be diligent to have all lawful measure done for my satisfaction and repose — mais basta.*) — C'est mon lot, je le sais bien, d'être toujours en butte à la méchanceté et à la malveillance d'esclaves corrompus.

---

*) „Un mauvais choix de Vizirs qui, à leur tour, font choix de bachas corrompus etc. etc. Il me fit répondre que l'examen de vos papiers était ce qui se pratiquait vis-à-vis de quiconque sortait du pays; qu'il n'y avait là aucune personnalité, et qu'en ce qui me concernait il n'avait rien tant à coeur que ma tranquillité; qu'avis en avait été donné à Toutolmine avec ordre de faire diligence pour accomplir les mesures légales selon ma satisfaction et en vue de mon repos."

Quant à mon voyage en Angleterre, dans le cas où la paix viendrait à se rétablir, et j'ajouterai à la possibilité d'un passage facile, je le souhaite de tout mon coeur; mais il faut pour cela que mes forces ne décroissent pas aussi rapidement qu'elles le font tous les jours. Thank you thousand time, my sweet angel, for the promise you give me, that in the contrary case you will come to me.**) Vous désirez que je vous parle du comte Michel; très volontiers; j'ai reçu récemment deux lettres de lui, et une de sa soeur.

6 novembre.

L'hiver qui semblait vouloir s'établir, a disparu ces deux jours-ci; mais ce n'est pas pour tout de bon, car notre climat ne s'accommoderait pas de son absence. Cependant je ne puis dire quand je serai en état de partir pour Moscou. En conséquence, j'enverrai demain cette lettre, et fasse le Ciel qu'elle vous trouve en parfaite santé

**) „Merci mille fois, mon doux ange, pour la promesse que vous me faites de venir à moi, en cas contraire."

et tranquillité. Adieu, ma chère enfant! God bless you.***)

La dernière partie de la lettre qui précède fut écrite deux mois avant la mort de la princesse.

Porter toute une année le deuil filial, privilége que semblait m'avoir donné sa tendresse maternelle et sans bornes, telle était la seule marque extérieure de respect que je pusse offrir à sa mémoire.

Déjà j'ai fait connaître dans l'introduction la suite de circonstances qui me valurent l'honneur trop insigne d'avoir ses Mémoires entre mes mains; j'en parlerai plus au long dans le récit supplémentaire que j'ai été amenée à y ajouter.

Qu'on me permette de répéter qu'il a fallu tout le sentiment de mon devoir envers ma vénérable amie pour me déterminer à paraître ainsi devant le public et à parler de la part personnelle que j'ai prise à des événements déjà si éloignés qu'en voulant en donner une idée il me semble aujourd'hui que c'est à peine si j'habite le même monde

---

***) „Que Dieu vous bénisse."

où se sont passées toutes ces choses qui m'ont tour à tour fait peine ou plaisir.

Tels ne sont pas mes sentiments envers la mémoire de mon amie. Le temps, qui affaiblit si souvent les impressions, n'a fait que fortifier mon désir de rendre justice à la princesse Daschkoff en remplissant ce devoir; et si je vis assez pour voir son beau nom entouré de tout l'honneur qu'il mérite, je trouverai une consolation que rien ne pourrait m'offrir à un égal degré.

M. B.

LETTRES ET BILLETS

DE

L'IMPERATRICE CATHERINE

A LA

PRINCESSE DASCHKOFF

AVEC QUATRE LETTRES A Melle LEOFFSCHIN.

Les lettres et billets suivants de l'Impératrice Catherine II à la princesse Daschkoff, numérotés de 1 à 25, ont été écrits pour la plupart alors que cette souveraine n'était encore que Grande-Duchesse, peu avant la révolution de 1762. Ce sont ceux qui par hasard ont échappé aux flammes; car à cette époque, par suite d'un accord mutuel, toute la correspondance était soigneusement détruite. Quant aux lettres datées de Czarskosélo, août 1782, elles furent écrites à l'époque où la princesse Daschkoff exerçait la présidence de l'Académie Impériale des Arts et des Sciences.

I.

Ma chère princesse, — Je saisis avec empressement l'occasion qui s'offre à moi de vous envoyer mon valet de chambre pour vous assurer de ma tendre affection aussi bien que pour m'informer de votre santé qui m'intéresse de plus en plus, à proportion que je sens et apprécie davantage les marques d'affection dévouée dont vous ne cessez de me combler. Je compte sur votre influence auprès de votre père, ma chère princesse, pour venir en aide au porteur de ce petit billet. Il désire obtenir en faveur de son beau-frère un adoucissement à une peine dont celui-ci reconnaît la justice: il s'agit pour ce malheureux d'être envoyé comme soldat là où le sénat le jugera à propos. Votre père, à qui je fais mes compliments, voudra bien entendre tous les détails de cette affaire de la bouche même de la personne qui y est intéressée. Je n'ajouterai donc pas autre chose que

l'assurance de l'estime très sincère et de la vive affection avec laquelle mon coeur répond aux sentiments du vôtre.

Votre amie très dévouée

CATHERINE.

Faites, je vous prie, mes compliments au prince dont je plains réellement la souffrance par ce temps de chaleur intense.

II.

Ecrit au crayon.

Je suis très fâchée, ma chère princesse, d'apprendre l'accident qui vous est arrivé au bal, la nuit dernière; car en vérité, vous n'aviez pas besoin de joindre à vos autres ennuis celui de vous fouler le pied. J'ai envoyé immédiatement prendre de vos nouvelles, mais il s'est trouvé que vous étiez partie. En ce qui me concerne, je suis réellement mal à l'aise aujourd'hui, ce que je regarde comme le présage de l'indisposition de demain. Naturellement, cela m'empêchera de paraître à l'Opéra; mais en dépit de tout, je griffonne ces lignes, tout simplement pour vous demander comment vous allez. Dites de ma part au prince

toute sorte de choses aimables et soyez certaine de l'amitié et de l'estime de

Votre amie dévouée

CATHERINE.

III.

Je vous dois, ma chère princesse, et une lettre et un remerciement pour ce que vous m'avez fait dire par M. Lefort. Je suis sensible l'on ne peut plus à toutes les marques d'amitié que vous me donnez; je meurs d'ennui depuis que vous m'avez quittée. Difficilement trouverai-je, je ne dis pas ici, mais même en Russie, quelqu'un qui pourrait dignement vous remplacer. Cette lettre témoignera ce que M. Lefort a eu commission de vous dire de ma part, que je n'étais par sourde ni muette ni insensible. Il faudrait l'être extrêmement si l'on ne sentait votre mérite. J'espère de vous dire bientôt de bouche que mon estime et mon amitié vous sont vouées.

CATHERINE.

Mille amitiés de ma part au prince.[10])

[10]) Cette lettre est donnée en autographe et en langue française dans l'ouvrage que nous traduisons. Nous la transcrivons comme une pièce ayant une va-

IV.

Quels vers! quelle prose! — Et cela à dix-sept ans! Je vous prie, bien plus, je vous conjure de ne point négliger un aussi rare talent. Peut-être ne paraîtrai-je pas un juge tout-à-fait désintéressé; car en cette occasion, très chère princesse, c'est votre bonne opinion par trop flatteuse qui a fait de moi le sujet de votre charmante composition. Vous me taxerez, si vous voulez, de vanité, mais permettez-moi de dire que je ne sais si jamais j'ai les quatre vers aussi parfaits, aussi poétiques. Je ne les estime pas moins comme une preuve de votre affection: car ma tête et mon coeur vous offrent à l'envi leur hommage. Je vous demande seulement de continuer à m'aimer et d'être persuadée que la chaleur de mon amitié ne cessera jamais d'égaler celle de la vôtre. J'entrevois d'avance avec délices la journée que vous devez me consacrer la semaine prochaine, et j'espère en outre que ce plaisir se reproduira plus facilement à mesure que les jours raccourci-

leur originale. Nous n'avons fait subir de changements qu'à l'orthographe pour la mettre d'accord avec celle du livre entier. (Note du Traducteur.)

ront. Je vous envoie le livre dont je vous ai parlé; occupez-vous-en le plus possible. Dites au prince, que je lui rends le très gracieux salut qu'il m'a addressé cette après-midi en passant sous ma fenêtre. L'attachement que vous me témoignez tous deux touche vraiment mon coeur; et vous qui en connaissez à fond la sensibilité, vous pouvez savoir quelle reconnaissance vous lui inspirez.

V.

Je me suis trompée souvent peut-être en suivant mes propres inspirations, mais je n'ai pas eu le malheur d'être égarée par de fâcheux conseillers, et dans ce nombre M. . . . . occupe une place au premier rang. En ce qui me regarde, je dis que c'est un acte de faiblesse indigne que de se mettre de gaîté de coeur et en connaissance de cause au pouvoir de ses ennemis et de ses inférieurs. Si mes amis ne peuvent me voir sans s'exposer à un danger, je préférerais certainement me passer du plaisir que me donne leur société plutôt que de payer si mal leur zèle et leurs attentions et de les sacrifier à ma satisfaction

personnelle. En dépit de la prudence qu'il m'est si nécessaire d'observer, je dois néanmoins conserver cette portion d'indépendance dont il appartient à toute créature humaine de se montrer jalouse, non-seulement parce qu'en mille circonstances il est d'une évidente utilité de la déployer, mais encore parce qu'elle est indispensable comme témoignage d'un caractère élevé. Si vous m'objectez que ce raisonnement est subtil et inapplicable en cette occasion, rappelez-vous que mes principes ne reposent pas sur des vues et des motifs vulgaires, mais sur une connaissance approfondie du coeur humain. Pardonnez, chère princesse, à cette rodomontade que je vous prie de jeter au feu; et si je vous dis simplement que je vous aime, recevez cette assurance comme émanant de mon coeur et ne devant pas être méconnue.

VI.

Vous ne dites pas un mot dans votre dernière lettre, au sujet de mon manuscrit. Je crois pouvoir interpréter le motif de votre silence; mais vous vous trompez bien si vous vous imaginez que j'hésite à vous l'envoyer

parce que je craindrais de le mettre entre vos mains. Non, ma chère princesse; la seule raison qui m'a fait si longtemps différer à cet égard, c'est que je désirais terminer l'article sur le sujet des Différends entre le Clergé et le Parlement; et quoique cela n'en vaille guère la peine, je n'étais pas fâchée de mettre un peu en ordre les idées qui me sont venues en tête. Cependant, tel qu'il est, avec toutes ses beautés, — je veux dire, avec ses défauts qui m'ont un peu découragée, — je vous envoie ce travail; les feuillets en sont sales, mal écrits et, s'il est possible, la rédaction est pire encore. Mais je compte que vous ne le montrerez à personne, et que vous me le renverrez aussi promptement que possible. Je vous fais la même promesse pour votre livre et pour le manuscrit que j'ai dernièrement reçu. J'espère que vous pourrez venir me voir un jour de la semaine prochaine. Je suis impatiente de vous dire de vive voix combien je vous estime et vous aime et avec quelle sincérité je suis toujours heureuse de m'intituler

Votre fidèle amie
CATHERINE.

VII.

Je vous renvoie, ma chère princesse, et le manuscrit et le livre. Pour le premier je vous suis très obligée. J'y trouve tant de solidité et de bon sens, que je serais satisfaite d'en connaître l'auteur, qui doit être une personne de mérite, digne de toute estime. Je serais enchantée de posséder une copie de ce petit Mémoire, bien que je ne puisse me décider à demander ce qui, je le sais, serait un grand sujet de fatigue et d'ennui; mais je considère cette oeuvre comme un trésor pour ceux qui ont réellement à coeur l'intérêt public. Quant aux observations sur les querelles entre le Clergé et le Parlement, ce ne sont en vérité que des lieux-communs surchargés de spleen et qui ne sont relevés ni par le style ni par le sentiment. Quelques mots seulement sur mon griffonnage. Ecoutez, chère princesse, je me fâcherais sérieusement si vous donniez ou laissiez prendre copie de ce que je vous ai confié à vous exclusivement; dans cette défense je n'admets aucune exception, pas même en votre faveur, puisque aucune créature humaine n'est exempte des accidents de la vie. J'ai, vous le savez, la plus

entière confiance en votre loyauté: dites-moi franchement alors si c'est pour cette raison que vous avez gardé trois jours un manuscrit qui n'eût dû vous coûter qu'une demi-heure à lire? Ne tardez pas davantage à me le renvoyer, je vous en supplie, car je commence à en être inquiète; sachant bien par expérience que les faits les plus insignifiants peuvent donner naissance aux interprétations les plus défavorables et par fois les plus injustes. Dissipez donc mon anxiété à cet égard, et soyez assurée, maintenant comme toujours, de mon estime et de ma reconnaissance inaltérables.

VIII.

En vérité, ma chère princesse, je ne sais pas comment la réception que je vous ai faite l'autre soir a pu mériter vos remerciements. Je suis bien sûre, en tout cas, que si je vous ai été agréable, c'est tout simplement en suivant les inspirations de mon coeur. Je vous aime, je vous estime, j'ai contracté envers vous une dette de reconnaissance; et si je laisse paraître ces sentiments, vous conviendrez que je ne fais que céder à l'impulsion la plus naturelle et

la plus douce. Je vous remercie de m'avoir envoyé le manuscrit. Un rhume et une fluxion m'ont empêchée de voir l'auteur aujourd'hui; j'espère néanmoins assister demain à la fête et avoir le plaisir de vous y posséder. — Mille choses affectueuses au prince.

IX.

Je vous fais mon compliment, ma chère princesse, sur votre jour de fête, et je vous souhaite tout le bonheur qu'on peut goûter. Le seul moment de plaisir que j'aie eu l'autre jour a été celui où vous m'avez enseigné ce risible petit jeu, à réveiller le chat; ce qui prouve qu'il n'y a rien de si insignifiant qui dans vos mains ne prenne de l'intérêt. Je vous renvoie le Mémoire avec mes remercîments. Et maintenant il faut que je vous dise adieu, mon aimable amie. Voyez donc mon étourderie, moi qui ai oublié jusqu'ici de vous ici remercier pour le Volosnie Loposti.[11])

X.

Ma chère princesse, j'ai envoyé votre pétition au grand veneur le comte Razou-

11) Espèce de coiffure récemment apportée de Paris et que portaient les élégantes de l'époque.

moffsky; il n'a point hésité à promettre que tout serait fait selon vos désirs. Je suis heureuse de ce que cette circonstance me fournit l'occasion de vos montrer l'intérêt que je porte à tout ce qui vous fait plaisir, bien que ce soit une très faible manière de reconnaître votre sincère et constant attachement. Je ne suis pas du tout rassurée sur l'indisposition du prince. Dites-lui de ma part tout ce qu'il y a de plus affectueux, et croyez bien à l'estime et à l'amitié que je ressens pour vous deux.

XI.

Onze heures, samedi matin.

Je viens de recevoir votre lettre, chère princesse, et je suis très disposée à croire que la personne au sujet de laquelle vous m'avez écrit mérite ma bonne opinion et ma confiance; mais comme je ne puis la voir autrement que dans un cercle, le prince Daschkoff le sait bien, il m'est impossible de lui parler à coeur ouvert. Je ne vous en suis pas moins obligée pour vos bonnes intentions, et je prie votre prince invalide, comme vous l'appelez, d'accepter mes voeux les plus affectueux.

XII.

L'abominable rhume qui me tient depuis le mois dernier et qui s'est fort aggravé du mouvement de la semaine dernière, m'a obligée, par précaution peut-être plus que par nécessité, à garder le lit depuis deux jours. Trouvant cependant que c'était là un remède impuissant, je me suis levée en reconnaissant que je n'allais pas mieux et je compte bien sortir demain et après-demain encore. Je risque ces détails, très chère princesse, parce que je connais l'intérêt que vous portez à tout ce qui me concerne. Bien des remerciements pour le joli petit almanach. Je l'ai envoyé à l'Hetman. Je ne laisserai pas échapper une seule occasion de vous convaincre de ma cordiale affection.

CATHERINE.

Mes meilleurs sentiments pour notre grand ambassadeur.

XIII.

Je ferai de mon mieux, très chère princesse, pour l'objet que vous avez en vue; mais je crains fort que „mon mieux" ne soit pas très efficace. J'ai sincèrement

souffert pour vous en apprenant les petits ennuis que vous avez eu dernièrement à supporter; mais je me console par l'espoir que ce seront les derniers. Je ne saurais tenir un langage trop favorable à l'égard de votre frère aîné; c'est un jeune homme qui me paraît promettre beaucoup. D'ailleurs, dans le zèle plein d'affection qu'il me témoigne en toute chose, je ne puis que reconnaître une grande ressemblance entre lui et sa soeur, et retrouver toute la tendresse qu'elle me porte. Combien mon coeur doit vous aimer? Mais je fais mieux: je vous estime sincèrement; et c'est là un sentiment avec lequel doit sympathiser toute créature qui en ayant l'avantage de vous connaître, possède un grain de discernement. Mes meilleurs compliments au prince. Quant à Odart, je ne puis donner une réponse définitive; n'ayant pas de maison à moi, je ne saurais faire à d'autres une position.

XIV.

Je vous suis très obligée, ma chère princesse, pour les deux communications que vous m'avez adressées; mais ne soyez point fâchée, car je n'ai aucune correspondance

avec O. S. — Quant à l'autre, je connais bien son caractère, et notre conversation ne va jamais au-delà des sujets les plus insignifiants. Votre attachement et votre fidélité, ma chère princesse, pénètrent à mon coeur, et je ne serai heureuse que quand je pourrai saisir l'occasion de me débarrasser un peu du poids de la reconnaissance que j'éprouve. Néanmoins je ne vous permets pas de laisser diminuer le moins du monde votre tendresse à mon égard.

La personne qui vous a donné vos renseignements doit être Saldern. Le rendez-vous avec Bragd m'a fait rire.

XV.

Je ne saurais m'imaginer qui vous à fourni des renseignements aussi extraordinaires; car il serait assurément très difficile de trouver des lettres qui n'ont jamais existé, et non moins difficile de découvrir des moyens d'information dans l'affaire dont il s'agit et que je déclare très solennellement ne pas connaître. L'Empereur lit toutes les lettres et sait tout ce qu'il y a à savoir: si bien que tout ceci n'est pas autre chose que les pures visions de l'i-

gnorance et de la folie. Je ne comprends rien à ces papiers trouvés chez le consul Anglais; je vous en prie, dites-moi tout ce que vous savez. Si l'on a fouillé les effets qu'il a laissés, ç'a dû être à l'instigation de son ennemi M. Keith. Mais cela ne me concerne pas. — Je brûle toutes vos lettres.

XVI.

Je viens de recevoir votre No. 3, et je vous renvoie votre livre avec le commencement du Journal Chinois. Votre indisposition, ma chère princesse, m'inquiète beaucoup; je vois avec peine qu'elle soit aussi sérieuse. Je ne négligerai aucune occasion de faire prendre avec empressement de vos nouvelles; c'est bien le moins. Mes compliments au prince. Vous aurez le reste de votre Journal Chinois aussitôt que je l'aurai lu.

XVII.

Bien des remerciements pour votre journal chinois. N'est-ce pas chose remarquable que le plus sage gouvernement du monde connu ne fasse un secret ni de ses ressources ni de ses revenus? Peut-être cela tient-il à ce que la confiance dans les

premières est illimitée et à ce que son système économique est fondé sur des principes solides et durables. Pour répondre à l'autre objet de votre lettre, où vous faites allusion à cette conversation extraordinaire, il est impossible de songer sans un sourire à la part que vous avez prise dans les arguments, très honorables du reste pour vous, dirigés contre votre absurde adversaire. La chaleur que vous avez mise à défendre la vérité et l'honnêteté ne saurait être oubliée; elle prouve, (si la preuve en était nécessaire,) que ces vertus vous appartiennent en propre. Ce n'est pas assez de dire qu'elles me font vous aimer et vous honorer; quiconque vous connaît partage ces mêmes sentiments. Mes compliments au prince.

XVIII.

Je serais tout-à-fait indigne de votre affection, ma bien chère princesse, si je pouvais jamais perdre de vue que vous m'en donnez chaque jour. Ce sont des impressions qui ne s'effaceront pas de mon coeur. Je ne puis comprendre comment on trouverait du plaisir à me faire paraître ingrate, tandis que tant d'autres exemples du contraire

pourraient être produits, je ne crains pas de le dire, exemples que votre soeur elle-même, votre sœur en personne n'oserait se refuser à admettre. Pardonnez-moi d'avoir oublié de vous remercier pour les friandises auxquelles je n'ai pas encore goûté; car pendant le jeûne les douceurs me sont interdites. Cependant, au moment voulu, vous saurez ce que j'en pense. Je ne manquerai pas de suivre votre avis, dicté par un avis prudent comme le vôtre, et inspiré par un motif qui toucherait un coeur moins sensible que le mien. Quant à l'épigramme, ma belle dame, son trait s'applique à vous, bien que vous cherchiez si adroitement à le faire tomber sur votre amie. Je ne dirai rien des choses charmantes dont votre lettre abonde; car il me faudrait vous détromper au sujet de mes perfections imaginaires, et alors vous m'aimeriez moins. Il est donc de mon intérêt de garder le silence; vous méritez d'ailleurs que j'use de ce petit artifice pour vous être mis en tête que je possède des qualités qui, au contraire, ne m'appartiennent pas. — Mes amitiés au prince qui doit être bien fatigué de tout le mal qu'il s'est donné à ces deux terribles exercises à feu.

XIX.

Cette lettre que vous m'avez écrite de Moscou, ma bien chère princesse, est beaucoup trop flatteuse. Si je suis gâtée, si je deviens orgueilleuse, n'aurai-je pas ensuite quelque raison de vous en accuser vous et tous vos amis? Pour mettre mon caractère à l'abri d'une pareille imputation je juge nécessaire de me répéter à tout instant: „Travaillez au moins à justifier la bonne opinion qu'on a conçue de vous," et quand je commence, — ce qui m'arrive souvent, — à me défier de mes propres forces, j'essaie de relever mon courage en me rappelant que le bien et le bonheur de mon pays sont, en tout cas, ce qui touche le plus mon coeur, et ce qui doit vraisemblablement occuper le plus toutes mes pensées futures. — Les services de M. Odart paraissent devoir me convenir. Il sera peu difficile, je pense, de lui donner un emploi. Mais d'abord dites-moi si vous pourrez engager votre oncle à me le recommander; si ce n'est pas possible, nous n'insisterons pas et les choses suivront leur cours naturel. Vous pouvez prendre avec M. Odart tous les arrangements pécuniaires

qu'il faudra; mais jusqu'à ce qu'il se soit démis de sa position actuelle, il vaudra mieux que le secret de cette petite négociation reste entre vous et moi. De fait, je ne suis pas assez au courant de ce qui le concerne pour lui apprendre les comment ou les quand; mais comme il a été toujours le protégé de votre oncle, c'est votre oncle qu'il convient de consulter d'abord. En attendant, j'aurai soin de tenir vacant le poste que dans ma pensée je destine à M. Odart. Je regrette de voir que le départ de notre ambassadeur ait augmenté votre indisposition. Et même, cela double mon regret, car vous ne pouvez douter de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous concerne. L'amitié, la reconnaissance, l'estime sont les liens qui m'attachent à vous, et notre grand ambassadeur[12]) y figure pour sa bonne part.

XX.

Je viens de recevoir votre lettre, ma chère princesse, et j'approuve hautement ce

---

[12]) Le prince Daschkoff avait été nommé par Pierre III ambassadeur à Constantinople.

que vous avez fait. Seulement, il ne faut pas que ce soit moi qui paraisse avoir fait sortir Odart de son emploi. Quels que soient vos arrangements avec lui, j'y souscrirai très volontiers; et je puis vous promettre sûrement qu'il ne mourra pas de faim à mon service. Il y a dans votre lettre un tel accent de mélancolie, que je ne puis m'empêcher de vous faire une petite prière: c'est de prendre moins de chagrin du départ de notre ambassadeur qui nous reviendra[13]), j'en suis sûre, sain et sauf; je le souhaite du moins, pour notre consolation à tous trois.

XXI.

Jamais lettre de vous ne m'a fait autant de plaisir que celle qui vient de me parvenir. Vous ayant promis que le manuscrit, lorsque je vous le renverrais, ne serait pas remis en d'autres mains que les vôtres, je me considère comme étroitement liée par

---

13) En effet, l'ambassadeur revint sain et sauf sans avoir été au-delà de Moscou, car la révolution qui mit Catherine sur le trône lui permit de rappeler le prince Daschkoff. (Note de l'Edit.)

ma parole. Je tiens trop à votre bonne opinion pour me hasarder à la perdre sur aucun point. Cependant vous me relevez volontairement de cet engagement en faveur de mon fils, et c'est une occasion de plus pour moi d'apprécier votre excellente nature. J'ai été profondément émue, je ne saurais le nier, de la démonstration publique d'attachement qui m'a été faite, l'autre jour, par une foule immense. Il y a eu un moment où leurs acclamations sont arrivées jusqu'à l'enthousiasme. Jamais mon amour-propre n'avait été aussi charmé d'un élan de sentiment public, d'autant plus flatteur que la flatterie était hors de cause. D'autres que moi ont pu en être frappés, c'est évident, c'est même certain, d'après ce qu'on vous en a conté. Souvent j'ai accompagné la feue Impératrice en semblables occasions, mais jamais je n'ai été témoin d'un tel enthousiasme populaire à son égard. Il y avait dans tout cela quelque chose de si général, c'était une expression si fort au-dessus des cris d'un seul parti, que la nouvelle en devra être bien agréable à tous vos excellents amis. — Remerciez votre aimable mari pour le souvenir qu'il me donne,

et ne manquez pas de lui écrire au sujet de ce que je viens de vous raconter. J'excuse volontiers votre sensibilité; mais prenez garde, chère princesse, qu'elle ne dégénère en faiblesse. Rappelez-vous que Mme Deshoulières dit:

„Je suis charmé d'être né ni Grec ni Romain,
Pour garder encore quelque chose d'humain.“ [14])

Cette sensibilité prouve la bonté du coeur; et je suis sûre que votre bon sens la maintiendra dans de justes limites. Je ne puis vous permettre de vous abandonner à la mélancolie; car ce serait vraiment indigne d'une âme telle que la vôtre. Adieu! Je vous aime sincèrement, et je vous défends de dire qu'un coeur comme le vôtre soit

---

[14]) Malgré le respect que nous professons pour la mémoire et l'esprit charmant de Catherine II, nous devons faire observer ici que ses souvenirs classiques servaient mal l'Impératrice. Ce n'est pas Mme Deshoulières qui a écrit ces deux vers cités incorrectement, mais bien Corneille lorsqu'il a fait dire à Curiace:

„Je rends grâces aux dieux de n'être pas romain
Pour conserver encore quelque chose d'humain.“

(Note du Traducteur.)

un empire insignifiant à gouverner. Faites-en disparaître à tout jamais une pareille idée.

XXII.

Ma chère princesse.

J'ai reçu votre petit billet, hier au soir, au moment où je me retirais dans ma chambre à coucher. Comme la présence d'un homme ou d'une femme pourrait éveiller les soupçons à une pareille heure, vous feriez mieux de venir me voir à cinq heures cette après-midi, en montant par le petit escalier, et alors vous pourrez décider si vous resterez à souper ou si nous serons toutes deux ensemble pour ne pas troubler notre auguste société. Quant à votre réputation elle est mieux établie que celle de tous les saints du calendrier. J'attends avec impatience notre prochaine entrevue et je regrette beaucoup de n'avoir pas reçu votre billet en temps utile.

XXIII.

Je regrette en vérité que votre mal de gorge vous empêche de venir me voir et me prive du plaisir de jouir de votre société. Mais dites-moi, je vous prie, com-

ment se fait-il que vous jouiez le rôle d'une nymphe des eaux? [15]) Je vous gronderais certainement si je ne me rappelais qu'à l'âge de dix-neuf ans j'avais aussi du goût pour les aventures de ce genre. Cependant pour vous punir un peu de l'étourderie que vous avez commise et cela les yeux ouverts, je vous prédis, afin de bien vous mortifier, qu'avant peu d'années vous serez radicalement guérie de cette fantaisie. En même temps je reconnais que vous avez mérité mon pardon par la franchise de votre aveu, bien que je ne l'accorde qu'à une condition: c'est qu'à l'avenir vous ne risquerez plus ainsi votre santé. Ma femme de chambre Catherine Ivanovna, ne peut jamais s'imaginer que vos lettres envoyées à son adresse lui soient destinées; elle me les apporte aussitôt qu'elle les reçoit sans en avoir rompu le cachet, et naturellement sans avoir la moindre idée de ce qu'elles contiennent.

---

15) Par allusion à un accident qui se trouve raconté dans la première partie de ces Mémoires et qui arriva à la princesse dans sa campagne près Pétersbourg. On peut se rappeler qu'elle tomba dans une fondrière, s'imaginant que c'était une verte prairie. (Note de l'Editeur.)

Sur ma parole je jetterais volontiers dans la boue et le ruisseau toutes ces poupées qui composent votre entourage et j'agirais ainsi pour décourager un peu leur sottise; car je ne saurais consentir à perdre une amie telle que vous, hélas! hélas! tous ces départs ne sont ils pas bien tristes![16]) Nul doute qu'ils ne vous affligent et ne retardent votre guérison. Comment allons-nous faire pour nous consoler? J'ai détruit votre lettre spéculative; et quand nous serons réunies, nous en analyserons ensemble le contenu.

XXIV.

Jeudi après dîner.

S'il fait beau demain, veuillez, je vous prie, me faire savoir s'il vous sera possible de m'accompagner à Catarinenhof, et dire en même temps si vous préférez y aller à cheval ou en voiture? Je vous pose cette question, craignant que vous ne vous soyez foulé le pied hier. Je désire beaucoup vous empêcher de faire aucun effort qui serait

---

16) L'Impératrice parle ici en termes ironiques du départ de Pierre III pour le Danemark; à cette époque on faisait pour ce départ de grands préparatifs. (Note de l'Editeur.)

préjudiciable à votre santé: je vous connais bien, vous seriez capable de tenter pour moi l'impossible. Vous me permettrez donc d'avoir quelque soin de vous dans mon propre intérêt. Ne manquez pas, je vous en prie, de dire si vous êtes en état de faire cette partie, parce qu'il nous serait facile de la remettre à samedi si demain ne vous convenait pas. Afin de vous mettre pleinement en belle humeur je terminerai cette lettre d'une façon, qui vous plaira, en vous disant avec toute sincérité que je serai toujours, ma chère princesse,

Votre fidèle amie

CATHERINE.

XXV.

Dix heures du matin.

J'arrive du manége, et je suis si lasse de l'exercice du cheval que ma main tremble. A peine si je puis tenir ma plume. Entre cinq et six heures je compte aller à Catarinenhof où je changerai d'habillement, car il ne serait pas prudent de traverser les rues en costume masculin. Je vous conseille de vous y rendre dans votre voiture, de peur qu'on ne vous prenne pour un cavalier empressé et que naturellement on ne

vous repousse comme étant mon amant. Nous pourrons rester ensemble aussi longtemps que de coutume, bien que nous ne devions pas souper. Après votre billet d'hier et avant d'avoir reçu celui d'aujourd'hui, j'avais bonne envie de quereller certaine personne qui me désavouait pour son amie. Je veux cependant, en dépit de cela, rester toujours

Votre fidèle
CATHERINE.

Mr. Odart sera le bienvenu. Un de vos brillants attentifs le comte Stroganoff était avec moi aujourd'hui au manége. Adieu, chère princesse, dans notre réunion vous ne trouverez rien à manger ni à boire, mais vous y trouverez la joie sincère que j'aurai à vous voir.

XXVI.

Extrait d'une lettre de l'Impératrice au comte Stroganoff.

„Quant à cette chère princesse qui ne m'oublie jamais en aucune circonstance, qu'ai-je à dire d'elle sinon de répéter que j'éprouve à son égard une reconnaissance sans limites? Je sais parfaitement bien que toutes

les preuves d'amitié qu'elle me donne ne sont qu'une faible expression de son attachement si dévoué. Cependant elle ne saurait faire aucun effort qui puisse augmenter l'affection que j'éprouve déjà pour elle. Elle possède tout mon coeur, et cela depuis longtemps et c'est le seul tribut que je puisse lui offrir. Comprenez-vous?"

(Entre les lettres précédentes et celles qui suivent il paraît s'être écoulé un intervalle de dix-neuf ans.)

Pétersbourg, 22 septembre 1781.

En vous remerciant, Madame, pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer le plan et les réglements du lazaret établi par le Grand-Duc de Toscane, je vous prie de me laisser vous exprimer la satisfaction que j'ai éprouvée de voir que non-seulement vous vous occupez toujours du bien de votre pays, mais encore que vous êtes dirigée par l'attachement le plus vif pour ma personne. Je suis sûre que vos enfants ont été élevés dans les mêmes sentiments. Ils possèdent un double titre à mon intérêt par l'affection que m'ont témoignée également leurs pa-

rents. J'ai ordonné que mon filleul eût une commission dans les Gardes; le choix du régiment sera laissé à votre disposition. En vous assurant que je vous continue mon estime, j'ai le plaisir d'ajouter qu'elle n'est pas moins sincère qu'affectueuse

CATHERINE.

Czarskosélo, 19 août 1782.

Si le soin que j'ai pris de vous assurer une résidence en ville et à la campagne vous a été agréable, croyez, Madame, que c'est pour moi une satisfaction réelle de vous en savoir contente, et surtout d'être ainsi confirmée dans les sentiments que vous continuez d'entretenir à mon égard. J'espère que vous m'en ferez entendre vous-même l'expression si vous venez me voir dimanche.

CATHERINE.

Lundi, 8 heures du matin.

Vous vous levez plus tôt que moi, ma belle dame, et vous m'avez envoyé un billet pour mon déjeuner. En vous répondant je commence ma journée plus agréablement que de coutume. D'abord puisque vous ne repoussez pas absolument ma pro-

position,[17]) je vous pardonne tout ce qu'il vous plaît de dire par ce mot: incapacité, bien que je me réserve de vous présenter en temps et lieu mes observations et commentaires à cet égard. Ce que vous voulez bien appeler mon droit, une longue expérience m'a appris à l'appeler du nom plus juste de reconnaissance: cependant je fais vraiment une découverte nouvelle en trouvant que j'ai dépassé dame Nature elle-même quand je vous attribuais une grande force de caractère. Quoi qu'il en soit, veuillez être certaine que dans toutes les occasions où cela vous paraîtra nécessaire je me ferai un vrai plaisir de vous servir et en paroles et en actions.

11 juin 1783.

Puisque vous me priez de vous faire savoir à quelle époque j'ai fixé mon départ pour la Finlande, j'ai l'honneur de vous informer que jeudi prochain est le jour déterminé. Je pensais vous voir hier; mais comme vous n'êtes pas venue, je prends le parti de vous envoyer ce billet.

---

17) De devenir Directeur de l'Académie.

Jeudi matin, 16 novembre 1783.

Je vous prie, Madame, de me renvoyer la correspondance du soi-disant tailleur[18]) et tout ce qui n'est pas encore imprimé dans ce que j'ai donné.

Czarskosélo, 7 mai 1784.

J'ai reçu ce matin votre lettre et les deux livres; et comme celui qui est intitulé: La Nature et l'Art peut être utile, je ne regretterai pas le papier. Ainsi que vous me le faites remarquer, je trouve l'impression supérieure à celle de l'original. Je vous souhaite un agréable voyage, Madame[19]), et je vous prie d'être convaincue que je vous garde ma reconnaissance et mon amitié, de même que je mesure toute l'étendue des sentiments qui vous attachent à moi.

Czarskosélo, 6 janvier 1787.

Madame,

Vous avez agi en ceci comme en toute autre occasion, avec sens et prudence. Les adieux écrits sont certainement les meilleurs. Ceux qui possèdent une sensibilité

[18]) Compositions de l'Impératrice en langue russe, publiées dans la revue du mois. (Note de l'Edit.)

[19]) Un voyage de quelques semaines à Moscou.

réelle n'ont pas besoin d'en faire étalage. En effet lorsque le courage manque pour se séparer, la sensibilité est un peu en jeu, et à cet égard je pense que nos sentiments sont les mêmes. Je suis parfaitement persuadée de votre attachement envers moi et j'espère, Madame, que vous l'êtes également de ma reconnaissance à votre égard. Je ne manquerai pas de vous écrire bien que vous ne deviez pas, je pense, concevoir d'inquiétude au sujet de ma santé. Je vous dis adieu, Madame, très affectueusement.

Kiof, 3 février 1787.

Ce matin j'ai reçu votre lettre ainsi que l'ouvrage périodique qui l'accompagnait. Le 29 du mois dernier je suis arrivée ici en parfaite santé. Durant le voyage, j'ai donné des bals dans chacune des villes que j'ai traversées. Partout où j'ai été, j'ai trouvé la foule empressée à me recevoir. Le savant qui m'accompagne est ici dans son élément; toute la journée il visite des églises et d'autres monuments dignes d'intérêt. Votre fils est ici et il paraît se porter à merveille. Adieu, chère Madame, avec bien de l'affection.

27 mai 1788.

Madame,

J'ai donné des ordres pour que la lettre de Mr King fût traduite. En même temps je vous prie de le remercier pour l'envoi de son livre, bien que je ne puisse le lire faute d'être suffisamment familiarisée avec la langue anglaise.

27 juin 1789.

Madame,

Tant de sujets sont venus continuellement m'occuper et absorber mon attention, que vous voudrez bien, j'espère, me pardonner de n'avoir pas immédiatement répondu à votre lettre du 25. Mr Grassowitsky enverra de Berlin chez vous le ballot de Bernouilly; je vous pris de vouloir bien le remercier en mon nom pour la peine qu'il a prise. Je suis très sensible à votre tendresse et j'accepte avec bien des remerciements vos bons souhaits pour demain. A cet égard comme en toute autre occasion vous ne pouvez mettre en doute toute ma reconnaissance.

Czarskosélo, 21 juillet 1789.

Le plus ignorant, Madame, ne saurait voir sans admiration l'oeuvre extraordinaire que

l'Académie russe vient de lancer dans le monde et qu'elle n'a pas mis plus de six ans à préparer. Je vous félicite sincèrement à ce sujet; et comme j'ai une passion pour les préfaces, je lirai tout entière celle de notre grand dictionnaire. En en feuilletant les pages j'ai déjà remarqué l'opinion émise par l'Académie russe sur une quantité de choses à admettre ou rejeter et sur une foule de mots que la masse du peuple connaît peu ou même ne connaît pas du tout. L'honorable attention que l'Académie a bien voulu accorder au pauvre petit dictionnaire de la comparaison de toutes les langues du monde ne peut que donner à cet ouvrage un crédit qu'autrement il n'eût pu espérer obtenir; car c'est tout au plus s'il a pu fournir une douzaine de mots au livre immortel qui vient de paraître. Cependant je suis sûre qu'il sera fier du modeste service qu'il a rendu à son volumineux frère cadet. Croyez, Madame, que j'ai toujours pour vous les sentiments dont vous êtes digne.

Il est fâcheux qu'il y ait quelques erreurs d'impression dans la préface; entre autres, remarquez à la page XI. Le plus ignorant

trouverait au paragraphe de la page XV un ample sujet de critique; mais je ne veux pas par un indiscret bavardage devancer les clameurs de ce genre.

6 juin 1791.

Je viens de recevoir votre rapport du mois dernier et la belle pierre gravée qui l'accompagne et qui mérite mes remerciements les plus empressés. Je l'accepte avec plaisir comme une des preuves nombreuses de votre affection, mais j'y mets une condition, ma chère Madame : c'est que cette pierre ne passe pas en réalité pour le célèbre ouvrage attribué à Michel-Ange Buonarotti, lequel, sur l'autorité du célèbre Montfaucon qui en a donné une description détaillée, appartient au cabinet des anciens bois de France. En conséquence, le rapport qu'on vous a envoyé d'Italie ne mérite pas l'honneur d'être traduit de votre main. J'ignore si ce que je dis vous paraîtra à propos, mais je crois parfaitement que c'est la vérité. Il y a bien des gens qui en pareille matière sont ou ne sont pas ignorants, mais dont l'intérêt n'est certainement pas de se tromper ou de tromper les

autres. Portez-vous bien. Je sais que vos sentiments pour moi sont de ceux qui ne changent pas.

22 septembre 1794.

Il y a plus d'une difficulté, Madame, à ce que votre fille quitte Moscou; elle est dans la maison de l'ambassadeur anglais qui à répondu pour elle au sujet d'une petite somme d'argent, et Whitworth a reçu commission de s'occuper de cette affaire. Il est donc nécessaire d'abord que les tuteurs de votre fille entrent en arrangement avec lui et qu'une somme d'argent suffisante soit affectée aux frais du voyage. Mon intervention dans l'affaire serait inutile quant à présent.

(Ce qui suit est tiré d'une collection de lettres et billets de l'Impératrice Catherine à la princesse Daschkoff; le tout sans date ni chiffre.)

Parmi les papiers que vous m'avez envoyée, Madame, il en est un que j'ai bien cherché sans pouvoir le trouver. Il commence par ces mots: „Le riz tenta le rat“ etc. Je vous en prie, voyez donc à

le chercher et envoyez-le moi le plus tôt possible.. Quant à l'essai de mon ami le Canon, je ne puis rien faire sans son avis; et comme il n'est jamais entré dans sa tête d'offenser aucune créature humaine, ce dont on peut juger aisément par la grâce badine de son ton, mon ami le Canon ne transgressera sûrement pas les règles que vous avez prescrites. Je suis sincèrement fâchée d'apprendre que vous n'êtes pas tout-à-fait bien.

Madame,

J'ai lu la petite pièce qui accompagne ce billet et je ne trouve aucune objection à y faire si ce n'est que, le bacha et le kirgis étant Mahométans, la critique pourra faire observer qu'à la dernière scène le grand-prêtre et le temple conservent un air trop payen et par conséquent que l'uniformité de ton se trouve détruite. J'ai l'espoir que l'indisposition dont vous vous plaignez sera aussi passagère que je le souhaite.

Madame,

Je viens de recevoir votre lettre avec un exemplaire de l'ouvrage auquel l'Académie

a décerné le prix; mais je n'ai pas trouvé dans le paquet le rapport que vous m'aviez annoncé. Je vous envoie les feuilles de mon grand dictionnaire.

Mercredi matin.

Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez envoyée par le prince Potemkin. Soyez sûre, Madame, que je prendrai un soin particulier de tout ce qui concerne la fortune et l'intérêt de votre fils. Comme je viens de sortir du bain, je ne puis admettre que vous seule. En conséquence, vous voudrez bien prier le prince d'accepter mes souhaits pour son voyage. Bien que vous ressentiez naturellement le vide qu'il va vous laisser, ne prenez pas son départ trop à coeur; mais efforcez-vous plutôt de supporter son absence avec courage, et croyez à l'intérêt inaltérable que je porte à tout ce qui vous concerne.

Madame,

Je reçois votre lettre et la liste de tableaux; mais comme je craindrais que le transport ne pût endommager ces oeuvres d'art, j'attendrai ma rentrée en ville pour satisfaire au désir que j'ai de les voir.

Permettez-moi d'aller en personne[20]) vous présenter mes félicitations pour le jour de votre fête, ainsi que mes remerciements en prose pour les beaux vers que j'ai trouvés sur ma table et qui accompagnaient le cachet et son empreinte. Je regrette beaucoup que votre indisposition continue.

Je suis bien fâchée, Madame, de l'indisposition qui vous retient chez vous. Mille remerciements pour la lettre de M. de Lalande, qui m'annonce tant de choses intéressantes. Procurez-moi, je vous prie, le fameux camée de Jupiter Serapis. Quant au vase[21]) et à sa garniture d'antiques, je ne veux le recevoir que de vos mains, et en échange des casiers d'histoire naturelle que Strekalof n'a qu'à retirer de la banque,

---

20) Un portrait de l'Impératrice accompagnait ce billet.

21) L'Impératrice désirait posséder un vase orné d'antiques, lequel avait appartenu à Catherine I et se trouvait alors au Musée de l'Académie. La princesse Daschkoff lui proposa plaisamment de l'acheter, et les casiers d'objets d'histoire naturelle donc il est question ici devaient être le prix du vase.

(Note de l'Editeur.)

ce qui peut être fait au commencement de janvier. Je ne répondrai rien aux choses charmantes que vous dites de moi, jusqu'à ce que j'aie le plaisir de le faire bientôt en personne.

La princesse Daschkoff est priée, si elle l'approuve, d'insérer dans son nouveau journal si justement apprécié, la préface ci-jointe.

Je renvoie avec mes remerciements la lettre fort intéressante de M. de Lalande sur les globes aërostatiques. Tant que les ballons ne seront point munis de gouvernails, ils ne manqueront pas d'être le jouet des vents. — Comptez sur mon affection constante.

Je veux vous accuser réception de votre lettre, Madame, ainsi que de la traduction de la Messiade de Klopstock. Je dois avouer que je ne comprends trop rien à ce poème dans l'original: cependant je crois fort qu'il fera grand plaisir à nos mystiques et j'espère que la vente en sera fructueuse. — Soyez assurée de ma sympathie pour toutes vos souffrances, celles du corps comme celles de l'esprit. Adieu!

Je vais donner des ordres pour que les camées de Bayers que j'ai jugés sur l'empreinte, me soient envoyés par un courrier.

Tandis que je m'informe de votre santé, Madame, laissez-moi vous demander en même temps si le dernier envoi de M. Cossini à l'Académie contient quelque chose de curieux ou d'intéressant; par exemple, au sujet de la comète qui, à ce qu'on suppose, doit faire son apparition dans huit ou dix jours. Si rien ne s'y oppose, vous m'obligerez de me répondre immédiatement. Bonne nuit.

Je pense, Madame, que vous n'êtes pas mécontente des oeuvres du Canon: et s'il en est ainsi, j'ose dire que vous ne repousserez pas la bagatelle ci-jointe. Les Bambinelli[22]) seront heureux d'apprendre que

---

[22]) Ceci a rapport à certain badinage local; c'est une allusion aux noms sous lesquels l'Impératrice et quelques personnes de sa société signaient comme auteurs. Un des courtisans qui écrivaiet signait le Canon. C'était un Narischkin.

(Note de l'Editeur.)

leurs produits réunis trouvent place dans le huitième volume. Si mes voeux sont accomplis, vous devez vous trouver déjà beaucoup mieux.

J'ai reçu hier votre lettre, Madame, avec les papiers qui y étaient joints; j'y trouve avec un égal plaisir les sentiments que vous m'y exprimez et l'exposé de l'ordre que vous vous proposez d'établir. En relisant attentivement certain manuscrit, j'y vois moins d'objections qu'il ne m'avait semblé d'abord en soulever. S'il était possible de l'imprimer avec les répliques, la satire pourrait être atténuée, bien que, d'un autre côté, elle pût donner lieu à des impertinences égales sinon même plus grandes. Elle vient sans nul doute du Grand-Chambellan, et c'est une revanche qu'il veut tirer du portrait de l'homme irrésolu qui se trouve dans le second volume de . . . . . — Veuillez remarquer que le quatorzième trait se trouve répété deux fois; il serait possible d'en retirer un sans déranger l'ordre du reste. Cette précaution, si insignifiante en elle-même, ne trahit-elle pas le Grand-

Chambellan qui dans tous ses mouvements ne fait jamais un pas en avant sans en faire un autre en arrière?

En vous renvoyant le misérable travail que vous m'avez adressé et qui soit évidemment de la plume de l'auteur des Questions, j'ai l'honneur d'y joindre un manuscrit tout prêt pour l'impression: je n'y ai fait qu'une remarque, et peut-être n'a-t-elle aucune valeur.

Je suis très fâchée, Madame, du rhume qui me prive du plaisir de vous voir, et je regrette d'avoir à dire que je suis malheureusement hors d'état de rien connaître de l'histoire du jardin botanique. Si cependant vous avez l'intention de choisir un terrain pour le dit jardin, et que la chose puisse avoir lieu sans léser personne ni aucune propriété, je ferai de mon mieux pour en doter l'Académie qui pourra bêcher et semer comme elle l'entendra. Si vous devenez un beau tournesol, chère madame, je serai comme le prophète qui à Ninive se reposa à l'ombre de cette plante — ou d'une autre, —

charmée que quelqu'un m'aime assez pour faire prendre racine à son affection envers moi.

(La princesse Daschkoff ayant eu à prononcer devant l'Académie un discours dans lequel elle avait placé l'éloge de l'Impératrice, en envoya une copie à Sa Majesté, qui à son tour lui adressa sur ce sujet les observations suivantes.)

Pour parler avec plus de modestie, ne vaudrait-il pas mieux substituer au mot: personne, ceux-ci: peu de personnes? Effacez, je vous en prie, l'expression: sans égal: autrement, par une telle hyperbole vous laisseriez derrière vous Mme de Secondat, la belle-fille du président Montesquieu. Effacez aussi: comme une divinité bienfaisante, — apothéose qui ne s'accorde guère avec la religion chrétienne. Je crains fort de n'avoir pas de titres à la sainteté, moi qui ai mis des restrictions au temporel du clergé. Je n'ai rien à dire contre samedi; tous les jours de la semaine me sont parfaitement indifférents, sauf pour les présentations qui me rendent le dimanche assez fatigant. J'ai parcouru l'ouvrage que

le prince Galitzin a envoyé de Vienne: il est très déclamatoire, et l'auteur ne me semble guère au fait de son sujet. Quant au discours de M. R. . . . . , j'ai écrit en gros caractères ces mots: de côté.

J'ai l'honneur d'être
Tout ce qu'il faut au bas d'une lettre.

Je vous renvoie cet ouvrage qui est vraiment charmant. On n'y trouve rien d'inutile, ni rien qu'on en puisse retrancher. Après-demain, nous nous occuperons des articles historiques pour le huitième volume. J'ai fait compter à Euler fils les deux cents roubles que vous désiriez. Adieu. J'apprends avec peine votre indisposition; mais j'ai bon espoir que nous ne tarderons pas à nous voir. L'ouvrage du grand-écuyer devient superbe et volumineux.

Je vous renvoie ces vers; ils sont beaux. L'histoire sera prête à la fin de la semaine.

Je viens de recevoir votre rapport, Madame, et, à vrai dire, je n'ai pas été peu étonnée de la question que vous m'avez

faite; car je ne puis concevoir comment vous avez pu former le moindre doute sur cette affaire. Non-seulement vous, Madame, mais encore tous ceux qui s'acquittent bien de la tâche qui leur est confiée, méritent mon approbation. Je ne me rappelle pas un seul cas de cette nature où je l'aie refusée. Je vous prie donc instamment d'avoir une confiance pleine et entière dans les sentiments que je vous ai voués, de même que je me fie à l'attachement que vous m'avez toujours manifesté. J'entendrai avec plaisir les propositions que vous avez à me faire pour l'emploi de la somme que votre administration économe a conservée à l'Académie. J'apprends avec regret que votre indisposition continue.

Je suis fâchée de voir que vous vous inquiétez de la résolution que je prendrai relativement aux comptes de l'Académie. Veuillez, je vous en prie, vous tranquilliser sur ce chapitre. J'espère pouvoir après-demain donner mon attention au règlement de cette affaire; et j'ose me flatter que justice sera faite sans qu'aucun intérêt soit compromis. En même temps, soyez bien persuadée que toutes les assurances que je

reçois de votre amitié et de votre attachement me sont aussi agréables qu'autrefois, et que j'en apprécie bien la valeur.

La toute nouvelle production a été lue cette après-midi avec une grande attention et un intérêt non moins grand. C'est une pièce d'un mérite très supérieur; et avec des ouvrages semblables le théâtre russe ne saurait manquer de devenir florissant. Je ne vois aucune raison d'en remettre la représentation après Pâques. Je vous le renvoie donc en vous témoignant le désir qu'il ne tarde pas à paraître et en vous remerciant aussi pour votre attention et pour toutes les choses obligeantes dont vous avez bien voulu l'accompagner. Il y a quelque part une petite répétition; les mêmes idées s'y trouvent exprimées de la même manière que quelques lignes plus haut. Il serait fort aisé de donner au moins un autre tour à l'expression; j'ai marqué le passage au crayon. En résumé, je vous renvoie la pièce, conformément à votre désir, et je suis parfaitement certaine que le public l'accueillera à merveille.

Ne montrez cela à personne qui vive; quand vous l'aurez lu, retournez-moi le manuscrit.

N. B. — A la dernière page, il y a une erreur chronologique concernant le mariage de Henri II.

Samedi, 6 heures du soir.

J'ai reçu aujourd'hui votre billet, Madame, ainsi que les deux dissertations que vous m'avez condamnée à lire. Je n'ai pu vous répondre immédiatement; pardonnez-moi en suite si je vous dis que j'ai oublié de le faire. Acceptez cependant de nouveau mon remerciement: et en même temps permettez-moi de vous demander une chose: c'est de vous enquérir auprès de l'Académie quel était l'état du baromètre les 26 et 27 janvier de cette année, et comment il se comporte aujourd'hui 26 mars. J'espère de tout mon coeur que vous souffrez moins de votre indisposition.

Je viens de recevoir votre lettre, Madame. Je vais immédiatement m'informer de l'état de mes finances pour voir s'il y aurait à

ma disposition une somme sans emploi déterminé qui soit suffisante pour faire l'achat que vous proposez. Vous pouvez être sûre qu'en cette occasion comme en toute autre semblable je serai charmée de faire tout ce qu'il vous plaira. J'ai donné ordre qu'on tirât deux cents exemplaires de la comédie. On n'en a envoyé que quatre-vingt-dix. Ne laissez pas oublier qu'il m'en est redu cent-dix.

Catalogue pour catalogue: je vous en envoie un qui ne sera point déplacé à côté de votre collection de pierres gravées; et quand j'aurai l'honneur de vous voir, nous causerons du contenu de votre lettre. Ceci n'est qu'un accusé de réception. Strekaloff paiera la lettre de change que vous avez entre les mains pour la tête de Sérapis.

Mon Cœur, je reçois à l'instant votre lettre avec toutes les belles choses qui y sont jointes. Je vous demanderai la permission de garder un peu le rapport avec le registre des manuscrits, afin de pouvoir les examiner à loisir, ce qui me serait impossible en ce moment. Je vous renvoie la

lettre à l'adresse de l'auteur de: Ce qui a été et ce qui n'a pas été[23]). Elle peut certainement être imprimée, mais que ce ne soit pas cependant pour prendre le dit auteur par les oreilles avec le Cygne chantant. C'est un nom auquel, soit dit en passant, je ne me suis jamais laissée attraper. En conséquence, la bribe que je vous envoie devra avoir la préséance sur l'ode suprême de mon ami le Cygne; en vertu de quoi, l'auteur de Ce qui a été et ce qui n'a pas été peut déclarer que toutes disputes ultérieures sur ces questions sont ainsi terminées.

En lisant la pièce du Colporteur, j'aurais juré qu'elle était sortie de ma plume, tant elle paraît fidèlement imitée de ma manière. Quant à la critique que vous en faites, elle n'est pas moins juste que sévère; mais prenez garde à la réponse. Pour que vous soyez parfaitement à l'aise, je veux désormais mettre un embargo sur tous les navires qui tomberont entre mes mains; car

23) Titre d'une composition satirique écrite par l'Impératrice et qui fut insérée dans le Journal de l'Académie. (Note de l'Editeur.)

il n'est pas très facile de marquer d'une estampille de secret les choses qui sont déjà imprimées. Il ne me reste plus qu'à vous remercier des paroles que vous avez prêtées au Canon, et j'ai l'honneur d'être etc.

En ouvrant une lettre du feld-maréchal Munrick, j'en ai trouvé une autre y incluse; et comme j'ai l'habitude d'en recevoir deux ou trois sous même enveloppe, j'ai rompu le cachet par mégarde; mais quelle a été ma surprise en trouvant que cette lettre vous était adressée! Je vous l'envoie donc, avec un aveu de ma méprise. J'espère que cet aveu vous donnera satisfaction, et que votre générosité vous poussera à le reconnaître. Vous devez être flattée de l'honneur que vous recevez, et moi je suis édifiée par les rumeurs dont il est l'objet. Mais en ce moment me voilà forcée d'arrêter ma plume et de vous priver de l'avantage des remarques que j'allais faire.

Je viens de recevoir votre rapport, Madame, avec la liste de mots qui y est jointe et dont je vous remercie infiniment. Soyez

assez bonne pour me faire recueillir les mêmes mots en Ibéro-Celtique, dans le même ordre et d'accord avec les chiffres de la liste donnée par Soimonoff à l'Académie.

Bachmeister devra s'épargner la peine de transcrire les listes des dialectes de la Sibérie, vu que je les possède déjà. J'ai eu soin de ne point demander une traduction de Herberstein en russe, tant les horreurs qu'il raconte me causent de dégoût. Je n'ai pas lu Strikoffsky, car jusqu'ici il n'existe qu'en polonais ou en latin. Plus tôt les listes seront faites, mieux cela vaudra. Croyez-moi aussi sensible que jamais aux expressions de vos sentiments.

Il vient de paraître une tragédie russe, intitulée: Vadine de Novogorod. Elle sort des presses de l'Académie, ainsi que le porte la page du titre. On dit que cette pièce n'est pas peu sévère et amère pour l'autorité souveraine. Vous ferez bien d'en suspendre la vente jusqu'à ce que j'aie eu le temps d'y jeter les yeux. Bon soir. L'avez-vous lue?

Voici les plus belles choses qu'on puisse imaginer; je vous les envoie comme un ac-

compagnement convenable pour votre joli morceau de harangue; bien persuadée que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible.

J'ai à vous accuser réception, Madame, des feuilles imprimées que vous m'avez envoyées avec votre lettre, et je me plais à reconnaître que le livre que je vous ai prêté ne vous a pas été inutile, d'autant plus que vous êtes disposée à effacer plusieurs des mots qui se trouvent dans ces feuilles. Quand tous les mots étrangers et les mots d'un sens trivial seront supprimés, le reste ne sera pas très considérable. Il est bien à désirer que ce tableau de mots donne aussi l'explication de leur sens, de même que celle de leur origine. L'ouvrage deviendra par là de quelque utilité, au lieu d'être sec et maigre comme il l'est à présent. Dans son état actuel, je ne puis y voir qu'un simple vocabulaire de mots qui ne sont nullement naturalisés ou qui ne sont pas d'un usage général. Pour ma part, j'affirme que je n'en comprends pas la moitié. D'ailleurs, les noms propres avec leurs diminutifs, ne sont guère faits pour embellir la langue. L'Aca-

démie française a purifié la langue nationale en lui enlevant tout ce qu'elle avait de barbare.

J'ai reçu hier au soir la lettre que vous avez cru devoir m'adresser. Le prince Repnin peut être certain que, dès que l'occasion s'offrira à moi de donner un successeur à Goltz, je ne manquerai pas de nommer quelqu'un à la place. Je ne vois, Madame, aucun motif pour moi de m'alarmer des circonstances où je me trouve, et je ne suis pas naturellement sujette à la crainte. C'est la seule observation que j'aie à faire sur ce chapitre. Il n'est pas difficile de comprendre qu'il y ait plusieurs personnes auxquelles je sois hors d'état de donner satisfaction complète. Il y en a quelques-unes qui souhaitent de posséder plus d'autorité, et d'autres qui précisément désirent que leurs rivaux en possèdent moins. Beaucoup aussi regrettent la perte de places et de profits qu'ils prélevaient sur le public; mais comme je n'ai pas d'autre intérêt, d'autre voeu que le bien général et le bien de chacun en particulier, je considère ma propre cause

comme liée à la félicité publique, et j'abandonne le reste à la Providence.

„Je crains Dieu, cher Abner,
et n'ai point d'autre crainte.[24])"

Le prince Repnin peut être certain de mon estime et du plaisir avec lequel je le reverrai; vous devez l'être aussi, princesse, de la considération que vous méritez. Envoyez-lui ce billet, si vous jugez que ce soit utile.

---

[24]) Athalie, act. 1, scène 1.

QUATRE LETTRES
DE
CATHERINE II
A
Mᵉˡˡᵉ LEOFFSCHIN.

Nous devons quelques explications au lecteur pour l'insertion des quatre lettres suivantes de l'Impératrice, lesquelles ne se rattachent nullement au sujet du récit précédent. Mais l'Editeur ne croit pas se tromper en pensant que ces lettres seront favorablement accueillies: elles font voir en effet sous tout son jour cette gracieuse et aimable gaîté que la Grande Catherine était toujours prête à montrer quand l'occasion le permettait. Personne n'était peut-être plus qu'elle maîtresse achevée dans l'art de plaire. Elle savait parler le langage qui convenait à chaque âge et à chaque esprit, et toucher les ressorts secrets de chaque caractère, de manière à mettre en jeu toutes

les qualités de l'âme et du coeur. La jeune fille à laquelle les lettres suivantes furent écrites était une certaine Mlle Leoffschin, de famille noble. Orpheline à quatre ans, elle avait été placée dès cet âge dans le Couvent des Demoiselles Nobles que l'Impératrice venait de fonder. Elle était, à la lettre, la première élève qui y eût été admise; et soit par suite de cette circonstance, ou soit à cause du malheur dont elle avait été frappée si jeune en perdant ses parents, soit enfin à cause de sa bonne conduite et de son application, — peut-être pour toutes ces raisons réunies, — elle fut de bonne heure distinguée par l'Impératrice entre ses compagnes.

Une nièce de la princesse Daschkoff, qui fut élevée dans cet établissement et donna à l'Editeur copie de ces lettres, entendit souvent parler des visites faites par l'Impératrice au Couvent, à l'époque même où les lettres en question furent écrites: les plus anciennes pensionnaires se rappelaient ces lettres avec enthousiasme.

Afin que l'on comprenne les allusions qui y sont faites aux Brunes, aux Bleues etc., il est nécessaire d'expliquer que, selon les

règles du couvent, une jeune fille est durant les trois premières années qui suivent son admission élève de la première classe, qu'on appelle les Brunes, d'après la couleur du costume; elle est admise ensuite dans la seconde classe, celle des Bleues; au bout de trois ans, elle entre dans la troisième classe, celle des Grises. Mᵉˡˡᵉ Leoffschin allait entrer dans la quatrième et dernière classe, celle des Blanches, quand la première et la seconde de ces lettres furent écrites, et elle y était déjà lorsqu'elle reçut la troisième et la quatrième. Après avoir achevé le cours d'études qu'on fait au couvent, elle fut prise à la Cour par Sa Majesté et admise au nombre des filles d'honneur. Au bout de peu de temps elle se maria, et elle mourut jeune.

I.

J'ai été sur le point de commander mon carrosse, sitôt que j'ai eu lu votre toute gentille lettre, afin de me rendre droit au Couvent, mais n'en déplaise à mon petit lion[25]) brun, la rigueur du froid m'a conseillé de ne point sortir. Il est vrai que je

[25]) Levuschka, jeu de mot sur le nom de Leoffschin

me risque quelquefois, mais peut-être pas autant que vous; et bien que je vous trouve une très aimable petite personne, cependant l'air de vos grands corridors est un peu trop rafraîchissant pour moi dans le mois actuel. Aussitôt que ces froids rigoureux seront passés, je viendrai certainement et prendrai part durant toute une après-midi à vos diverses occupations, si les miennes me le permettent, car je ne manque pas non plus d'occupations. Mes compliments à tout le monde; mais embrassez, je vous prie, mes vieilles connaissances les soeurs grises. Dites-leur le plaisir que j'éprouve à être témoin de leurs progrès en tout genre. Pour leur donner la preuve de ce que je dis, je compte aller quelque soir partager avec toute la société le jeu du Renard et des Oies. Mes compliments à M^me^ de Lafond, envers qui vous avez tant d'obligations et qui vous aime si tendrement.

CATHERINE.

II.

Dites-moi, Levuschka, votre cher petit babillage lui-même — si je pouvais babiller

comme vous — serait-il suffisant pour répondre à tout ce que vous me contez? En premier lieu, vous me dites tout ce qui vous passe par la tête. Vous me félicitez sur mon jour de fête; vous me grondez d'avoir été à la campagne; vous m'invitez à venir voir votre abominable jardinet; de là, vous vous jetez dans une telle foule d'autres extravagances, qu'il faudrait des mains de papier pour vous répondre en détail. Vous m'excuserez donc, bien que je ne puisse me décider à vous permettre d'effacer un seul mot de tout ce que vous m'avez dit. Votre plume, votre langue et votre coeur vont admirablement; ma réponse, c'est que je vous aime avec tendresse. Ah! Levuschka! Vous êtes bien une soubrette dans vos fêtes théâtrales, mais vous ne l'êtes pas de coeur! Est-il bien vrai que vous fassiez cent vingt et une courses par jour pour voir à distance mon château, cet objet de déplaisir pour tout votre entourage parce qu'il me tient trop loin de vous? Je vous dois vraiment bien des remerciements pour toutes les jolies choses que vous m'avez dites, aussi bien que pour le talent que vous possédez d'attirer de graves nonnes

et de les faire sortir de leurs cellules par votre gaîté et par cent autres raisons encore. Cette Dame Croupillac[26]) garde sûrement son papier pour son procès, tant son écriture est serrée, et tant son compliment a de concision. Je dois reconnaître cependant qu'elle remplit bien son rôle et rend le soleil lui-même dupe de son esprit de chicane lorsqu'elle lui demande de l'honorer d'une éclipse; ce que c'est que la force de l'habitude. Lise aussi, la gentille Lise, au lieu d'être parfaitement heureuse d'avoir épousé si souvent son fidèle Euphémon, et malgré son joli compliment sur ma fête, s'avise de me faire des reproches parce que j'occupe un château ruisselant d'or. Et que dirai-je d'Euphémon qui ayant mangé tout son bien avec ses prodigues amis, vient me faire l'offre de son coeur? Eh bien, je l'accepte, en dépit de Lise et même de dame Croupillac. Je de-

---

26) Ce nom, de même que celui de soubrette qu'on a vu plus haut et quelques autres qui suivent avec les qualités qui s'y rapportent, sont des allusions à quelques représentations théâtrales que se donnaient les pensionnaires du couvent pour s'amuser.

(Note de l'Editeur.)

stine cette dernière à épouser un jour le sieur Fierenfat pour venger la cause de mon château tant attaqué; et, à ce mariage, j'insisterai pour que demoiselle Bareshoff conduise le bal; ce sera sa punition pour avoir osé supposer que la neige de Pétersbourg peut être comparable à celle de Czarskosélo.

L'apparition sur l'horizon de demoiselle Nelidoff est un phénomène qui mérite d'être vu de plus près qu'il ne m'est possible de le faire quant à présent. Je saisirai le moment où elle s'y attendra le moins; ce sera bientôt, peut-être extrêmement tôt. Priez le ciel que la glace fonde aussi promptement que possible; et en même temps embrassez pour moi à la fois toutes les chères petites faiseuses de bruit et de malice, sans oublier de les remercier pour toutes les choses aimables qu'elles m'ont adressées. — Mes compliments à Mme de Lafond.

CATHERINE.

III.

Voici ma réponse à vos deux lettres, mademoiselle; et je vous ferai observer, en

passant, que la première est écrite en caractères si menus que si vous continuez de vous perfectionner dans ce genre d'écriture vous m'obligerez bientôt à me mettre en frais d'une paire de lunettes pour pouvoir lire vos lettres; mais avec ou sans lunettes, croyez bien qu'elles ne manqueront jamais de m'être également agréables. Soyez assez bonne pour dire à Mme de Lafond que la grande jeune fille au costume blanc, au nez de perroquet et au teint brun, qui m'a saluée à mon arrivée au couvent et a déployé pour mon départ un fonds si bien approprié de Oh! et de Ah! écrit avec tant de naturel que ses lettres m'enchantent. Aimant par-dessus tout à voir une belle nature suivre son cours sans effort et sans contrainte, je trouve ma chère Levuschka, avec toute sa vivacité et toute sa pétulance, parfaitement de mon goût. Allons, allons, mademoiselle; dans trois ans d'ici je viendrai au couvent et vous en ferai sortir, et alors les larmes et la résistance seront vaines; en dépit de vous-même, vous verrez à Czarskosélo dont vous vous êtes formé une opinion si vague, mais que vous reconnaîtrez, malgré votre mauvaise humeur (car

vous aimez, je le sais, la vérité) comme un charmant séjour, infiniment supérieur au palais d'été. Quant à ce dernier, je me rappelle combien ses beautés furent rehaussées un jour par la troupe de mes blanches jeunes amies qui firent tourner les têtes de la moitié de la ville, tandis que d'autres oiseaux de brillant plumage ballaient des ailes le long des murs. Observez, je vous prie, quelles conséquences ont parfois les plus simples mouvements des jeunes filles: depuis ce jour, la ville a été inondée de vers, non pas, il est vrai, de ces vers qui détruisent les feuilles de mes arbustes préférés, mais de ceux que les poètes nourrissent quand ils sont animés par des objets qui inspirent leur imagination. J'irai quelque jour en ville voir comment Mme de Lafond a arrangé les coins et recoins de son habitation bourgeoise dont vous m'avez fait la description.

Grâce à votre soin particulier, j'espère que les petits chats dont vous parlez continuent de ne pas vous troubler par leurs miaulements, s'il m'est permis d'emprunter le langage de vos compagnes, — je pourrais bien dire le vôtre. Ne vous alarmez

pas si M. Bettsky persiste dans son offre de vous apprendre à nager. A son âge, quand il s'agit d'exercices qui demandent soit de la force soit de l'adresse, il est souvent plus facile de parler que d'agir. Prenez-le au mot, je vous le conseille, et son embarras sera plus grand encore que le vôtre. Il répondra: „Bien, très bien, Mademoiselle," et remettra son projet à un autre jour. Vous pouvez demander au même maître de natation pourquoi il a mis dans ma chambre du Palais d'Hiver un sopha turc. Il est vrai qu'il met dans mes appartements toute chose selon sa fantaisie, excepté un certain meuble d'affection fait par M^elle^ Mollschauoff, votre propre cher portrait auquel j'ai assigné une place, ou plutôt c'est vous qui la lui avez donnée et il n'en sortira pas. Si vous trouvez quelque obscurité dans mon langage, demandez une explication à vos maîtresses; elles connaissent bien la jeune personne, et par conséquent elles pourront vous éclairer. Je crois que la sérénade que vous a donnée le prince Orloff était une très jolie idée. Il aime à plaire et ressent beaucoup d'affection pour vous qu'il a connue dès le berceau. Il

chérit aussi son pays, et considère comme utile au bien général l'institut dans lequel vous êtes placée. Il vous aime aussi en particulier, et savez-vous pourquoi? Parce que vous êtes une petite personne faite pour être aimée.

Eh bien, ma lettre n'est-elle pas suffisamment longue? Attendez, j'ai encore à vous prier de saluer de ma part vos espiègles de Brunes, de caresser vos singes Bleus, d'embrasser les soeurs Grises, et de jeter vos bras autour du cou des écharpes Blanches, mes plus anciennes amies. Faites aussi un profond salut à Mme de Lafond, et dans cet acte ayez soin de faire paraître par votre contenance tous les sentiments qu'elle vous a inspirés.

CATHERINE.

IV.

Je crois, Mademoiselle, que je dois tirer deux conclusions de votre lettre; premièrement, que vous êtes triste quand vous ne me voyez pas; secondement, et comme contraste, que vous êtes très joyeuse quand vous me voyez. Le temps, hélas! tourne maintenant à la pluie. C'est le voyage à

Moscou qui vous afflige. Les larmes sont au moment de couler; la dernière fois que je vous ai vue, il y en avait bien quelques traces; et pour éviter de vérifier ce méchant proverbe qui dit: „Quand une femme commence à pleurer, tout le reste pleure aussi," j'ai jugé prudent de me retirer tout doucement. Seulement, voyez combien le monde est injuste, et combien l'on juge mal notre sensibilité. Mais enfin, Mademoiselle, séchez vos larmes; à mon retour de Moscou, j'irai au couvent vous prendre pour vous emmener avec moi. Alors vous me verrez constamment et sans gêne, et bientôt vous aurez appris à caqueter comme pas une de nos pies de Cour. Présentez mes compliments à M^me^ de Lafond et mes meilleurs voeux pour son prompt rétablissement. Mes salutations de corps et d'esprit à tout le reste de la communauté. Veuillez remarquer que si mon écriture est moins bonne que la vôtre, mon orthographe est quelque peu meilleure.

CATHERINE.

LETTRES ET AUTRES ÉCRITS
DE LA
PRINCESSE DASCHKOFF.

Les circonstances dans lesquelles ont été écrites les deux lettres suivantes, formant le sujet des lettres en elles-mêmes, suppléeront les omissions qui s'y trouvent par rapport aux dates.

La première fut adressée au recteur Robertson, comme on a pu le voir par une allusion qui y est faite dans les Mémoires. La princesse était en correspondance avec cet homme distingué pour un sujet qui absorbait toutes ses pensées et tout l'effort de son énergie, — l'éducation de son fils. Elle écrivit cette lettre aussitôt après son arrivée en Angleterre et quand elle se disposait à se rendre à Edimbourg où elle comptait s'établir pour le temps que durerait le cours d'études du prince Daschkoff à l'université de cette ville.

On lira cette lettre avec intérêt. Elle témoigne non-seulement de la force et de

la tendresse des sentiments maternels de la princesse, mais encore de la décision de caractère avec laquelle elle sut accomplir le plus important devoir, aussi bien que de ses vues judicieuses pour le plan d'études et pour le temps qui devait y être consacré; ce plan est sorti de ses pensées constantes, et ici elle le soumet au jugement du correspondant le plus docte et le plus expérimenté.

Elle adressa la seconde lettre à son fils, vers l'époque où il allait terminer son cours académique. Elle lui propose un voyage gradué pour l'achèvement de son éducation et montre d'une manière qui ne serait pas indigne des meilleurs guides et directeurs de la jeunesse, à notre époque, les avantages qu'on peut tirer de la connaissance personnelle des contrées étrangères et des objets faits pour fixer l'attention d'un voyageur consciencieux et actif.

Il ne peut y avoir qu'une opinion sur la mesure, le bon sens, la justesse de conception, l'honnêteté et l'élévation d'esprit qui respirent dans ces lettres; mais pour estimer à sa hauteur le mérite de l'écrivain, on ne doit pas oublier que les deux lettres datent

d'une époque (éloignée d'environ soixante ans) où les objets d'une éducation éclairée n'étaient ni aussi bien définis ni aussi bien compris et poursuivis qu'ils le sont à présent; d'une époque où les femmes ne marchaient nullement de pair avec l'autre sexe soit pour acquérir soit pour apprécier le savoir; il ne faut pas oublier non plus que la patrie de la princesse était alors, on peut le dire sans idée de critique, assez en arrière de l'Europe. Toutefois la princesse Daschkoff n'était pas une personne à juger sur la mesure de son temps et de son pays. C'était une femme qui par ses connaissances et surtout par ses vues était allée, comme le fait remarquer l'abbé Raynal dans une lettre qui fait partie de cette collection „bien au-delà du siècle où elle vivait." Nous pouvons ajouter que sa vie n'eût pas été sans éclat dans les jours les plus sombres ni sans honneur dans les jours les plus brillants.

Il n'était donc pas inutile de rappeler au lecteur l'époque où ces lettres furent écrites, afin que les idées qu'elles contiennent soient appréciées au point de vue du passé plutôt que des temps modernes.

I.

Au recteur Robertson.

Londres, 5 octobre.

J'ai la satisfaction, Monsieur, de reconnaître la faveur que vous m'avez faite de m'écrire, et, en m'empressant de vous exprimer mes remerciements, je prendrai la liberté de vous offrir une petite explication sur quelques points de ma première lettre, lesquels me sembleraient n'être pas suffisamment clairs, si j'en juge par ce que vous m'avez écrit.

Il n'a jamais été dans mes désirs que dès ce moment mon fils sortît de la maison et échappât à ma direction; car, après un sévère examen de moi-même, j'ai la conviction ferme que je ne suis pas femme à dépouiller mes enfants, et que la tendresse que je ressens à leur égard tendrait, au contraire, à me donner plus de soin empressé pour veiller sur leur bien-être tant moral que physique; c'est ensuite que mon genre de vie est de nature à ne souffrir aucune gêne, aucune contrainte de la présence de mes enfants. Il n'y a donc aucun inconvénient à ce que nous restions ensemble. Si mon désir avait été de le placer dans quelque autre maison que la mienne,

c'eût été en supposant qu'il eût pu jouir de l'avantage d'être dans la vôtre; car j'aurais en vous seul, monsieur, cette sorte de confiance qui me serait nécessaire pour une pareille séparation.

Quant à M. Robinson, je le connais suffisamment de réputation pour l'estimer infiniment comme homme de lettres et pour être tout-à-fait convaincue qu'il sera d'une grande utilité à mon fils dans le cours de ses études. J'ai donc l'espoir qu'il sera l'un des professeurs dont le prince Daschkoff aura l'avantage d'entendre les lectures; mais indépendamment de toute autre considération je trouve de fortes objections à ce que mon fils soit dans une maison où quelques autres jeunes gens seraient également admis; car je suis beaucoup plus jalouse sur le chapitre de son caractère et de ses manières que je ne suis désireuse de lui voir acquérir un grand nombre de connaissances.

Je ne puis cependant renoncer à l'espoir que si vous ne me permettez pas, Monsieur, de vous considérer comme le directeur des études de mon fils, vous ne refuserez pas néanmoins à sa mère le bienfait de vos conseils, de vos avis sur quelques détails

qui s'y rapportent. C'est cette espérance même qui en ce moment me détermine à mettre sous vos yeux une petite esquisse du plan ou cours que je me suis proposé pour lui; je voudrais obtenir la faveur de connaître à cet égard votre opinion et régler ou modifier la mienne d'après les vues que votre science supérieure et votre expérience peuvent me fournir; en même temps, je vous prie de croire que je considérerai la franche expression de vos sentiments personnels dans une occasion aussi importante pour moi comme la preuve la plus flatteuse que vous puissiez me donner de votre estime.

Il est nécessaire que je vous fasse observer que la manière dont, en mon pays, s'opèrent les promotions est très honorable et diffère complètement de ce qui a lieu en beaucoup d'autres où la faveur de Cour et l'intrigue prévalent si généralement comme les seuls moyens d'avancement. Chez nous, il est indispensable pour tout individu qui désire s'élever à une position éminente d'entrer de très bonne heure au service. Vous voyez par là qu'il est impossible que quatre années de plus soient consacrées à la poursuite d'études qui ne se lient pas étroitement

avec la branche de service à laquelle mon fils est destiné; car ces quatre années, jointes à deux autres pour les voyages à l'étranger et à treize qu'il a vécu, le conduiraient à sa vingtième année avant qu'il abordât les devoirs de sa profession où j'ai l'ambition de le voir s'élever seulement par les mêmes efforts honorables et les mêmes degrés qui avant lui avaient servi d'échelons à ses ancêtres. Je repousse donc et je méprise tout moyen bas de travailler à ses intérêts; mais aussi dois-je prévenir tout ce qui pourrait le distraire et former un obstacle qui le détournât de sa ligne, ou tout au moins ce qui sans nécessité retarderait le commencement d'une carrière où, si l'on veut la poursuivre avec succès, il ne faut pas trop s'attarder. Outre mes devoirs de mère, il en est d'autres que j'ai à remplir, je puis le rappeler: ce sont nommément ceux de tutrice de mon fils. En cette qualité, j'ai à concilier le présent avec l'avenir, j'ai à adopter des vues générales aux mœurs particulières et locales de mon pays, si je puis m'exprimer de la sorte.

Voici donc, Monsieur, une esquisse du plan d'études que j'ai tracé, avec l'indication

de ce que mon fils a déjà fait ou commencé:

Langues. — Latin. — Les difficultés sont déjà surmontées.

Anglais. — Le prince comprend parfaitement tous les prosateurs et passablement les poètes.

Allemand. — Il comprend tout ce qu'il lit.

Français. — Il est aussi familier avec cette langue qu'avec la sienne.

Belles-Lettres. — Il est au courant des meilleurs ouvrages, et son goût est déjà plus raffiné qu'il n'est d'usage de le trouver à son âge. Il est même à craindre que le prince ne soit trop sévère dans ses jugements, ce qui peut être considéré comme un défaut caractéristique.

Mathématiques. — Branche d'étude très importante. Il y a déjà fait quelques progrès; il est en état de résoudre des problèmes compliqués; mais je désire qu'il continue avec l'algèbre.

Architecture civile et militaire. — Je désire qu'il la connaisse à fond.

Histoire et constitutions des Gouvernements. — Il possède l'histoire universelle et les histoires particulières d'Alle-

magne, de France et d'Angleterre. Il devra y revenir et s'en occuper à la maison avec son précepteur.

Je voudrais qu'il étudiât: 1. la logique et la philosophie du raisonnement; 2. la physique expérimentale; 3. quelques notions de chimie; 4. la philosophie et l'histoire naturelle; 5. le droit naturel, le droit public et universel, et le droit des gens en les appliquant aux lois et usages des divers peuples d'Europe; 6. la morale; 7. la politique.

Ces études subdivisées devront occuper deux ans et demi en cinq semestres.

1. semestre. — Langues, rhétorique et belles-lettres, histoire, constitution des gouvernements, mathématiques, logique.

2. semestre. — Langues, histoire et constitution des gouvernements, mathématiques, philosophie du raisonnement, physique expérimentale, fortification, dessin.

3. semestre. — Langues et belles-lettres, histoire et constitution des gouvernements, fortifications, droit naturel, droit public, universel et positif, physiologie et histoire naturelle, dessin, mathématiques.

4. semestre. — Morale, mathématiques, fortification, droit des gens, universel et po-

sitif; principes généraux de jurisprudence positive; architecture civile.

5. semestre. — Morale, répétition de physique, premiers principes de chimie; puis une répétition générale de tout l'ensemble.

Voilà à peu près, Monsieur, l'idée que je me suis formée du cours d'études que mon fils devra entreprendre, et je crois qu'il en sera capable. Tout cela, je le comprends, doit être accompli sans qu'on dépasse la limite du temps nécessaire pour son avancement militaire, en aspirant à lui montrer des branches d'enseignement qui, soit en théorie soit en pratique, ont peu ou point de rapport avec les objets de sa carrière. Dans l'opinion de mon pays, cette carrière est la plus respectée, celle qui convient le mieux à une âme élevée, et l'on peut dire en un sens que déjà mon fils y est entré.

Telles sont les idées que je soumets à votre jugement. Si vous voulez bien me favoriser d'une réponse en me communiquant vos vues lumineuses sur ce sujet, ce sera rendre un grand service

à celle qui a l'honneur d'être
avec une haute considération etc.

II.

A son fils le prince Daschkoff.

A l'époque où nous sommes arrivés, mon cher fils, quand vos études sont assez avancées pour me permettre de dire avec justice et sans flatterie que dans la plupart de leurs branches vous n'avez guère autre chose à faire qu'à vous rafraîchir la mémoire en réfléchissant aux trésors qu'elle contient, et que dans tout le reste vous en savez assez déjà pour que votre appétit d'acquérir plus encore soit stimulé; je suis sûre qu'avec la noble ambition qui, j'aime à le penser, s'est emparée de votre coeur, vous ne manquerez pas de cultiver, pour y acquérir une plus profonde connaissance, les sciences avec lesquelles votre éducation vous a familiarisé de bonne heure. A présent, quand une carrière nouvelle s'ouvre devant vous, ou plutôt, dois-je dire, quand une nouvelle méthode devient nécessaire pour perfectionner ce qui a été si bien commencé; lorsque de simple enfant vous êtes devenu un voyageur studieux, je ne puis me refuser la satisfaction bien permise à mon devoir de mère, de vous montrer le rôle que vous aurez à remplir sur le théâtre nouveau qui

s'ouvre devant vous, le profit et l'honneur qui en découlent, aussi bien que les moyens les meilleurs et les plus certains d'obtenir ces bénéfices dans leur plus grande extension.

Vous savez peut-être que dans la variété sans fin de voyageurs qui sillonnent les grandes routes de l'Europe, il n'y en a pas un sur dix mille qui possède les avantages dont vous jouissez. Ne manquez donc pas de les porter en ligne de compte; et pour cela, il sera particulièrement nécessaire de ne jamais perdre de vue, comme voyageur, le caractère que vous avez désormais à manifester. Ce n'est pas, rappelez-vous-le, pour que vous fassiez une simple partie de plaisir ou que vous vous jetiez dans l'oisiveté sans fruits d'un pur amusement; ce n'est pas pour que vous perdiez votre temps à ne jamais l'employer, ou pour que vous échappiez aux devoirs de société qui, à un moment voulu, demanderont votre attention quand nous serons de retour dans notre pays, que j'ai aujourd'hui le désir de vous occuper à un voyage à l'étranger; mais c'est pour que vous puissiez comparer et profiter de l'instruction qu'on en retire; pour qu'en lisant comme dans un livre ouvert les moeurs,

le caractère et les institutions des autres peuples, exposés ainsi devant vos yeux, vous puissiez apprendre exactement à les apprécier et employer l'espace de temps qui vous reste entre l'âge de l'enfance et celui de la virilité, de manière à conquérir comme homme un juste titre à une distinction honorable et à des applaudissements bien mérités.

Afin d'atteindre ce but, dans le plan qui vous est proposé une des premières choses à acquérir c'est l'habitude d'une vigilance continuelle pour puiser vous-même à toute source d'observation qui s'offre dans toute situation ou circonstance où vous pouvez être placé, de même afin d'éviter une dépense inutile de temps en recherches superflues et ces niaises investigations absolument dédaignées si ce n'est dans les cercles les plus frivoles, il n'est pas peu important de choisir et examiner seulement ces objets, ces matériaux de pensée et d'étude qui méritent réellement attention. Dans le nombre, et quand il s'agit de déterminer leurs titres divers et plus ou moins pressants, à votre attention, la chose dépend beaucoup du lieu. Ce n'est pas, par ex-

emple, en Irlande que vous acquerrez les meilleures informations sur l'Espagne, et ce n'est pas non plus en Espagne que vous recueillerez les détails les plus curieux et les plus intéressants concernant la Prusse. En un mot, c'est au lieu où vous vous trouverez que doit s'arrêter le cours de vos pensées et de vos observations; c'est la population de ce lieu, ce sont les gens de tel ou tel parti, selon que vous les rencontrerez, qu'il vous faut écouter. Il convient que partout et en toute occasion vous recherchiez soigneusement la conversation des hommes le mieux informés non pour le plaisir de parler vous-même, mais pour les interroger et vous instruire par eux. Un voyageur de seize à dix-sept ans n'est guère supposé courir le monde pour exhiber ses talens. Tout ce qu'on peut lui demander de montrer et tout ce qu'il doit montrer en effet, c'est une sorte d'aurore, c'est un certain commencement de promesses, et ces qualités doivent se manifester dans le zèle assidu qu'il met à réunir des sujets de remarque et de réflexion; de cette façon, chacun sait bientôt parfaitement qu'il voyage pour son instruction. Toute autre ambition

à cet égard est une pure impertinence qui placerait un jeune homme de votre âge dans un jour odieux, et en ferait un fat ridicule dont les prétentions mal fondées ne permettraient d'espérer aucun progrès futur.

Mais revenons au plan et aux objets qui doivent fixer votre attention. Le grand principe du premier, comme je vous l'ai déjà dit, consiste à saisir toutes les occasions d'acquérir des connaissances lorsqu'il s'en trouvera à votre portée, et à ne jamais oublier que vous n'êtes rien de plus qu'un étranger de passage dans toutes les contrées que vous visitez. C'est ainsi que vous apprendrez à ne laisser échapper aucune occasion qui dans cette méthode puisse être mise à profit. Un voyageur doit être un spectateur ayant les yeux et les oreilles constamment ouverts, car le lieu de la scène une fois changé, le sujet d'examen qu'il offrait s'évanouit avec lui.

Les objets dignes de votre attention sont si multiples et si variés, que je n'en signalerai qu'un petit nombre des plus intéressants. Ce sont: la nature et la forme du gouvernement, les lois, les coutumes, l'influence, la population, le commerce, les par-

ticularités physiques du pays dans leurs rapports avec le sol et le climat, la politique étrangère et intérieure, les productions, la religion, les moeurs, les ressources soit réelles soit factices en égard au crédit public, la propriété, les taxes, et les différentes conditions des diverses classes de la société. Des recherches relatives à ces sujets sont dignes de l'attention d'un philosophe; ce sont celles que ne doit négliger aucun voyageur qui ne veut point laisser échapper les diverses scènes de la vie et toutes les sources de la science, comme le ferait un automate insensible et incapable d'aucun progrès du coeur et de l'intelligence; tels devront être l'occupation de vos pensées et l'exercice de votre jugement dans tous les pays que vous traverserez.

L'éducation que vous avez reçue, aussi bien que les progrès que vous avez faits dans vos études, chose qui n'est point ignorée, les avantages du rang, jusqu'à votre extérieur plus mâle que ne le comporte votre âge, autant de circonstances qui plaideront vivement et chaudement en votre faveur. Le public ne vous témoignera donc pas la même indulgence qu'il est toujours

prêt à accorder aux jeunes gens de votre âge, persuadé qu'il sera que votre intelligence a été plus mûrie, et que par conséquent vous êtes plus capable de juger et d'agir par vous-même.

C'est en ce moment, quand ayant passé la limite de l'enfance vous êtes entré avec distinction dans la carrière intéressante mais critique de l'adolescence, c'est maintenant que vous devez plus que jamais vous préoccuper de l'opinion publique; que vous devez surveiller vos actions, vos paroles, vos occupations, vos projets; car plus vous avancez en âge, plus s'agrandit votre responsabilité morale. La louange ou le blâme de vos actions devient pour vous chose personnelle et que ne partagent plus ni vos parents ni vos amis ni vos tuteurs; plus vous êtes considéré comme libre et dégagé de leur contrôle et de leur direction, plus l'opinion d'autrui se prononcera ouvertement sur votre caractère et votre capacité. Le blâme que vous pouvez être certain d'encourir, si vous y donnez lieu, sera d'autant plus sévère que votre conduite précédente comme enfant et votre application auront plus contrasté avec vos fautes pré-

sentes. Quand tout le mérite de votre passé sera attribué à ceux qui auront exercé leur autorité sur vous, tout le mépris encouru par le présent retombera inévitablement sur vous-même. Ceci, j'en suis sûre, vous conduira à saisir la délicatesse et la nature critique de votre position présente, — découverte qui peut vous inspirer à votre propre égard une défiance salutaire, vous mettre en garde contre bien des actions inconsidérées et vous épargner mille faux pas.

Cette sorte de défiance accompagne habituellement la modestie, — qualité naturelle à la jeunesse et qui en fait l'ornement. Elle rehausse même les plus grands talents et marque, à tout âge, un esprit doué d'une sensibilité intellectuelle et morale. Il est rare qu'elle se perde entièrement, sauf par la conséquence d'une vie irrégulière ou, pour parler plus correctement, d'une longue familiarité avec la bassesse et le vice. On peut dire que la modestie, lorsqu'elle s'unit au génie et au talent, leur donne un tel charme qu'elle fait pardonner une grande supériorité et force l'admiration et l'amour. Alors on accorde volontiers au talent les

applaudissements que souvent on ne lui donne qu'à contre-coeur et que parfois même l'envie lui refuse. D'autre part, l'absence de cette qualité occasionne de nombreux inconvénients; ainsi, sans compter que la suffisance met un obstacle à l'ardeur qu'on pourrait avoir pour s'instruire, elle manque rarement de dégoûter les plus capables et jusqu'à ceux qui désireraient le plus vous cultiver; car elle leur donne la tâche ingrate de répandre l'abondance de leurs lumières et de leur expérience sur des êtres trop satisfaits d'eux-mêmes pour en apprécier la valeur.

Si vous employez la période de vos voyages de la manière que je viens d'indiquer avec assez de clarté, je pense, vous vous assurerez en vous-même une ressource inestimable, qui ne vous manquera jamais et qui reste indépendante de toutes les circonstances extérieures; une ressource qui dans l'intimité de la vie domestique, dans la retraite, dans la vieillesse et l'infirmité se trouvera être pour vous un trésor personnel, un fonds perpétuel. Vous deviendrez infailliblement un membre utile à la société dans laquelle vous vivrez; car en

comparant ce que vous aurez observé dans d'autres contrées avec ce que vous voyez chez vous et en vous efforçant de redresser ce que vous y trouvez de défectueux, et de proposer et fonder ce qui sert au bien public, vous vous rendrez vous-même un ami et un bienfaiteur pour la société.

Je crois avoir peu de chose à ajouter si ce n'est l'ardente prière de vous abstiner soigneusement de toute comparaison injurieuse dans vos relations avec des gens de nation étrangère; car si les comparaisons entre individus, qui peuvent offenser tel ou tel parti, sont justement considérées comme odieuses, des comparaisons de nation à nation sont inexcusables, d'autant plus que la plupart du temps elles sont injustes. A cet égard, j'ajouterai pour en finir, que vous ne devrez jamais céder à la tentation de critiquer trop librement les moeurs et coutumes et surtout la religion des divers peuples. Sur les deux premiers points, vous ferez sagement de vous conformer à tout ce qui ne heurtera point vos principes cardinaux: j'entends par là que vous ne fassiez jamais le plus léger sacrifice, la moindre déviation, le moindre compromis là où sont

en jeu les maximes et les intérêts de la vertu; que ni circonstance, ni condition, ni persuasion ne l'emportent à vos yeux sur un principe de devoir. On peut céder à une importunité passagère pour s'en débarrasser ou pour donner à autrui une satisfaction momentanée; mais c'est une véritable lâcheté que de faire par concession la moindre injure à des principes fondés sur la vérité et la vertu dont les droits et l'autorité doivent être aussi évidents, aussi bien reconnus que la chaleur du soleil en plein midi.

Quant aux opinions religieuses de ceux avec qui vous converserez, il convient de les tenir pour sacrées et de les respecter, quelles qu'elles soient. Toute tentative de réfutation sur ce sujet, soit sérieuse soit ironique, laisse après elle une sensation désagréable et blessante pour cette bonne opinion que chaque homme entretient sur son propre compte, et peut-être n'en perdon jamais tout à fait le souvenir.

A présent, mon cher fils, je dois conclure; et bien qu'il me semble avoir dit tout ce qui est nécessaire sans tomber dans un pédantisme prosaïque, puissiez-vous, loin d'être choqué, trouver plus d'une réflexion

à ajouter et plusieurs choses à corriger dans cette esquisse. Je serais très heureuse d'avouer la supériorité de votre jugement sur le mien; mais je désire que vous ne puissiez jamais rivaliser avec moi pour les sentiments de tendre amitié avec lesquels je suis et serai toujours

Votre mère affectionnée.

III.

La princesse Daschkoff à la duchesse de Buccleugh.[27])

Dublin.

C'est hier seulement que j'ai eu le plaisir de recevoir la lettre obligeante que ma très honorable duchesse de Buccleugh a eu la bonté de m'écrire, et je me hâte de l'en remercier de tout mon coeur, bien que je ne sache pas du tout où je dois envoyer ce papier. Il y a tant de bonnes raisons pour et contre un envoi en Angleterre que je puis aussi bien en tenter la chance ou laisser quelque personne décider pour moi. Je crains que cette lettre ne vous trouve pas en Angleterre; je crains qu'elle ne vous attende trop longtemps en Ecosse; mais

27) Elizabeth, fille de George, duc de Montague.

par-dessus tout, je crains que vous ne m'accusiez de manquer d'égards envers vous, ou, ce qui serait pire, de manquer de tendresse. Ces pensées ont armé ma main d'une plume qu'elles guident en ce moment sur le papier. Quelque bon génie voudra bien peut-être m'apparaître et m'indiquer le meilleur moyen de vous envoyer cette lettre, tandis que je vais la griffonner.

Votre tabac est exellent, Madame, et je vois que vous voulez agir sur tous mes sens; car vous m'avez si fort prise par le nez que si je ne vous savais parfaitement incapable de mener quelqu'un à mal, je crierais merci!

Ni l'absence ni la distance ne sauraient détacher de vous les amis que vous voulez captiver, quand bien même ils auraient le désir de vous échapper; mais moi je m'y soumets de moi-même, et mon affection me fait chérir mes liens.

Ce que vous me dites de lady Frances[28]) m'est très agréable; mais je regrette beaucoup d'apprendre que le rétablissement de

28) Lady Frances Scott, soeur de Henry, troisième duc de Buccleugh, depuis seconde femme de lord Archibald Douglas.

la marquise de Lothian [29]) soit aussi lent. C'est vraiment une femme délicieuse, attrayante et en même temps pleine de mérite, et qui est bien digne d'être comprise et admirée par vous. Dans ma tendresse pour mon fils, je ne saurais former un voeu qui soit plus en sa faveur que de lui souhaiter dans l'avenir une femme qui ressemble parfaitement à la marquise. Ce serait bien sa faute alors s'il n'était pas heureux.

Sa soeur et lui désirent que je vous présente leur respect et leurs compliments affectueux. Ils sont tous deux extrêmement fâchés d'apprendre combien peu d'espérance vous nous donnez de vous voir à Londres cet hiver.

Pour ma part, je vous assure que j'en ai beaucoup de regret, et c'est le seul passage de votre lettre que je voudrais voir effacé, dût-elle se trouver raccourcie par là. Il y a cependant tant de liens entre Londres et Dalkeith, que je dois vous avouer que je vous crois si profondément affectueuse, en dépit de vos fortes détermina-

[29]) Louisa Caroline d'Arcy, fille de Robert, comte de Holdernesse, aïeul du duc Shomberg, laquelle mourut de la maladie dont il est parlé ici.

tions et du pouvoir que vous avez de réprimer tout signe extérieur de sentiment, que si le duc votre père éprouvait quelque empêchement pour vous aller voir, vous viendriez certainement le trouver. En résumé, j'ai éprouvé tant de malheurs et subi tant de privations, que pour me rendre la vie plus supportable, j'ai adopté un système de philosophie (dont je ne garantirais cependant pas l'infaillibilité), d'après lequel je pense et espère que tout ce que je désire arrivera. Permettez-moi, chère Madame, de penser et d'espérer que j'aurai encore le plaisir de vous voir et de vous assurer de ma sincère estime et de mon attachement.

On attend ici mistress Vesey. Outre le plaisir de la voir, je serai charmée qu'elle revienne dans son pays natal qui, accablé de toute manière, souffre particulièrement de l'absence de tous les gens riches; ceux-ci s'en vont dépenser leurs revenus en Angleterre, tandis qu'ici il reste à peine quelque argent en circulation. Je n'aime pas que mes amis donnent lieu à leurs concitoyens de se plaindre d'eux. Ah! Madame, quel beau pays ce serait que l'Irlande si ceux

qui tiennent les rênes ne regardaient pas trop loin pour voir les trésors placés sous leur nez, pendant qu'ils s'écarquillent les yeux à la recherche de ce qui est trop éloigné d'eux pour qu'ils puissent jamais l'atteindre! Mais en voilà assez sur ce sujet. La politique n'est pas mon fort. Cependant l'Angleterre est si fameuse pour l'optique, que quelque opticien ne manquera pas de découvrir un jour ou l'autre, un remède pour les vues trop longues aussi bien que pour les vues trop courtes, et alors tout ira bien.

Je ne suis pas étonnée que lady Eléonore H. . . soit si heureuse d'aller sous vos auspices voir une parente qui doit lui inspirer autant de respect que d'amour, et je ressens l'émotion qu'elle éprouve quand approche le terme de son petit voyage. Je suis sûre que vous avez déjà désiré aussi voir arriver la fin de ma longue épître; la seule excuse que je puisse vous offrir pour sa longueur c'est celle que j'ai lue quelque part, à savoir: „que je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte.“ Je suis dans un perpétuel tourbillon; et si ma santé, déjà suffisamment éprouvée, ne me laissait pas cependant une femme assez vulgaire pour

échapper aux migraines et aux vapeurs, je crois que j'aurais la tête complètement tournée.

Heureusement, je ne tarderai pas à quitter cette ville pour aller visiter le lac de Killarney, avant que je sois assez fatiguée pour devenir une belle dame.

Adieu, madame; continuez de m'honorer d'une petite part de cette amitié que vous m'avez déjà accordée, j'espère; cette amitié m'est précieuse, et vous ne voudriez pas payer d'ingratitude celle qui vous est tout à fait dévouée et qui se dit votre humble servante.

IV.

Le Dr. Blair à la princesse Daschkoff.

Edimbourg, 5 août 1780.

Le Dr. Blair présente à la princesse Daschkoff ses compliments très respectueux. Dès que les exemplaires du second volume de ses sermons sont arrivés à Edimbourg, il s'est empressé d'en envoyer un à Dublin pour son Excellence et un autre pour mistress Hamilton, en y joignant des cartes. Ces livres ont été réunis en un paquet adressé à la princesse et confié aux soins

d'une dame qui en ce moment partait d'Edimbourg pour se rendre à Dublin. D'après ce qu'il a ouï dire dernièrement, le Dr. Blair craint que cette dame ayant mis dans son voyage plus de lenteur qu'elle ne s'y attendait, la princesse n'ait quitté l'Irlande avant que les livres lui soient parvenus. Il espère que le paquet lui sera envoyé à Bath par quelques-uns des amis qu'elle compte à Dublin, et entre les mains desquels ces livres sont naturellement tombés, et que la princesse les aura reçus même avant cette lettre. Cependant, de peur qu'il n'y ait quelque méprise, le Dr. Blair a écrit à Mr. Stranhay son libraire à Londres, et l'a prié d'envoyer en même temps que cette lettre un exemplaire de son livre à la princesse, de la part de l'auteur.

Il serait au regret si, ne fût ce qu'un moment, la princesse pouvait penser le moins du monde que le Dr. Blair eût négligé une occasion, même minime, de témoigner son profond respect à une personne pour laquelle il professe les sentiments de l'estime la plus profonde et la plus réelle; lui qui a eu le bonheur d'être admis dans sa société et de jouir d'une certaine part de son amitié, ce

qu'il considérera toute sa vie comme un honneur particulier et un véritable bonheur.

Il éprouvera une grande satisfaction s'il vient à apprendre que la princesse honore ce volume de la même approbation qu'elle a accordée au précédent. Il demande la permission d'offrir ses respects les plus empressés au Prince et à Mme Scherbinin. Il espère que son Excellence continuera longtemps de se féliciter de la conduite de ses enfants, et il ne doute pas que dans l'avenir le prince ne réalise les hautes espérances qu'avaient formées sur son compte toutes les personnes qui ont eu l'occasion de le connaître en Ecosse.

V.

David Garrick à la princesse Daschkoff.

Mistley (Essex), 3 mai 1778.

Madame,

Je suis extrêmement sensible au grand honneur que vous m'avez fait, et je ne l'ai pas été moins au charmant objet de ma reconnaissance. Hier un musicien accompli, excellent compositeur, a fait valoir autant qu'il lui était possible une oeuvre de votre

Excellence. Le petit auditoire était dans l'enthousiasme. Le goût, l'harmonie, la simplicité pathétique des airs, tout cela sort du coeur. En vérité, Madame, vous avez été jugée non en princesse mais en grande artiste. On n'a pas fait la moindre faveur à vos titres ni à votre rang; et bien que le jury musical fût disposé envers vous à la critique la plus rigoureuse, cependant votre mérite vous a valu son approbation unanime. En résumé je crains bien que ce qu'un de nos poëtes a prophétisé autrefois ne vienne à se réaliser:

„La Russi en seîgnera les arts à l'île Britannique,"

Puisse votre Excellence continuer longtemps d'être l'honneur de sa nation et les délices de la nôtre, et puisse aussi le goût épuré de la nature et de la simplicité se fortifier par l'exemple de votre Excellence et bannir de nos théâtres cette musique vocale et instrumentale en usage aujourd'hui qui étonne les oreilles sans jamais toucher le coeur. Si aux voeux du public il m'était permis de joindre mon désir particulier, ce serait qu'il me fût permis de continuer à jouir de l'honneur que votre bonté, Madame, a accordé au plus recon-

naissant et au plus obéissant de ses serviteurs

DAVID GARRICK.

J'aurais remercié plus tôt votre Excellence de la faveur qu'elle m'a accordée si je n'avais été absent de chez moi.

VI.

Lady Arabella Denny à la princesse Daschkoff.

(Les deux lettres suivantes sont de Lady Arabella Denny[30]) dont la princesse parle dans ses Mémoires comme d'une des personnes les plus intéressantes qu'elle eût connues dans ses voyages. Ses institutions de bienfaisance avaient rendu lady Denny, si célèbre, qu'elles lui valurent les remerciements du Parlement Irlandais pour ses services publics.)

Peafield Cliff, 14 juillet 1780.

Ma chère princesse,

Pardonnez-moi la liberté que je prends

30) Cette dame était fille du premier Comte de Kerry (aïeul du marquis actuel de Lansdown). Elle avait épousé Arthur Denny, de Traleecastle esq., qui la laissa veuve sans enfants le 8 août 1742.

de vous appeler ainsi; la plume écrit sous la dictée du coeur sans consulter la raison. Mais j'ai été bien autrement coupable. Je dois avouer tous mes méfaits envers Votre Excellence depuis que vous avez quitté l'Irlande. Chaque jour j'ai été avec vous, j'ai causé avec vous par la pensée, j'ai profité de votre manière de juger les choses et j'ai élevé mon esprit par vos sentiments; bref, je vous ai à peine laissée un moment à vous-même, jusqu'à ce qu'un nouveau moyen de jouir des faveurs de Votre Excellence vînt s'offrir à moi pour me satisfaire. Miss K. Fitz-Maurice et moi nous sommes donc convenues ensemble d'aller arroser les arbres plantés par la princesse Daschkoff (et dont trois sont en état de pleine prospérité). Ma main, toute débile qu'elle est, s'est armée de l'arrosoir: et à cette opération nous avons joint le voeu le plus sincère que Votre Excellence pût jouir longtemps de toute la félicité que doivent espérer les meilleurs parents et dont vous avez le gage dans les deux plantes morales qui ont été l'objet de vos soins maternels si constants, de votre sollicitude si tendre; leurs progrès bénis vous promettent les fruits les

plus sains comme les plus agréables; déjà, dans l'état où elles sont elles attirent l'attention générale; recevez donc nos voeux les plus ardents pour ces belles plantes.

J'ai lu et relu la lettre de Votre Excellence à la date du 7 juin. Vous m'y traitez infiniment mieux que je ne le mérite; car pour justifier toutes les bienveillantes expressions de votre partialité, je sens avec peine tout ce qui me manque; je n'ai rien que mes bonnes intentions et un coeur qui attache le plus grand prix à votre opinion favorable.

Je ne puis, ma chère princesse, vous dire combien je vous suis obligée d'avoir témoigné le désir que notre excellente amie mistress Morgan m'informât le plus tôt possible de l'état de santé de lady Shelburne ainsi que de l'agréable accroissement que reçoit la famille de lord Shelburne. Je craignais beaucoup pour Milady; mais votre coeur bon et tendre n'a pas tardé à me rassurer. Une lettre que j'ai reçue de lord Fitz-Maurice m'a donné une nouvelle preuve de votre bonté si parfaite; car il m'apprend que vous avez désiré qu'il m'écrivît. Jusqu'à ce moment, le cher petit homme a été un

correspondant ponctuel; cependant je m'attends à moins de régularité quand il se présentera de nouveaux amusements et des obstacles qui lui prendront son temps. Ses dispositions sont de la meilleure nature, et je suis heureuse de penser que des semences de christianisme ont été pour la première fois jetées dans son coeur.

La cloche a sonné le dîner, et j'espère voir ce soir nos trois amis de Leinster Street. Je vais confier cette lettre à la main bienveillante et fidèle de mistress Morgan, quand nous aurons eu passé sur le rocher une demi-heure avec Votre Excellence. Nous espérons que vous êtes à Bath. Si les bains rendent à votre santé les services que le bon air de cette localité a rendus à mistress Tisdall, nous aurons le droit de nous réjouir de votre absence; car ce sera, grâce à Dieu, le moyen que vous continuiez longtemps d'être un objet de bénédiction pour le monde sur lequel votre noble existence ainsi que tous les dons naturels et les qualités acquises que vous possédez vous permettent d'exercer tant d'influence.

Nous sommes au 18; mes matinées bien courtes, divers dérangements et une faiblesse

dans les yeux me laissent peu de loisir pour me donner la satisfaction dont je jouis en ce moment aux dépens de votre Excellence. Mais bien que je ne sache pas exprimer tous mes voeux pour votre bonheur complet, soyez assurée qu'ils vous sont fidèlement consacrées; car personne n'a plus que moi la conviction qu'ils sont dus à votre mérite; personne dis-je, ma chère princesse, ne le sait mieux que celle qui se dit,

De Votre Excellence,

la très obligée et dévouée servante

ARABELLA DENNY.

Miss K. Fitz-Maurice est dans toute la joie de son coeur de se savoir l'objet de vos pensées.

J'apprends avec bien du plaisir que Votre Excellence est remise de sa récente indisposition, et que vous n'avez pas souffert des fatigues que vous avez eues à Londres. Dieu, dans sa miséricorde, daignera, je l'espère, étendre sur nous tous sa main protectrice; que sa sainte volonté soit faite.

Peafield Cliff, 23 décembre 1780.

Mon excellente Princesse,

Votre Excellence n'est pas absente de

mon esprit. Vos vertus ont gravé votre image dans mon coeur, et la reconnaissance m'a inscrite en même temps comme votre débitrice pour l'aimable faveur que vous me témoignez.

La lettre de Votre Excellence en date du 9 novembre (Dover Street) n'est jamais sortie de mon portefeuille depuis que je l'ai reçue, sauf quand je me promène ou me repose dans mon fauteuil d'ermite: alors je me régale de la relire, et je me sens bien heureuse d'avoir eu l'avantage et l'honneur de connaître la princesse Daschkoff et de souffrir cruellement de son absence. Mais ce qui diminue cette dernière peine, c'est que je n'ignore pas à quels nobles soins vous êtes vouée, et quelles bonnes conséquences, avec l'aide de Dieu, résulteront de votre sollicitude maternelle. Puissiez-vous, chère Madame, éprouver ce que disent les saintes Ecritures, à savoir: „Que toutes choses réussissent à ceux qui aiment Dieu." Puisse durant bien des années Votre Excellence goûter le bonheur de voir ses aimables enfants jouir des avantages nombreux auxquels leur mérite et leur rang leur donnent droit. Permettez-moi de prier Votre Excel-

lence de vouloir bien faire agréer mes voeux au prince Daschkoff et à Mme Sherbinin.

L'époque où nous sommes établit dans mon esprit la différence qu'il y a entre le Noël de cette année et celle de l'année dernière; alors les jours les plus sombres de l'hiver étaient souvent brillamment éclairés par votre présence dans ma petite ferme. Le pâté de Noël est fait, mais hélas! il n'aura point l'honneur qu'a eu le dernier. Ainsi les petites choses non moins que les grandes rappellent à mon esprit l'avantage que j'avais de me trouver avec une personne dont le coeur bienveillant et l'esprit cultivé sont si profitables pour tous ceux qui ont le bonheur d'être admis, à quelque degré que ce soit, dans l'intimité de la princesse Daschkoff. Notre chère mistress Morgan me fait souvent le plaisir de me parler de votre Excellence, et, grâce à Dieu, les nouvelles qu'elle me donne sont généralement bonnes. On a toujours à craindre pour vous quelques petits rhumes, mais j'espère que les bains auront fortifié votre constitution. Je confie à mistress Morgan le soin de vous entretenir de la partie du monde que j'ai laissée derrière moi. Ma soeur Shelburne,

qui était mon amie aussi bien que la femme de mon frère, est morte le 9 du courant chez son second fils, dans le comté de Galles. Bien que depuis quelques mois sa vie ne fût plus que comme une lampe qui manque d'aliment, cependant la perte irréparable d'une vieille amie est douloureuse.

J'en viens à un sujet qui causera beaucoup de plaisir à votre esprit élevé, à votre coeur bienveillant. Le feu roi avait accordé à Lady Shelburne, quand elle était encore enfant, une pension sur les fonds de l'Irlande. J'ai reçu d'elle une lettre datée du 9 du courant par laquelle elle m'informe, que vu l'état présent de l'Irlande et sa propre situation, elle désire consacrer cette pension aux oeuvres charitables, moyen qui lui semble préférable en ce moment pour restituer cet argent au public; elle ajoute (d'une manière très flatteuse pour moi) qu'elle désire que je le distribue et n'attend que mon consentement pour avertir son agent de payer d'après mes ordres. J'ai en conséquence prié le doyen Bayley de me fournir la liste, avec observations en marge, de toutes les oeuvres de charité qui, à Dublin, sont entretenues par des dons volontaires et parti-

culiers. Je veux parler aussi de ces institutions capitales qui, si elles étaient encouragées, deviendraient un bienfait pour le royaume; c'est bien le moins que la bonté de lady Shelburne ait le choix des oeuvres auxquelles il lui plaira le mieux de prêter son assistance. J'ignore de quel chiffre est la pension; je suppose qu'il ne doit pas être très élevé; mais ce sera du moins un bon commencement. Voilà les actes qui sèment de satisfactions réelles les sentiers de la vie et dorent ce portail à travers lequel nous devons tous passer, de ce monde périssable à celui qui n'aura pas de fin.

J'ai souvent regretté de n'avoir pas supplié votre Excellence de me donner cet écrit qu'elle avait composé sur l'état de l'Irlande et qu'elle a eu la bonté de me lire. C'était là le portrait que je désirais avoir de la princesse Daschkoff, et je souhaite vivement l'obtenir de vous. Ce n'est pas très étendu; une lettre suffirait pour le contenir. Exaucez les voeux de celle qui vous respectera et aimera toujours, chère Madame, comme la plus reconnaissante, la plus dévouée et la plus humble servante de Votre Excellence ARABELLA DENNY.

Il gèle si fort que je puis à peine tenir ma plume. Miss R. Fitz-Maurice, sensible à l'honneur que lui fait votre Excellence de parler d'elle, vous prie de l'admettre au nombre des plus respectueuses entre vos servantes.

(On peut se rappeler que dans le cours de ses Mémoires, la princesse raconte qu'après sa nomination comme Directeur de l'Académie Impériale des Arts et des Sciences, un nouvel établissement, d'un caractère purement national, fut fondé par l'Impératrice dans le but de perfectionner la langue russe et d'imprimer des progrès à la littérature du pays.

La princesse Daschkoff fut appelée aussi à présider cette Académie; et voici le discours d'inauguration qu'elle prononça en langue russe.)

VII.

Discours prononcé à l'ouverture de l'Académie Impériale Russe par son président la princesse Daschkoff.

Messieurs,

Une nouvelle preuve de la sollicitude de notre auguste Impératrice pour l'instruction

de ses sujets nous a réunis aujourd'hui. Ce grand génie qui a déjà versé tant de bienfaits sur la Russie vient de montrer encore avec quelle énergie il protége la langue russe, mère et origine de tant d'autres. Vous apprécierez sûrement, Messieurs, le don que notre grande souveraine fait à notre pays et à cette assemblée. La richesse et l'abondance de notre langue vous sont bien connues. Transportés en russe, la nerveuse éloquence de Cicéron, la grandeur mesurée de Virgile, la douceur attrayante de Démosthènes, l'inspiration facile d'Ovide et les élans fulgurants de la lyre de Pindare, ne perdraient rien de leurs beautés respectives. Non-seulement notre langue mère unit tous ces avantages, Messieurs, mais encore dans toutes les subtilités de la Philosophie, dans leurs affinités et leurs dissidences elle fournit des expressions propres, les mots les plus justes et les plus explicites. Cependant, en face de telles ressources, nous avons à regretter le manque de règles déterminées, de règles pour la prononciation des mots aussi bien qu'une définition précise et bien arrêtée de leur sens. De là sont provenues ces variétés de construction,

ces impropriétés d'imitation des idiomes étrangers, qui jusqu'à ce jour ont défiguré et abaissé notre langue nationale.

L'objet et l'établissement de l'Académie Impériale Russe est de rendre notre langue parfaite, de l'élever à une hauteur digne du règne glorieux de Catherine II. Tel sera le but, tel sera l'esprit des travaux d'une société fondée et soutenue par sa gracieuse protection. Les différents vestiges d'antiquités répandus sur la vaste surface de l'Empire Russe, nos nombreuses chroniques, ces souvenirs précieux des grandes actions de nos ancêtres, auxquelles toutes les nations de l'Europe ne sauraient rien offrir d'égal ni pour le nombre ni pour l'intérêt, tout cela assure un champ immense à nos recherches, à nos travaux, dans lesquels nous serons dirigés par le génie éclairé de notre auguste protrectrice. Les hauts faits de nos princes, les exploits du passé et ceux de notre siècle à jamais mémorable, forment un fonds inépuisable de sujets tout à fait dignes de notre attention.

Mais, Messieurs, les premiers fruits de nos efforts, les premières offrandes que nous devions déposer aux pieds de notre immor-

telle souveraine, ce seront une grammaire de notre langue, bien exacte, bien méthodique, et un riche et copieux dictionnaire. Laissez-moi, Messieurs, me flatter de l'espoir que vous n'hésiterez pas à confirmer les sentiments dont me pénètre l'honneur d'être associée à vous par ma généreuse souveraine pour concourir à la fortune d'un établissement si utile à notre patrie. Croyez, Messieurs, que le zèle allumé dans mon coeur par l'amour de notre pays ne s'éteindra jamais, et que dans tout ce qui pourra contribuer à rendre notre société florissante et heureuse je m'efforcerai de suppléer, par une application infatigable, à ce qui, je le sais bien, me manque sous le rapport d'autres titres.

Je considère comme un devoir indispensable, dans cette première réunion de notre Académie, de mettre sous vos yeux un plan que j'ai eu l'honneur de soumettre à l'attention de Sa Majesté, pour qu'il puisse s'améliorer par vos observations et s'enrichir de tout ce qui vous semblera pouvoir contribuer à former la base de notre constitution. Les imperfections qui pourraient s'y trouver n'échapperont sûrement

pas à votre pénétration; mais voici deux considérations qui solliciteront votre indulgence: La première, c'est que j'ai contracté l'habitude de communiquer à notre incomparable Souveraine mes idées, quel qu'en soit le désordre, le chaos, avec une entière confiance, une sincérité complète, et qu'elle daigne les accueillir avec bienveillance, persuadée comme elle l'est de la pureté de mes intentions. La seconde, c'est qu'il n'est jamais entré dans ma pensée, comme il n'y entrera jamais que, bien que placée à la tête de cette Académie, je fusse personnellement capable de soutenir les travaux et la gloire d'une telle institution. C'est sur votre concours, Messieurs, que je compte, et la confiance qu'il m'inspire est la plus forte preuve que je puisse vous donner de ma profonde estime pour vous.

(La négligence habituelle que la princesse apportait aux dates nous oblige de trouver comme nous le pourrons, d'après le sujet de ses lettres, l'époque où elles furent écrites. Pour celle qui suit cependant cette omission est de peu d'importance. Elle est adressée à la plus intime amie de la prin-

cesse, mistress Hamilton, soeur du Dr. Ryer, archevêque de Tuam, que la princesse rencontra fréquemment dans le cours de ses voyages et qui vint une fois lui faire visite à son domaine de Troitskoe. Depuis plusieurs années, elles étaient en correspondance suivie. La candeur et la franchise avec lesquelles, dans cette lettre, la princesse trace son propre portrait pour l'opposer aux portraits de fantaisie que d'autres personnes faisaient sur son compte, sont vraiment caractéristiques.)

VIII.

Lettre à mistress Hamilton.

Quelle tâche vous m'avez imposée, ma chère amie! Vous insistez pour que je retrace les divers portraits qui ont été faits sur moi, et pour que j'en ajoute un que je dessinerais moi-même. J'en ai connu, je vous assure, plus de vingt qu'on s'est donné la peine de prendre; et s'il y en avait dix-neuf de flatteurs et bien au-dessus des prétentions de votre amie, il s'en trouvait quelques-uns bien au-dessous, à cause de leur hideuse laideur.

Vous exprimez la conviction que je suis

femme à parler candidement de moi-même sans cacher mes vertus ni mes défauts; mais en pareil cas, ce n'est pas la candeur ou la sincérité seule que je trouve embarrassante. Songez seulement qu'à ce qui concerne mon pauvre amour-propre sont mêlées des choses qui touchent à de grands personnages et à de grands événements.

Cependant mon affaire est d'obéir; et pour commencer, voici un portrait qu'on a prétendu avoir été tracé de la propre main de Sa Majesté qui écrivant au roi de Pologne après être montée sur le trône et parlant de cet événement, aurait assuré à ce souverain que j'avais pris très peu de part à l'affaire, et qu'en réalité je n'y avais pas joué d'autre rôle que celui d'une sotte ambitieuse. Je ne crois pas un mot de cette histoire; d'ailleurs, je ne saurais m'imaginer qu'un être aussi supérieur que l'Impératrice ait pu parler ainsi d'une pauvre femme sa sujette, sitôt après que cette même femme avait témoigné envers elle son dévouement illimité et avait même risqué pour elle de perdre la vie sur l'échafaud. Voilà donc un des vingt portraits que j'ai l'honneur de vous soumettre.

On a dit aussi que Sa Majesté m'avait représentée à l'Empereur d'Allemagne comme une personne très capricieuse. Je suis d'autant moins disposée à croire cela que, comme je viens de le dire, l'Impératrice me connaissait parfaitement et savait que rien n'était plus opposé à mon caractère réel. Il est absolument superflu de montrer — car chaque action de ma vie concourt à en fournir la preuve — qu'une personne qui pendant de longues années a supporté avec constance non-seulement les assauts de la calomnie, mais encore tous les embarras de la pauvreté, n'était pas femme à se laisser gouverner par le caprice. Tous ceux qui me connaissent n'ont pas besoin d'apprendre que sans me plaindre des ennemis puissants que je comptais autour de ma souveraine, que sans leur céder non plus, j'ai suivi une marche uniforme, invariable, qui peut difficilement témoigner d'une certaine versatilité dans l'esprit ou le caractère.

Mais pour avancer dans la tâche qui m'est assignée et la remplir avant que le dégoût ou l'ennui vienne à arrêter ma plume, il convient que je divise mon papier en deux colonnes; j'écrirai d'un côté ce que

d'autres ont dit de moi, et de l'autre ce que je pense de moi-même.

On ma attribué généralement du bon sens et quelque génie.

Je ne crois pas être absolument dépourvue du premier; mais quant au second, je n'y ai pas la moindre prétention, à moins que ce ne soit sous le rapport de la musique. Car, en dépit de tous les refus qu'on a faits de me donner un maître soit vocal soit instrumental, j'ai néanmoins acquis un tel sentiment en musique, que je puis goûter et juger les beautés de cet art aussi sûrement que si je le pratiquais. Mon coeur a souvent enflammé mon imagination, bien que l'imagination n'ait jamais exercé le même pouvoir sur mon coeur.

Certaines personnes m'ont considérée comme savante et m'ont représentée ainsi.

Non-seulement j'ai invariablement repoussé une pareille prétention, mais j'ai répété fréquemment à ceux qui voulaient bien m'écouter, qu'il était impossible que je fusse une savante, à moins que la science

ne vienne par inspiration. Mon éducation qui, au temps de ma jeunesse, passait pour la meilleure éducation possible, a été bornée aux langues allemande, française et italienne, à l'histoire, à la géographie, à l'arithmétique, aux dogmes de l'Eglise grecque, au dessin et à la danse. Telle a été sa plus grande extension. J'avais, il est vrai, le plus vif désir de m'instruire, et un livre ne pouvait tomber dans mes mains sans que je le dévorasse. A l'âge de treize ans, jouissant d'un peu plus de liberté que précédemment (car je cessais alors d'avoir une gouvernante), je consacrais tout mon argent de poche à acheter des livres; mais des lectures faites au hasard, sans choix, sans méthode, pouvaient à peine m'instruire. A quinze ans, j'aimai celui qui devint mon époux. A la suite, vinrent le mariage, les enfants, les maladies, puis les chagrins;

toutes circonstances qui, on doit le reconnaître ne sont guère de nature à permettre d'acquérir ces talents littéraires dont j'étais si avide.

Quelques-uns m'ont représentée comme attachée obstinément à mes opinions et pleine d'un orgueil désordonné.

J'ai été esclave, esclave volontaire, il est vrai, de toutes les volontés de mon époux, comme je l'ai été de celles de ma belle-mère, puis de celles de Mlle Kamensky, aussi bien que de celles d'autres amis, toutes les fois qu'il leur a plus de me mener de la sorte.

Quant à de l'orgueil, je crois qu'il n'y a personne qui puisse dire que je me sois jamais flattée de posséder le pouvoir de plaire. C'est à cette défiance de moi-même qui gênait sinon mon coeur du moins ma physionomie, qu'on doit attribuer une sorte de gaucherie dans mes manières trop facilement interprétée par des observateurs malveillants comme une expression de hauteur ou de mauvaise humeur.

L'effet de la timidité que je subissais habituellement au milieu de toute grande réunion était de produire précisément les conséquences que je redoutais, à savoir un malentendu sur tout ce que je disais ou faisais. La vie retirée que je menais ajoutait à cette sorte d'embarras; plusieurs fois mes amis avaient remarqué les paroxysmes nerveux où m'avait jetée l'attention de la compagnie en se fixant sur moi, lorsque je faisais la moindre chose qui pût me faire remarquer, soit de danser soit de chanter, bien qu'en réalité je fusse en état de m'acquitter très convenablement de l'un et l'autre exercice.

D'autres ont prétendu que l'ambition était ma passion dominante; et l'on a attribué à la vani-

La seule ambition qui ait jamais rempli mon coeur a été de conserver sans partage l'amour de mon mari. Après sa mort, une violente maladie, causée par le désespoir où m'avait plongée sa perte, amortit en

té la répugnance que j'avais manifestée pour un second mariage.

moi tout autre sentiment que celui d'un profond chagrin.

L'état de pauvreté, si je puis parler ainsi, auquel mes enfants et moi nous trouvions réduits, me décida à consacrer tout mon temps, à sacrifier tous mes goûts, à entreprendre tous les efforts possibles pour le soin de la santé de mes enfants, laquelle était loin d'être florissante, et pour les progrès de leur éducation; en outre, pour acquitter les dettes de mon mari sans diminuer le fonds qui devait former le patrimoine de mes deux orphelins. Pour cela, il devint nécessaire d'abaisser la manière de vivre et le train qui convenait à mon rang, et de l'accommoder au changement de ma position; bien loin donc de voir d'un oeil favorable une alliance nouvelle qui n'eût pas manqué de rendre mes enfants doublement orphelins, je pris le masque de

la froideur et de l'insensibilité, tandis que mon coeur s'avouait le vide que la perte du plus cher objet de son affection ne lui avait que trop causé.

On m'a représentée aussi comme violente, impétueuse et cupide.

La grande toile pour ces divers portraits, bien arrangée, bien préparée tout exprès, fut offerte à l'attention du public immédiatement après l'événement qui mit l'Impératrice sur le trône. Pour se faire une idée de ces productions, il ne faut pas perdre de vue que je n'avais alors que dix-huit ans; et autant que je puis juger des affaires et des motifs humains, on ne doit pas oublier non plus que je me trouvais sous le coup de deux grands désavantages: d'abord, un manque complet d'expérience; puis, l'habitude de juger tout le monde d'après mes propres sentiments, croyant toute la race humaine infiniment meilleure qu'elle ne l'est en réalité, — erreur à laquelle je suis

encore trop encline, en dépit de bien des preuves cruelles et convaincantes que j'ai eues du contraire.

Rappelez-vous aussi que, après mon mari, je contemplais et adorais l'Impératrice tout comme une seconde divinité; que mon plus intime, mon plus ardent désir était de voir arriver au plus haut degré possible de splendeur sa gloire qui dans ma pensée se liait étroitement et d'une manière indissoluble au bonheur de mon pays; et vous pourrez alors comprendre qu'avec une sensibilité excessive sur ce sujet et (dois-je l'avouer?) avec la conviction que j'avais été l'instrument principal de la révolution, et que la gloire de l'Impératrice était en quelque sorte la mienne, l'idée seule d'une tache qui pouvait en ternir le lustre fût suffisante pour exciter une irritation, une fièvre morale, non pas la tempête d'un caractère violent et impétueux, mais l'ardeur d'une nature enthousiaste facilement agitée sans que beaucoup de personnes pénétrassent le motif de l'agitation. Songez aussi aux gens qui entouraient l'Impératrice; rappelez-vous qu'ils devinrent mes ennemis dès les premiers

jours de son avénement au trône; que ces gens-là étaient tout puissants; et alors il ne vous sera pas difficile de comprendre comment et pourquoi il ne manque jamais d'artistes pour employer leurs pinceaux et leur palette à défigurer votre amie, et pourquoi le coloris de leurs portraits était si peu harmonieux et si peu d'accord avec la vérité.

Mes connaissances en général et (ce qui vaut mieux) mes serviteurs, j'en suis sûre, viendraient tous certifier que mon caractère ne doit pas être accusé de violence, et ilsi s'uniraient pour repousser chaudement cette assertion. Je ne sache que deux sujets qu eussent été de nature à mettre en mouvement cette petite dose de bile que la nature a placée dans mon être: La première, c'eût été une infidélité de mon mari; la seconde, tout ce qui eût pu ternir la réputation de ma souveraine, de Catherine II.

Quant à la cupidité, qui forme un des traits rapportés ici, c'est un vice qui ne saurait trouver place que dans l'esprit le plus bas et le coeur le plus étroit. A cet égard, je ferai observer seulement que j'ai rendu des services pécuniaires à mes pa-

rents bien au-delà de ce que mes moyens pouvaient me permettre. Ce ne fut qu'après avoir mis mon fils en possession du bien de son père, à la réserve de ce qui m'était dû et après l'année 1782, quand l'Impératrice m'eut donné un domaine à Mohilow, que je pus me dire indépendante et que je possédai un revenu bien à moi et montant à cent livres sterling.

Adieu; pardonnez à mes calomniateurs, et joignez-vous à moi pour les plaindre ou les mépriser.

LETTRES DE DIDEROT
A LA
PRINCESSE DASCHKOFF.

En tête de ces lettres se trouve un billet du célèbre comte Rastapchine, qui était gouverneur de Moscou lors de l'invasion des Français et qui passe pour avoir commandé l'acte héroïque de l'incendie de cette ville, qui eut pour conséquences la retraite et la destruction de l'armée ennemie et la délivrance de l'Europe. La princesse Daschkoff qui entretenait une haute estime pour cet homme distingué, lui avait envoyé les lettres de Diderot avec permission d'en tirer une copie. Ce fut en les renvoyant qu'il exprima ainsi ses sentiments en faveur de l'écrivain; peut-être saisit-il cette occasion pour introduire dans son billet le compliment bien tourné qu'il adresse en le terminant à la princesse. Quelque exagérés que semblent être ici les mérites de ce célèbre écrivain philosophe, il n'y a cependant

pas de raison pour supposer que le comte manque de sincérité. Son opinion répond dans une grande mesure à celle de la princesse elle-même qui parla toujours de Diderot non-seulement avec une haute admiration, mais encore dans les termes de l'estime la plus affectueuse.

Le billet que nous venons de mentionner a été écrit en anglais; il est conçu ainsi:

„Personne parmi ceux qui lisent et qui comprennent ce qu'ils lisent, ne saurait être étranger au génie de Diderot, bien que beaucoup puissent ignorer son coeur. Chacun convient que c'était un grand homme; mais peu de gens savent que c'était un des hommes les meilleurs de son siècle. Ses écrits lui ont valu la gloire, la persécution et l'envie; mais son coeur trouva sa récompense dans l'affection de ses amis. Un sublime philosophe; un puissant orateur; un observateur profond; la Nature était sa passion; son âme ardente se dilatait devant les grandes oeuvres de l'Eternel. De là la cause de son hommage à la princesse Daschkoff."

Comte Rastapchine.

I.

Diderot à la princesse Daschkoff.

Paris, 3 avril 1771.

Madame,

Le ciel sait les reproches que vous devez m'avoir faits. Je vous entends d'ici vous écrier: „Non-seulement il avait promis de m'écrire, mais encore il paraissait jaloux de garder une place dans mon souvenir; et voici trois mois passés sans qu'une seule ligne soit tombée de sa plume.“ Et M^elle^ Caminski aussi, qui peut-être aurait eu bonne envie de glisser un mot en ma faveur, n'était que les apparences sont si fort contre moi, n'aura-t-elle pas perdu de la bonne opinion qu'elle entretenait à l'égard de ma nation et mis à son compte une faute dont je suis seul coupable? Si le philosophe Diderot est surpris en flagrant délit d'inconstance, de légèreté; s'il prodigue les promesses et semble ne les faire que pour y manquer, quelle opinion, dira-t-elle, pourra-t-on se former des autres? On peut remarquer que c'est là le sophisme particulier à tous ceux qui ont été déçus en amour ou en amitié. Si quelqu'un nous a trompés, il n'y

a plus de fonds à faire sur les amis; si quelqu'un a joué à notre égard un rôle de fausseté, adieu les amours. Eh bien, Madame, en dépit de mon silence je suis toujours le même; toujours rempli de dévouement et de respect pour vous, mais toujours, hélas! le plus occupé des hommes. J'en ai agi avec vous, princesse, exactement comme j'ai agi avec mon père, ma mère, mon frère, ma soeur, que j'aime tous de tout mon coeur, et auxquels je n'ai jamais donné signe de vie, excepté dans les occasions où j'avais la bonne fortune de leur être de quelque utilité. Montrez-moi seulement, Madame, en quoi je pourrai m'employer pour vous, et vous apprendrez alors de quelle scrupuleuse exactitude je suis capable.

Je dois cependant vous faire quelques excuses, en laissant à part les bons ou mauvais penchants de mon caractère. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons tous été malades, le père, la mère et l'enfant. Depuis deux mois passés nous plongeons chaque matin dans un bain chaud cet enfant pour lequel ma tendresse est sans bornes. J'ose vous parler de ces affections à vous qui m'avez révélé par votre

bonté que ce qui m'intéresse profondément ne vous est pas tout a fait indifférent.

M. Maurice vient de m'apprendre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous déclare sur l'honneur, princesse, qu'aucune lettre de vous ne m'est parvenue.

Si j'étais sûr que ce que je suis en train d'écrire ne dût pas tomber en d'autres mains que celles auxquelles je le destine, je pourrais vous amuser et vous intéresser par un tableau de nos affaires publiques. Je pourrais vous dire qu'un avocat-général a chassé les Jésuites de Bretagne. Ces hommes remuants et vindicatifs ont mis de leur côté le gouverneur de la province; ce gouverneur est un grand homme violent, déterminé, despotique; ce grand homme a jeté en prison l'avocat-général; le parlement de la province défend son magistrat, et voilà l'affaire portée devant le parlement de la capitale; le parlement de la capitale appelle la vengeance sur le représentant de la Cour, et la Cour avec une chaleur égale défend son représentant. Tandis que se déroule ce plaisant écheveau, le maître[31]) prend pour

[31]) Le roi.

son compte une maîtresse; le premier ministre nomme un magistrat à la place de chancelier, immédiatement ce chancelier travaille à renverser le ministre, et il y réussit. Le dit chancelier prend en main la cause du représentant de la Cour; et comme il ne voit pas d'autre moyen de soustraire son protégé à la rigueur des lois que de renverser le parlement de la capitale, il soumet au dit parlement un édit qu'il est sûr que celui-ci repoussera. En effet l'édit est rejeté, et le parlement de la capitale est dissous; les charges des magistrats qui le composaient sont annullés; et ce qui formait les attributions de ce parlement est maintenant divisé en un certain nombre de petites cours de Judicature.

Cet événement a produit une grande émotion parmi tous les ordres de l'Etat. Les princes font des remontrances, les autres tribunaux des remontrances, toute la noblesse des remontrances; on n'en finit plus avec les remontrances. Les têtes s'échauffent; ce feu se répand par degrés, les principes de liberté et d'indépendance, autrefois cachés dans le coeur de quelques gens qui pensent, s'établissent à présent et sont ouvertement avoués.

Chaque siècle a son esprit qui le caractérise. L'esprit du nôtre semble être celui de la liberté. La première attaque contre la superstition a été violente, sans mesure. Une fois que les hommes ont osé d'une manière quelconque donner l'assaut à la barrière de la religion, cette barrière, la plus formidable qui existe comme la plus respectée, il est impossible de s'arrêter. Des qu'ils ont tourné des regards menaçants contre la majesté du Ciel, ils ne manqueront pas, le moment d'après, de les diriger contre la souveraineté de la terre. Le cable qui tient et comprime l'humanité, est formé de deux cordes; l'une ne peut céder sans que l'autre vienne à rompre.

Telle est notre position présente; et qui peut dire où cela nous conduira? Si la Cour revient sur ses pas, ses adversaires apprendront à estimer leur force, et c'est ce qui ne pourrait arriver sans amener de graves conséquences. Nous touchons à une crise qui aboutira à l'esclavage ou à la liberté; si c'est à l'esclavage, ce sera un esclavage semblable à celui qui existe au Maroc ou à Constantinople. Si tous les parlements sont dissous, et la France inon-

dée de petits tribunaux composés de magistrats sans consciences comme sans autorité, et révocables au premier signe de leur maître, adieu tout privilége des états divers formant un principe correctif qui empêche la monarchie de dégénérer en despotisme. Si le mouvement qui aujourd'hui fait chanceler la constitution avait eu lieu avant l'expulsion des Jésuites, l'affaire pourrait être terminée; tous les tribunaux eussent été remplis en un clin d'oeil de leurs affiliés et adhérents, et nous serions tombés dans une espèce de théocratie; d'où il suit qu'en moins d'un siècle nous eussions rétrogradé vers un état de barbarie la plus absolue. On ne permettrait plus d'écrire; nous n'oserions même plus penser; bientôt il deviendrait impossible de lire; car auteurs, livres et lecteurs seraient également proscrits.

Au-dessus de la portée de nos facultés de devination il existe certaines possibilités. C'est la circonstance même qui les développe. Pour ma part, je proteste que dans un autre temps je n'eusse jamais conçu les idées que je suis capable aujourd'hui de nourrir. Il est mille fois plus facile, j'en

suis persuadé, pour un peuple éclairé de retourner à la barbarie que pour un peuple barbare d'avancer d'un seul pas vers la civilisation. Il semble en vérité que toute chose, le bien comme le mal, ait son temps de maturité. Quand le bien atteint son point de perfection, il commence à tourner au mal; quand le mal est complet, il s'élève vers le bien. Mais, au fait, princesse, je ne sais trop pourquoi je vous parle de sujets comme ceux-là que vous devez entendre discuter autour de vous avec plus de liberté et de force. Non, je n'ai jamais oublié la promesse que je vous ai faite. Je prie M^elle^ Caminski d'agréer l'expression de mon respect. Celui que je vous offre, Madame, est aussi sincère que profond.

II.

Pétersbourg, 24 décembre.

Madame,

Rien n'est plus vrai. Je suis réellement à Pétersbourg. J'ai fait huit ou neuf cents lieues à soixante ans; me voilà loin de ma femme, de ma fille, de mes parents, de mes amis et connaissances; tout cela pour rendre hommage à une grande souveraine ma bien-

faitrice! Que direz-vous de moi? Que j'ai bien fait? Votre réponse j'en suis sûr, sera celle d'une femme qui a du coeur, de la sensibilité et, par-dessus tout, une large dose de cette qualité sans laquelle on ne doit jamais espérer de sortir de la médiocrité en rien, et qui s'appelle l'enthousiasme. Cependant j'ai deux fois risqué ma vie dans le voyage, bien que lorsque nous nous séparons de ceux que nous aimons et de ceux qui nous aiment, la vie ne doive pas compter pour beaucoup! Peut-être, au retour, ne serai-je pas capable de me targuer de la même intrépidité.

J'ai eu l'honneur d'approcher Sa Majesté impériale aussi souvent que je pouvais le désirer; plus souvent peut-être que je n'eusse osé l'espérer. Je l'ai trouvée telle que vous me l'aviez peinte à Paris: l'âme de Brutus avec les charmes de Cléopâtre. Si elle est grande sur le trône, ses attraits, comme femme, auraient fait tourner la tête à des milliers de gens. Personne ne connaît mieux qu'elle l'art de mettre tout le monde à son aise. Pardonnez-moi, Madame; j'oubliais que j'ai été témoin aussi de votre habileté à cet égard. Là où il n'y a rien, absolu-

ment rien, ou bien là où il y a quelque chose seulement, ce quelque chose ne manque jamais d'acquérir une certaine valeur avec l'Impératrice ou avec vous. Vous n'avez pas oublié sans doute avec quelle liberté vous me permettiez de vous parler dans la Rue de Grenville. Eh bien, je jouis de la même liberté dans le palais de Sa Majesté impériale.[32]) On m'y permet de dire tout

32) C'est à la visite de Diderot à Pétersbourg et aux facilités qu'il eut de causer librement avec l'Impératrice que le comte de Ségur fait allusion lorsqu'il dit que Catherine aimait beaucoup la vivacité et l'originalité du génie de cet écrivain, ainsi que son éloquence véhémente et rapide. Il paraît néanmoins, d'après le passage suivant du livre de M. de Ségur, que cette prudente souveraine ne se laissa nullement entraîner par les opinions exaltées du sage philosophe:

„Je m'entretins longtemps et souvent avec lui, me disait Catherine, mais avec plus de curiosité que de profit. Si je l'avais cru, tout aurait été bouleversé dans mon empire; législation, administration, politique, finances, j'aurais tout renversé pour y substituer d'impraticables théories.

„Cependant, comme je l'écoutais plus que je ne parlais, un témoin qui serait survenu nous aurait pris tous deux, lui pour un sévère pédagogue, et moi pour son humble écolière. Probablement il le crut lui-même, car, au bout de quelque temps, voyant qu'il ne s'opérait dans mon gouvernement aucune des grandes

ce qui me passe par la tête; des choses sages peut-être quand je me crois fou, et peut-être très folles quand je me crois sage. Les idées qu'on transplante de Paris à Pétersbourg prennent, c'est certain, une couleur très différente.

---

innovations qu'il m'avait conseillées, il m'en montra sa surprise avec une sorte de fierté mécontente.

„Alors, lui parlant franchement, je lui dis: Monsieur Diderot, j'ai entendu avec le plus grand plaisir tout ce que votre brillant esprit vous a inspiré; mais avec tous vos grands principes, que je comprends très bien, on ferait de beaux livres et de mauvaise besogne. Vous oubliez dans tous vos plans de réforme la différence de nos deux positions; vous, vous ne travaillez que sur le papier, qui souffre tout: il est tout uni, souple, et n'oppose d'obstacle ni à votre imagination ni à votre plume, tandis que moi, pauvre Impératrice, je travaille sur la peau humaine, qui est bien autrement irritable et chatouilleuse."

„Je suis persuadée, que dès lors il me prit en pitié, me regardant comme un esprit étroit et vulgaire. Dès ce moment, il ne me parla plus que de littérature, et la politique disparut de nos entretiens."

(Mémoires etc., par M. le comte de Ségur, T. III, pp. 34,35.)

Votre nom s'est présenté souvent dans notre conversation; et si c'était pour moi un plaisir de le prononcer, je dois dire aussi franchement qu'il a toujours été entendu avec satisfaction. Néanmoins, avouerai-je la vérité? Trois délicieuses heures si bien employées tous les trois jours m'eussent laissé abondamment de loisir si l'étude et les alternatives de santé et d'indisposition ne m'avaient sauvé de l'ennui. Il faut toujours ou que j'occupe mes pensées ou que je sois dans un état de souffrance; je trouve moins désagréable de souffrir que de bâiller.

Mais permettez-moi de vous demander, Madame, ce que vous faites? Et Mlle Caminski, elle vous est, je gage, toujours chère, et vous êtes également l'objet de son affection. Si le même sentiment de tendresse vous unit comme autrefois, n'ai-je pas le droit de vous dire heureuse? Vos enfants aussi complètent-ils votre bonheur? Répondent-ils à vos soins maternels? Occupent-ils et remplissent-ils votre temps? Seront ils un jour dignes de vous?

Pourquoi ne venez-vous pas voir ces choses de vos propres yeux? J'entends d'ici cette réponse. Telle était bien mon

intention; mais une misérable machine, hors d'état de supporter les fatigues du voyage, et accablée par le froid sous une pelisse du poids de cinquante livres: éraillée, tordue, frissonnante, véritable objet de compassion; chancelante, ridée, et reduite tout au plus à la moitié de ses dimensions, m'avertit de la manière la plus impérieuse et la plus douloureuse aussi que cette entreprise est impossible. Ayez pitié de moi, Madame, mais ne me grondez pas. Recevez l'expression de mon parfait respect, et offrez-en autant, de ma part, à M^elle^ Caminski. Conservez-moi votre estime, puisque vous avez bien voulu me l'accorder. Si nonobstant le dédain avec lequel vous traitez mon pays (et que je dois par politique vous pardonner, car ma vanité se console par l'idée d'avoir à pardonner quelque chose aux êtres que leur perfection a élevés au dessus de la sphère commune), si vous daignez m'honorer de quelques-unes de vos commissions, croyez qu'elles seront très ponctuellement remplies.

Falconet, son élève et moi, nous parlons souvent de vous; et si vous pouviez nous entendre, je crois bien que vous ne seriez pas fâchée contre nous. C'est là

qu'on dit volontiers la vérité lorsque ailleurs on garde le silence. Permettez-moi cependant de faire une exception en faveur du cabinet de sa Majesté impériale. Je puis vous assurer positivement que le mensonge n'entre pas en ce lieu quand le philosophe s'y trouve.

Le porteur de cette lettre est un honnête homme avec qui vous pourrez causer en sûreté et tout à votre aise. Son respect pour vous, fondé sur une juste appréciation de votre caractère, est parfaitement sincère. Donnez-moi carte blanche pour tout ce que je dis de lui, et n'hésitez pas à croire tout ce qu'il vous dira de moi; et alors, Madame, permettez-moi de prendre votre main et de la presser très cordialement.

Si je vous demandai une faveur, ne suis-je pas certain d'avance que vous auriez grand plaisir à me l'accorder? Je vous prie donc de joindre vos sollicitations à celles de M. de Narishkin pour obtenir d'un M. de Dimidoff (qui, soit dit en passant, professe sur le compte du peuple français une opinion à peu près aussi flatteuse que la vôtre, mais qui a bien voulu faire une exception en ma faveur, parce que la politesse

ordonne toujours qu'on épargne les gens présents), pour obtenir de ce M. de Dimidoff certains échantillons d'histoire naturelle qu'il possède, fossiles, minéraux, coquillages etc. Bien qu'un peu bilieux et insociable, ce M. de Dimidoff est un très digne homme, et il ne sera pas nécessaire de le presser beaucoup sur un point où il s'est engagé déjà; d'autant plus qu'il est lié par la réception tout obligeante que lui a faite M. d'Aubertin, au Cabinet d'Histoire Naturelle. Veuillez aussi le prier de faire étiqueter les échantillons dont il me fera présent.

Je ne néglige aucun effort pour m'instruire ici, et il y a deux moyens d'y réussir: Le premier, c'est d'interroger toujours quand on ignore les choses, et d'interroger les gens qui peuvent vous renseigner, et c'est aussi qu'on acquiert quelque connaissance de la vérité; le second, c'est de chasser la folie qui a pris possession de votre cerveau; car une fois la fantaisie mise dehors, vous fermez la porte et l'empêchez de rentrer jamais. Je parle, vous le voyez, comme si j'étais réellement près de vous, juste comme j'avais l'habitude de le faire, tandis que vous vous teniez debout, le coude appuyé

sur le chambranle de la cheminée, et examinant ma physionomie pour découvrir si j'étais sincère ou à quel point je l'étais. Si alors vous pouviez lire tout le respect, tout le dévouement, toute l'estime que vous m'inspiriez, vous n'avez rien de plus à chercher; rien n'est changé, Madame; les mêmes sentiments continuent d'être aisés à lire, et jamais ils ne seront effacés.

Je suis, avec le plus profond respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

DIDEROT.

P. S. — Je vous envoie en même temps que cette lettre un petit catalogue des principaux échantillons que je désire obtenir; si M. de Dimidoff était tenté d'étendre jusque là sa générosité, il n'y aurait pas lieu à la contenir. A propos, Madame, vous écriviez des vers; je puis en écrire aussi; mais les vôtres sont toujours délicieux, les miens ne le sont que quelquefois. Vous pouvez les adopter à votre voix, et votre musique vocale est toujours tendre, variée, touchante, j'oserai même dire voluptueuse. Pour ma part, je puis sentir tout ce mérite, mais je ne le possède pas. Combien vous

êtes heureuse, princesse, d'être née musicienne! La musique est le plus puissant de tous les beaux-arts. Son influence, comme celle de l'amour, s'augmente par le plaisir qu'elle donne, et peut-être plus encore par les consolations qu'elle procure. Une certaine Mme de Borosdin, qui chante avec beaucoup de goût et une très jolie voix, m'a promis quelques airs nationaux; mais je crains qu'elle ne soit trop évaporée, trop admirée, trop éprise peut-être d'admiration, trop indolente par le fait pour songer à tenir sa parole. Je ne dois pas compter, Madame, parmi ces promesses certains airs de vous, aussi populaires que les airs de salon, avec des paroles russes écrites en dessous et avec un accompagnement de vos grâces noté comme le permet la chose et sans lequel, à la distance de neuf cents lieues, il y aurait quelque difficulté à faire sentir toute leur beauté. Comme j'abuse de votre bienveillance!

III.

Pétersbourg, 25 janvier 1774.

Madame,

Je n'hésite pas à accepter toutes les choses affectueuses, jolies, flatteuses et

agréables que vous avez eu la bonté de m'adresser, et je ne suis pas trop désireux non plus de m'enquérir si elles sont méritées ou non; mais il y a du côté gauche certain organe qui m'assure que jamais vous n'aurez à rétracter de telles expressions. Il n'y a en ce monde que trois choses qui puissent vraiment rendre un homme méprisable: Un amour ardent des richesses, des honneurs et de la vie. Pour moi, il y a tant de choses dont je puis aisément me passer, qu'il ne m'en coûte pas de mépriser les richesses. Un morceau de pain, noir ou blanc peu importe, un pot d'eau claire, quelques livres, un ami, et de temps en temps les charmes d'un petit entretien féminin; voilà, avec une conscience tranquille, tout ce qu'il me faut. Les honneurs qui n'amènent pas avec eux des devoirs sont de purs badinages créés tout exprès pour amuser de grands enfants. L'âge n'est plus pour moi où ces choses-là pouvaient me plaire, quoique, à la vérité, en jetant un regard en arrière sur le passé, je ne me rappelle pas le moment où elles ont pu avoir pour moi beaucoup d'attrait. Quand les fonctions qu'elles imposent sont impor-

tantes, le cas est différent. Ah! Madame, quel glorieux compagnon que le plus honoré des saints, le sacro-saint Far Niente! Dès qu'on s'est voué à ce culte, on jouit d'une félicité complète; car qui peut être plus heureux que celui qui ne fait que ce qui lui plaît? Vous pouvez donc sans reproche prendre une heure ou deux de plus de sommeil, car cette licence ne compromet le bonheur de personne. Et quant à la vie, je vous déclare que je quitterais la mienne aussi aisément que je verserais un verre de vin de Champagne, ne fût-ce que pour fermer la bouche à quiconque oserait contredire une telle assertion. Cependant, soit que je précipite le finale de cette lourde et insipide farce qu'on appelle la vie, soit que j'en attende patiemment la conclusion, mettez-moi toujours, Madame, au nombre de vos plus dévoués serviteurs.

Je suis sur le point de quitter Pétersbourg. Si mes services à Paris peuvent être de la moindre utilité et si vous hésitez à en user, je pourrai ne considérer que comme une expression de vos lèvres l'estime dont vous m'honorez; et dans ce cas, j'en serai fâché pour l'un et l'autre. Mais figurez-

vous dans quelle position je me trouve. Il y a un paresseux garçon de fils qui est venu de Paris à Pétersbourg et qui m'entraîne vers une femme qui me jetera dans le délire sitôt que je m'approcherai d'elle; vers quelques pestes d'enfants qui me donneront fort à faire pour m'accommoder à leurs folies; vers des amis qui, dix contre un, m'imposeront un mois de peine pour un seul jour de plaisir; vers des connaissances qui chanteront, riront, pousseront des cris de joie, comme si ma présence, dont ils se sont merveilleusement bien passés, était essentielle à leur bonheur; vers mes concitoyens, dont une moitié se couche accablées sous sa ruine, et l'autre moitié au désespoir jusqu'à ce qu'elle se lève pour contempler ce spectacle. Pourquoi alors ne pas rester là où vous vous trouviez si bien pour le moment? me direz-vous tout naturellement; ou pourquoi ne pas venir à Moscou, où je puis vous offrir le repos, vous offrir la société dans laquelle vous causeriez en pleine confiance et tout à l'aise, vous offrir aussi votre idole adorée le Sacro-Saint Far-Niente, vous offrir enfin le bonheur tout façonné, tout taillé selon

votre fantaisie? — Pourquoi, Madame? Parce que je suis un fou, et que votre sagesse, la mienne et la sagesse de tout le monde consiste à sentir que c'est folie que de chercher les circonstances, d'y rêver et d'en devenir encore la dupe.

Adieu, Madame, il m'est si délicieux de me croire l'objet de votre amitié, que j'ai résolu de conserver cette croyance. J'ai eu l'honneur de voir le comte votre frère, et je l'attends; nous avons à parler ensemble d'une de vos commissions qui est bien digne qu'on y prenne garde. Elle sera exécutée, vous pouvez en être certaine; mais je ne puis dire si ce sera avec succès.

J'ose vous prier de favoriser le porteur de cette lettre de tous les moments de loisir que vous pourrez lui accorder. Il se nomme Crillon, et il n'est pas indigne du nom qu'il porte. C'est d'un de ses ancêtres qu'Henri IV, son souverain et son ami, disait: „Voilà l'homme le plus brave de tout mon royaume.“ Il va à Moscou pour voir la princesse d'Ashkow[34]), et il profitera

---

34) Diderot écrivait ainsi ce nom. Voir, plus loin, le portrait de la princesse. (Note du Traducteur.)

de l'occasion pour visiter la ville. Il a conçu, à mon égard, la même opinion favorable que vous m'avez fait l'honneur de m'exprimer, et rien ne saurait plus l'enchanter que d'entendre mon éloge de votre bouche. Enchantez-le, princesse, le plus possible. Il croira tout ce que vous lui direz, et il s'en reviendra si plein de vous, qu'il me rendra au centuple la même satisfaction que vous lui aurez donnée. Je n'ai pas besoin de dire un mot de l'esprit éclairé et du jugement du comte de Crillon. Bientôt vous serez à même de vous former une opinion sur ces points: votre opinion sera d'accord avec la mienne pour lui rendre justice, mais elle lui fera certainement beaucoup plus d'honneur. Il pourrait venir un moment où vous l'aimeriez et l'estimeriez infiniment plus que la personne qui le recommande à votre attention. J'espère donc seulement qu'il ne restera pas assez longtemps pour vous en fournir la possibilité.

Je suis, Madame, avec un profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur,

DIDEROT.

PORTRAIT
DE LA
PRINCESSE DASCHKOFF
PAR
DIDEROT.[32])

Madame la princesse d'Ashkow a passé ici[33]) quinze jours, pendant lesquels je l'ai vue quatre fois, depuis environ cinq heures du soir jusqu'à minuit. J'ai eu l'honneur de dîner et de souper avec elle; et je suis presque le seul Français dont elle ait accepté les visites.

Elle est Russe, intus et in cute; grande admiratrice des qualités de l'Impératrice

---

32) En transcrivant ce portrait tel qu'il se trouve dans les oeuvres de Diderot (T. IX. — Edition Naigeon) nous prévenons le lecteur que nous croyons devoir conserver l'orthographe des noms. (Note du Traducteur.)

33) Cet écrit est du mois de novembre 1770. (Note de Naigeon.)

dont elle m'a toujours parlé avec le plus profond respect et la vénération la plus vraie. Elle a pris beaucoup de goût pour la nation anglaise; et je crains un peu que sa partialité pour ce peuple anti-monarchique, ne l'ait empêchée d'apprécier juste les avantages de celui-ci. Il n'en était pas ainsi de mademoiselle Caminski, sa compagne de voyage et son amie. Elle aimait la France et les Français, et louait nos belles choses avec une franchise qui n'était pas trop du goût de la princesse.

Madame d'Ashkow sortait de chez elle dès les neuf heures du matin; c'était au commencement de novembre. Elle ne rentrait qu'à la chute du jour pour dîner. Tout son temps était employé à l'instruire de ce qu'on peut connaître par les yeux, tableaux, statues, édifices, manufactures; à l'entrée de la nuit j'allais causer avec elle de ce qu'on ne voit point, et qu'on ne peut apprendre que par un long séjour, lois, coutumes, administration, finances, politique, moeurs, arts, sciences, littérature; je lui en disais ce que j'en savais.

Elle ne demandait de l'Impératrice ni grandeur, ni richesse; mais la conservation

de son estime, qu'elle croyait mériter, et de son amitié qu'elle se flattait de posséder.

Nous n'avons parlé de la révolution qu'un moment; elle en réduisait pour sa part et celle des autres, le mérite presque à rien; elle disait que cela s'était engagé par des fils imperceptibles, qui les avaient tous conduits à leur insu; que si quelqu'un avait poussé sérieusement à cette aventure, c'était Pierre III lui-même, par ses extravagances, le mépris de sa nation, ses vices, son ineptie, le dégoût qu'il ne cessait d'inspirer, sa vie crapuleuse et publique; qu'ils avaient tous été entraînés vers le même but par le voeu général, et qu'il y avait si peu de concert, que l'affaire était fort avancée, que ni elle, ni l'Impératrice, ni personne ne s'en doutait: trois heures avant la révolution, il n'y avait personne qui ne s'en crût encore à trois ans.

Il ne s'agissait nullement de faire une Impératrice. L'acclamation qui plaça Catherine régnante sur le trône, commença par quatre officiers aux gardes, qui depuis ont été exilés, et qui le sont encore. Je parlerai tout à l'heure de leur disgrâce.

La princesse m'a protesté qu'il n'y avait pas un seul homme dans toute la Russie, même parmi les paysans, qui pensât que l'Impératrice fût complice de la mort de Pierre III. Elle ne le pensait pas elle-même; mais on est aussi généralement convaincu dans l'empire que dans le reste de l'Europe, que la mort de l'Empereur a été violente.

Après la révolution, bien des gens qui n'y avaient pas eu la moindre part, cherchèrent à s'en faire le mérite auprès de l'Impératrice, entr'autres le général Betzkoi. Quelques jours après son avénement au trône, il se présenta devant la souveraine, et lui demanda: A qui croyez-vous, Madame, devoir votre élévation? A Dieu, lui répondit-elle, à quelques zélés serviteurs, et à mon bonheur. Le Betzkoi lui répliqua: C'est à moi, Madame; c'est moi qui ai distribué de l'argent aux soldats; c'est moi qui les ai engagés, etc. En parlant ainsi, il s'était prosterné aux pieds de l'Impératrice, qui le crut fou, et qui en parla sur ce ton à ses familiers. Cependant elle se contint devant lui, et lui dit qu'elle le croyait sur sa parole de ce qu'il assurait,

et que, pour le lui prouver, elle le chargeait du soin de faire faire sa couronne.

Ce que j'écris, je le tiens mot pour mot de la princesse d'Ashkow. Moins de deux fois vingt-quatre heures avant la mort de l'Impératrice Elizabeth, toute la cour était divisée en partis qui s'observaient les uns les autres; toutes les avenues étaient remplies d'espions et le moindre commerce d'un parti à l'autre exposait à être poignardé. Cependant la princesse, âgée alors de dix-huit à dix-neuf ans, se leva pendant la nuit, se rendit au palais de la grande duchesse à travers les neiges, et passa plusieurs heures à conférer avec elle. Son premier mot fut de lui demander quel plan elle avait formé; l'Impératrice lui répondit: Vous êtes un ange ou mon démon . . . La princesse: Je ne suis ni l'un ni l'autre; mais Elizabeth se meurt, et il s'agit de savoir ce que vous avez résolu . . . . L'Impératrice: De m'abandonner au cours des événements puisque je ne saurais le diriger.

Chacun des partis se proposait de donner à Pierre III sa créature pour femme, et de faire enfermer ou renvoyer l'Impératrice. Les choses tournèrent autrement.

Le comte Orlow, son amant actuel, beau garçon, bon garçon, chasseur, un peu ivrogne, fort libertin, ne se mêlant d'aucune affaire d'état, se promettait, après la mort de Pierre III, de s'asseoir sur le trône à côté de l'Impératrice. Ce fut un Bestucheff qui vint en faire l'ouverture au chancelier Woronsow. Celui-ci refusa d'écouter le Bestucheff, qu'il interrompit par ces mots: „Par où ai-je pu mériter le mépris de la confidence que vous osez me faire?“ Au même instant il courut chez l'Impératrice, et lui remontra l'indécence et le danger d'une pareille démarche, lui conseillant de garder Orlow pour son amant, si cela lui convenait; de le combler de richesses et d'honneurs, mais de se respecter et de ne pas se prêter à un mariage qui l'avilirait elle et sa nation. De-là il courut chez le comte Panin, s'ouvrit à lui de tout ce qu'il avait fait, et le conjura d'achever. Cependant le projet du mariage transpira; la populace en conçut une telle indignation, qu'on arracha une des images de l'Impératice, et qu'on mit en pièces cette image, après l'avoir fouettée publiquement. Ce fut à cette occasion que les quatre officiers dont j'ai parlé

plus haut furent exilés, et qu'on se serait saisi de la princesse d'Ashkow, si elle n'eût pas été en couche, parce qu'on la soupçonna, elle et les siens, d'avoir trempé dans l'émeute.

La part que la princesse d'Ashkow a eue à la révolution, l'avait brouillée avec toute sa famille, dont les espérances fondées sur le goût de Pierre III pour sa soeur, bonne grosse femme, sans agrément et sans génie, avaient été entièrement renversées: son père et ses frères ont refusé de la voir pendant plusieurs années.

La princesse d'Ashkow n'est aucunement belle; elle est petite; elle a le front grand et haut; de grosses joues souillées, des yeux ni grands ni petits, un peu renfoncés dans leur orbite; les sourcils et les cheveux noirs; le nez épaté, la bouche grande, les lèvres grosses, les dents gâtées, le cou rond et droit, d'une forme nationale; la poitrine convexe, point de taille; de la promptitude dans les mouvements; point de grâces, nulle noblesse, beaucoup d'affabilité; l'ensemble de ses traits fait de la physionomie; son caractère est grave; elle parle aisément notre langue; tout ce qu'elle sait et pense elle ne le dit

pas; mais ce qu'elle dit, elle le dit simplement, fortement et avec le ton de la vérité; elle a l'ame hérissée par le malheur; ses idées sont fermes et grandes; elle a de la hardiesse; elle sent fièrement; je lui crois un goût profond d'honnêteté et de dignité. Elle connaît et les hommes et les intérêts de sa nation; elle est pénétrée d'aversion pour le despotisme, ou ce qui tient de près ou de loin à la tyrannie; elle connaît à fond le ministère, et elle s'en explique avec la plus grande franchise, louant nettement les bonnes qualités, et tout aussi tranchée sur les défauts des hommes en place; elle a saisi avec la plus grande justesse les avantages et les vices des nouveaux établissements; lorsqu'une action est grande, elle ne peut souffrir qu'on la rabaisse par des petites vues politiques. Il est beau, disait-elle à l'Impératrice, d'avoir ordonné à l'archevêque Platon, en rendant grâce à Dieu de ses succès, sur le tombeau du Czar Pierre premier, de rapporter ces succès à Dieu d'abord, puis au Czar; cela est beau, parce que cela est vrai; pourquoi chercher dans cette conduite une basse flatterie adressée à la nation? Elle sent ce

que l'état actuel de son pays comporte ou ne comporte pas. Lorsque Catherine projeta son code, la princesse, qu'elle consulta, lui dit: Vous n'en verrez jamais la fin; dans un autre temps je vous en aurais dit les raisons; mais il sera toujours grand de l'avoir tenté; ce projet fera époque. Elle relève avec la même véracité le bien et le mal qu'elle sait de ses amis et de ses ennemis. Les chagrins l'ont extrêmement vieillie, et tout à fait dérangé sa santé. J'ai été frappé de sa condescendance pour son amie, mademoiselle Caminski, vive, violente même, la contredisant sans ménagement, et ne la tirant jamais de son assiette tranquille. Elle a cette année décembre 1770, vingt-sept ans, et paraît en avoir quarante. Elle a vendu tout ce qu'elle possédait pour acquitter les dettes de son mari qu'elle aimait, au point de regarder sa perte comme le plus grand de ses malheurs; elle est parfaitement résignée à l'obscurité de sa vie et à la modicité de sa fortune; elle aurait pu tenir un grand état, en vendant les biens de ses enfants, comme elle y était autorisée par une permission spéciale de l'Impératrice; elle n'en a rien fait; un an après sa

liaison avec l'Impératrice, à l'âge de dix-neuf ans, elle s'est trouvée à la tête d'une conspiration ou plutôt d'un grand événement, dont les promoteurs, à son avis, n'étaient pas dignes du nom de conjurés. Elle est aussi décidée dans sa haine que dans son amitié. A Londres, elle voulut voir Paoli qui la voulut voir; elle lui trouva de l'incertitude dans le discours et les idées; dans l'esprit de petites grimaces italiennes qui déparent toujours un grand homme; ce sont ses propres mots. Elle ne pouvait lui pardonner d'être pensionnaire et courtisan du roi d'Angleterre; et elle répondit à M. Walpole qui lui en demandait la raison, que la misère était le vrai piédestal d'un homme tel que lui; idée que je conçus tout de suite, quoiqu'elle ne l'eût développée qu'à demi, et qui échappa au secrétaire d'ambassade avec qui elle s'entretenait en ma présence, et avec lequel elle ne daigna pas s'expliquer plus nettement. Ce secrétaire Walpole s'étant lâché très-inconsidérément sur le compte de ma nation, je ne crus pas devoir le souffrir, et j'amenai M. Walpole à me faire excuse, en m'assurant qu'il ne croyait pas parler devant un Français. Je remontrai à

ce Monsieur qu'il ne fallait pas avoir deux discours, l'un pour les hommes présents, l'autre pour les hommes absents, lui protestant que ce que j'aurais à dire de lui, lorsqu'il serait sorti, j'aurais bien le courage de le lui dire à lui-même. Walpole partit; le princesse d'Ashkow me loua de mon procédé, ajoutant, qu'à ma place, lorsque le Walpole avait eu la bassesse de s'excuser sur ce qu'il ne me croyait pas Français, elle n'aurait pas répliqué un mot; mais qu'elle lui aurait tourné le dos de mépris; et je crois qu'elle avait raison. Elle a de la pénétration, du sang-froid, du jugement. Elle rencontre presque toujours la raison vraie des choses; elle ne peut souffrir qu'on l'admire, soit par le peu de valeur qu'elle met à son rôle, soit par modestie naturelle; elle avait quelque envie de voir Rulhières, et d'entendre sa relation. Je lui représentai qu'elle avouerait tout ce qu'elle ne contredirait pas, et que l'auteur ne manquerait pas de s'honorer de son témoignage. Elle m'embrassa, et ne vit point Rulhières.

Madame Necker voulait lui donner à souper avec madame Geoffrin. Je rompis cette partie où elle aurait été appréciée au-

dessous de sa valeur. On n'était curieux de la voir là que pour en parler, et je crus qu'elle avait plus à perdre qu'à gagner au jugement de ces deux femmes et de ceux qui les auraient environnées, tous gens qui auraient exigé d'elle qu'elle parlât en chef de conspiration.

Sur ce que j'ai pu lui dire de réminiscence de la relation de Rulhières, il m'a semblé que ce n'était qu'un tissu romanesque, sans connaissance réelle des faits et des personnes, et qui aura pourtant avant deux siècles toute l'autorité de l'histoire. Elle m'a paru ennemie de la galanterie. On a suspecté son intimité avec le comte Panin, et elle en était indignée. Elle se félicitait de s'être assez respectée elle-même, pour que l'Impératrice n'eût jamais osé s'ouvrir avec elle de son goût pour Orlow; cependant elle a vécu avec elle dans l'extrême familiarité, et cette familiarité n'a point cessé par la disgrâce; la princesse entre librement chez son ancienne amie, cause, s'assied et s'en va. Si on l'en croit, celui des frères Orlow, qu'on appelle le balafré, est uu des plus grands scélérats de la terre. Elle est désolée que ses succès dans la guerre pré-

sente lui donnent une illustration dont il est indigne. Elle m'a assuré que l'Impératrice jouissait d'une admiration si méritée et d'un amour si général, que sa consistance sur le trône ne dépendait plus de personne. Elle a coupé ses lisières, disait-elle, avec le vrai contenu, en montrant à ses peuples que leur bonheur était en tout l'objet de sa pensée, de ses voeux et de ses actions. Elle est tellement maîtresse, que demain elle se déferait du Comte Panin, l'homme de l'empire le plus puissant et le plus respecté, que sa disgrâce ou sa mort même ne ferait pas la moindre sensation. Le grand duc est si jeune, qu'elle ne prononce rien sur son caractère. Elle était incertaine qu'il fût instruit du sort malheureux de son père. Elle ne sait quel eût été le terme des malheurs de l'empire sous un prince imbécile et crapuleux; tout comme elle ignore quel sera le terme de sa splendeur sous une souveraine telle que Catherine. La princesse d'Ashkow a deux enfants qu'elle aime tendrement, un garçon et une fille. Elle fait peu de cas de la vie. Il y a deux ans qu'elle voyage; et elle se propose de voyager encore dix-huit mois, de

retourner à Pétersbourg, où elle séjournera peu de temps, et de se retirer ensuite à Moscou. Mais, me demanderez-vous, quelle est raison de sa disgrâce? Peut-être ne s'est-elle pas trouvée récompensée en raison de ses services; peut-être avait-elle projeté, en élevant Catherine à l'empire, de gouverner l'Impératrice; peut-être le soupçon d'avoir trompé dans l'émeute de l'image flagellée avait-il refroidi l'Impératrice; peut-être l'Impératrice avait-elle appris, par ce que la princesse avait osé pour elle, ce qu'elle était capable d'oser contre elle; peut-être celle-ci prétendait-elle à la place de ministre, même de premier ministre, ou du moins à l'entrée au conseil; peut-être était-elle offensée que son amie, dont elle souhaitait de faire une régente, eût eu l'art de se faire impératrice, à son insu et contre ses projets; peut-être fut-elle offensée de se trouver reléguée dans la foule de ceux à qui on accorde le nouvel ordre, elle qui se trouvait à la tête des grands décorés de l'ordre ancien. Quoi qu'il en soit, les mécontentements réciproques n'éclatèrent qu'à Moscou; la princesse d'Ashkow y accompagna Catherine; et là, sans explication, sans reproche, elle se

sépara de la souveraine pour ne la plus revoir. Le dernier voyage de l'Impératrice à Moscou, lors du tribunal créé pour la confection du code, fut très orageux. Un mécontentement général de la noblesse occasionné par une cause que la princesse m'a dite, et que je ne me rappelle plus, pensa amener une seconde révolution; cette crainte, bien fondée, accéléra le retour de l'Impératrice à Pétersbourg. Depuis, tout s'est calmé; et Catherine est également adorée de tous les ordres de l'empire. C'est le dernier mot de la princesse d'Ashkow, à qui le commerce de la Cour n'avait appris qu'une chose, c'était de mettre moins de chaleur, même aux choses bonnes et utiles dont on désirait le succès. Les méchants, disait-elle, tout en les approuvant, les font échouer, ne fût-ce que pour vous priver de l'honneur d'y avoir pensé. J'ai beaucoup nui à mes amis par le trop de zèle que j'ai pris à leurs intérêts. J'ai fait manquer les plus beaux projets par l'enthousiasme qu'ils m'inspiraient. Je blessais les ames pusillanimes et froides qui ne s'en laissaient pas enflammer comme moi. Les uns s'éloignaient honteux, les autres cha-

grins, tout indisposés, et rien ne se faisait. Lorsque j'allai prendre congé d'elle, elle me promit de ne me point oublier; elle me pria de me souvenir d'elle; et elle eut la bonté de me dire que j'étais un des hommes les plus agréables à entendre qu'elle eût rencontrés, et que, sage ou fou, elle avait remarqué que j'étais toujours conséquent.

LETTRES
DE VOLTAIRE, RAYNAL, etc.

Voltaire à la princesse Daschkoff.[36])

Ferney, jeudi 9 mai 1771.

Le vieillard de Ferney, devenu presque aveugle et accablé d'infirmités, se serait

---

[36]) Cette lettre et la suivante ne se trouvent pas dans la correspondance de Voltaire. (Edition Jenchot) Il est probable qu'elles étaient restées entre les mains de la famille de la princesse. Nous prenons donc le parti de les traduire.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rapprocher ici des billets adressés à la princesse Daschkoff l'opinion que Voltaire émettait sur elle, peu de temps après, dans deux lettres, l'une à Catherine II (15 mai 1771), l'autre à Marmontel (même année, 21 juin).

Voici un passage de la lettre à l'Impératrice:

„Madame,

„Il faut vous dire d'abord que j'ai eu l'honneur d'avoir dans mon ermitage madame la princesse Daschkoff. Dès qu'elle est entrée dans le salon, elle a reconnu votre portrait en mezzo-tinto, fait à la navette sur un satin, entouré d'une guirlande de fleurs. . .

hâté de se jeter aux pieds de la princesse Daschkoff si le fâcheux état de sa santé ne s'y était opposé. Si madame la princesse veut bien demain vendredi vers sept heures du soir nous honorer de sa présence et souper dans notre maisonnette avec sa compagnie, Mme Denis fera les honneurs du festin, et le vieil invalide considérera cette faveur comme une des plus éclatantes qu'il ait reçues dans sa vie. Il demande la permission de rester en robe de chambre, car depuis longtemps il ne peut s'habiller d'autre sorte. Il prie madame la princesse d'agréer son respectueux hommage.

Il faut qu'il y ait quelque vertu secrète dans votre image; car je vis les yeux de madame la princesse Daschkoff fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de suite de votre Majesté impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes."

Et à Marmontel Voltaire écrivait ceci:

„Je dois vous dire que vous avez dans le Nord une héroïne qui combat pour vous; c'est madame la princesse Daschkoff, assez connue par des actions qui passeront à la postérité. . . J'ai eu deux jours cette très étonnante princesse à Ferney; cela ne ressemble point à vos dames de Paris; j'ai cru voir Tomyris qui parle français."

Du même.

Ferney, 12 mai 1771.

Madame,

Le vieillard que vous avez tout-à-fait rajeuni, vous remercie autant qu'il vous regrette. Je ne manquerai pas de vanter à Sa Majesté impériale un sermon digne du Platon[37]) grec lui-même que m'a offert une personne non moins digne d'être l'amie de Tomyris. Heureux, Madame, ceux qui vous accompagnent à Spa! Malheureux ceux qui restent en arrière sur les bords du lac de Genève! Votre nom fera résonner longtemps l'écho de nos montagnes, et c'est un nom que mon coeur conservera à jamais avec admiration et respect.

Le vieil invalide de Ferney.

DE L'ABBE RAYNAL.

Berlin, 29 juillet 1782.

Madame,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur

37) Dans la lettre à l'Impératrice que nous citons plus haut, Voltaire parle avec enthousiasme de la beauté du discours prononcé par Platon, archevêque de Moscou, au sujet des dernières victoires remportées par l'armée Russe sur les Turcs. (Note du Traducteur.)

de m'écrire de Vienne, après avoir couru de ville en ville, m'est enfin parvenue à Berlin. Elle est remplie de ces traits de force, de délicatesse et de sensibilité qui ne se trouvent réunis qu'en vous. Quelle consolation n'est-ce pas pour moi d'intéresser une personne telle que vous, et non-seulement de l'intéresser, mais encore d'obtenir son estime et sa bienveillance! J'eusse eu plus tôt l'honneur de vous remercier de votre bienveillance, si je n'avais désiré vous donner quelques détails sur mon sort présent. Je suis devenu un citoyen de Berlin, d'après des motifs qui n'échapperont point à votre pénétration. Cette ville n'offre pas le genre de société dont j'ai joui auprès de vous et dans votre famille, mais elle n'est pas tout à fait dépourvue de gens capables d'attirer et de plaire; elle offre encore plus de plaisirs qu'il n'est permis à mon âge d'en goûter. L'assiduité que j'apporte au travail remplacera peut-être à quelques égards ces heureux liens qu'on forme rarement si ce n'est au début de la vie et dans son pays natal. Je ne saurais douter que vous ne trouviez, à votre retour en Russie, un accueil semblable à celui qui vous a été fait

dans toutes les autres parties de l'Europe. Si vos principes y étaient adoptés et vos idées suivies dans l'esprit même où elles ont été conçues, l'Etat en retirerait une gloire nouvelle et de nouveaux avantages. Pour nous, notre plus grand désir serait qu'il dépendît de vous de fixer le destin des empires. Plus je lis l'histoire, plus j'observe avec attention le siècle actuel, et plus vous me semblez l'avoir dépassé.

J'ai l'honneur d'être avec le plus tendre et le plus respectueux attachement, Madame,

Votre très obéissant et très humble serviteur

RAYNAL.

DU DUC DE SUDERMANIE, depuis Charles XIII, roi de Suède.

A bord du vaisseau-amiral Gustave III, 20 août 1788.

Madame,

Une caisse adressée à Votre Excellence et venant de Philadelphie, étant tombée entre mes mains, je n'ai pas voulu différer d'un moment le plaisir de vous l'envoyer. Au milieu des malheureuses circonstances actuelles qui divisent deux Cours si bien faites pour être unies par les liens de l'a-

mitié la plus étroite, je suis trop heureux de saisir l'occasion qui s'offre à moi d'adoucir nos calamités communes. En outre, je trouve ici la satisfaction de rappeler à votre souvenir celui qui eut autrefois le plaisir de jouir de votre société et qui restera toujours, avec la plus parfaite considération, Madame, Votre très affectionné

CHARLES, DUC DE SUDERMANIE.

DE LA LANDE.

Paris, 30 octobre 1789.

Madame,

Comme Votre Excellence a témoigné l'idée que la correspondance étrangère pouvait être une lourde charge pour l'Académie, je prends le parti cette fois de vous adresser directement la communication que je devrais transmettre officiellement par M. Euler, et je suis heureux de mettre à profit cette occasion pour vous présenter le sincère hommage de ma reconnaissance et de mon respect. Les articles scientifiques que vous m'avez autorisé à faire ne sont plus que chose stérile. Ce qui absorbe maintenant tout le monde, c'est la politique. En litté-

rature il n'a rien paru d'important depuis le Voyage d'Anacharsis en Grèce, par M. Barthélemy. La découverte d'un satellite de Saturne, que M. Herschel a faite au moyen d'un prodigieux télescope long de quarante pieds, est le seul événement de quelque importance qui se soit produit en astronomie de toute cette année. L'édition de la nouvelle Encyclopédie, qui a atteint le chiffre de 34, est le principal résultat des travaux de nos savants, et elle surpasse infiniment toutes les éditions précédentes. La régénération de la France, sous le rapport de sa constitution et de ses finances, est pour nous une époque de la plus haute gravité, et je crains qu'elle ne soit pas très favorable aux sciences, car on commence à parler déjà de diminuer les pensions des gens de lettres. Les troubles qui agitaient la France sont un peu calmés, mais l'esprit d'insurrection qui règne parmi le peuple et même dans l'armée, est une dangereuse source de maux qui nous menace d'une longue suite à ces troubles.

Recevez, Madame, mes félicitations pour la prise de Belgrade et d'Oczakow. Cet événement semble hâter le moment où Con-

stantinople se glorifiera de son Observatoire et de son Académie, distinctions qui manquent encore à Rome elle-même. L'autorité que votre mérite et vos vues éclairées doivent vous donner dans les affaires du gouvernement vous identifie en quelque sorte à ces succès.

Je suis, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, Madame,

De votre Excellence

Le très humble et très obéissant serviteur

LA LANDE.

DU DUC D'ANHALT.

Madame,

Il est si pénible de prendre congé de ceux que nous respectons et estimons, que j'ai dû songer à me soustraire au moment de votre départ. Mais quelque naturel qu'il soit de donner cours à un pareil sentiment, pourrais-je, d'autre part, me rendre coupable d'ingratitude en souffrant que vous partiez sans adresser un mot de remercîement à une personne qui m'a comblé d'obligations? Non, princesse; jamais je ne pourrai oublier la bonté et l'amitié que m'a témoignées

votre indulgence. Je me mépriserais moi-même de tout mon coeur si j'étais capable d'agir ainsi; et bien que je sois tous les jours exposé à perdre l'estime de ceux qui me sont justement chers, je ne voudrais surtout pas courir le risque de perdre jamais la mienne, — unique consolation qui reste quelquefois à ceux qui ont le malheur de n'être pas compris, ou bien de se voir en butte à d'injurieux soupçons, sur de fausses apparences. Je désire vivement et j'espère vous rencontrer ailleurs plus satisfaite, plus heureuse que dans votre propre patrie; car votre mérite, princesse, ne convient pas à son méridien. Je vous prie de m'accueillir avec ce sentiment de bienveillance que vous accordez à ceux parmi lesquels j'ai l'honneur d'être, en toute sincérité, votre plus humble et plus obéissant serviteur,

D'Anhalt.

LETTRES
DE
L'IMPERATRICE ELIZABETH,
FEMME DE L'EMPEREUR ALEXANDRE,
A LA
PRINCESSE DASCHKOFF.

Pétersbourg, 14 avril 1801.

Madame,

Un témoignage d'intérêt de la part d'une personne de votre mérite, Madame la princesse, ne peut qu'être infiniment précieux pour moi. Soyez assez bonne pour me laisser vous remercier de la lettre que vous avez écrite, et soyez persuadée du sincère désir que j'ai de vous revoir. C'est un sentiment qui a acquis plus de force à mesure que les années m'ont mieux appris à estimer vos qualités, sans cependant pouvoir augmenter la considération parfaite avec laquelle je suis toujours, Madame la princesse, votre très affectionnée

ELIZABETH.

Puisque vous m'avez témoigné d'une manière si aimable votre désir de me voir, je me hasarde à vous faire une prière, Madame la princesse: je serais charmée d'avoir votre visite ce soir vers sept heures, si aucun empêchement ne s'y opposait de votre part. Laissez-moi espérer que votre amitié ne se gênera en rien, mais que vous agirez vis-à-vis de moi avec la plus grande sincérité.[39])

ELIZABETH.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, Madame la princesse, l'ouvrage que vous avez été assez bonne pour me prêter il y a quelques semaines; je vous demande, en même temps, mille pardons pour avoir tant tardé à vous le rendre. C'est une petite erreur qui a causé cette indiscrétion. J'espère, Madame, que votre santé est bonne, et que vous conservez le souvenir de votre affectionnée

ELIZABETH.

Votre lettre ne fait que de me parvenir, Madame la princesse. Acceptez d'avance

39) Ce billet et les quatre suivants furent écrits quand l'Impératrice résidait à Moscou.

mes remerciements pour les petits chiens[40]) que vous avez la bonté de me destiner, aussi bien que l'assurance du plaisir avec lequel je saisirai cette occasion de recevoir votre visite qui, je l'espère, aura lieu vers huit heures du soir, si cela vous convient. Votre très affectionnée

ELIZABETH.

J'ai beaucoup craint, Madame la princesse, de n'avoir pas le plaisir de vous revoir avant votre départ. Mais j'ose espérer votre visite et vous prier de me le faire demain à sept heures, si vous pouvez venir sans inconvénient à l'heure que je vous désigne.

ELIZABETH.

Je veux que vous sachiez bien, Madame la princesse, que mon désir de vous revoir est pour le moins égal à celui que vous avez eu la bonté de m'exprimer. Je compterai sur ce plaisir pour demain à une heure, si vous êtes libre. Votre très affectionnée

ELIZABETH.

---

40) Petits chiens de la race des King's Charles.

Pétersbourg, 27 juin 1802.

Madame la princesse,

Je ressentis bien vivement l'intérêt que vous m'avez témoigné, et si j'ai manqué à vous remercier aussitôt que je le devais, ce n'a pas été assurément par défaut de reconnaissance. Ma santé avait beaucoup souffert du coup que mon coeur a récemment reçu[41]). Sans être sérieusement malade, j'ai été continuellement plus ou moins indisposée, et je ne voulais céder à personne le plaisir de vous exprimer combien j'ai ressenti votre attention.

Pardonnez-moi, Madame, de vous parler ainsi de moi; mais vous m'avez gâtée, princesse; vous m'avez rendue présomptueuse par l'intérêt que vous ne cessez de montrer pour tout ce qui me concerne. Le temps doit être très favorable à votre séjour à la campagne, s'il est aussi beau chez vous que celui dont nous jouissons; il ne vous sera donc pas difficile de vous distraire. J'espère sincèrement que la vie paisible que vous menez aux champs sera utile à votre santé; et je vous prie d'être assurée, princesse, de

41) Ceci paraît se rapporter à la mort d'un jeune enfant de l'Impératrice.

la parfaite considération avec laquelle je suis votre très affectionnée

ELIZABETH.

L'Empereur, qui est très sensible à votre souvenir, Madame la princesse, me charge de vous présenter ses compliments; ma soeur se joint à nous.

Avril 1807.

En arrivant ici, la comtesse Pratasoff m'a remis le paquet dont elle s'était chargée pour moi, Madame la princesse; et si j'ai été flattée de votre souvenir envers moi et heureuse de la justice que vous rendez à l'attachement que j'éprouve pour la mémoire de l'Impératrice Catherine, j'ai regretté en même temps de voir par le ton de votre lettre que vous considérez le don de son portrait comme une sorte de legs. Permettez-moi de ne pas l'accepter à un pareil titre, mais de le recevoir comme une preuve de la conformité des sentiments que nous inspire cette grande souveraine, et comme une assurance de ceux que vous exprimez si gracieusement en ma faveur.

Après la douleur[42]) que vous avez récemment éprouvée, et à laquelle j'ai pris une

[42]) La mort du prince Daschkoff, son fils.

part sincère, il est naturel que vos pensées et vos voeux se détachent de plus en plus de ce monde. C'est la consolation des âmes qui ont beaucoup souffert d'être si occupées et d'envisager avec satisfaction le moment qui amène une autre et meilleure vie; mais permettez-moi d'exprimer l'espérance que ce moment n'est pas encore aussi proche que vous paraissez vous l'imaginer en recommandant à mes soins votre jeune amie. Cependant Miss Wilmot peut être certaine qu'en toute circonstance rien ne lui manquera de ce qu'il peut être en mon pouvoir de faire pour elle. En répondant ainsi à vos désirs, Madame la princesse, j'ai le plaisir de vous certifier les sentiments de haute estime avec lesquels je suis votre très affectionnée ELIZABETH.

(L'Editeur croit devoir en publiant la lettre suivante déclarer de nouveau qu'il met de côté tout sentiment personnel; mais il agirait mal en supprimant un témoignage si touchant du noble caractère de sa vénérable amie, uniquement parce qu'il est l'objet de la sollicitude maternelle qui éclate dans cette lettre.)

LETTRE
DE LA
PRINCESSE DASCHKOFF
A
L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE MARIE,
VEUVE DE L'EMPEREUR PAUL.

Troitskoe, 13 juillet 1806.

Madame,

Les nombreuses vertus et la bienveillance de coeur dont votre Majesté Impériale est si éminemment douée, vous feront non-seulement, j'en ai la confiance, excuser la liberté que je prends d'adresser à Votre Majesté ma très humble prière, mais vous disposeront à l'accueillir avec votre indulgence accoutumée. Daignez, Madame, consoler par votre faveur les derniers jours d'une femme qui espère terminer bientôt une vie de souffrances continuelles. Durant mon séjour en Angleterre, j'ai joui de l'amitié de la famille Wilmot et de ses parents, personnes de bonne condition et qui

ont les alliances les plus respectables, à la fois dans ce pays et en Irlande. Une d'elles, la meilleure de mes amies, feu mistress Hamilton engagea sa jeune cousine Miss M. Wilmot à me faire visite et à partager pour une saison ma solitude. Ses vertus, ses talents, sa modestie, enfin son amitié pour moi ont, durant trois années, embelli et rempli de charmes ma retraite; et maintenant, sachant combien plus que jamais dans mon état présent j'ai besoin de la consolation que son amitié peut m'apporter, elle a formé la résolution de rester auprès de moi, au lieu de quitter la Russie au printemps avec sa soeur aînée, qui a eu l'honneur d'être présentée à Votre Majesté Impériale l'été dernier. Personne mieux que Votre Majesté ne saurait apprécier les douceurs et les ressources aussi bien que les devoirs de l'amitié; les obligations que j'ai à cette charmante demoiselle sont telles que j'ai à coeur de m'acquitter envers elle par une incessante sollicitude pour ses intérêts. Ainsi, Madame, je me jette aux pieds de Votre Majesté Impériale pour invoquer, en faveur de Miss Wilmot, votre gracieuse bienveillance après ma mort, événement que

j'envisagerais avec calme si j'étais certaine que mon amie, aussi longtemps qu'elle restera dans ce pays, pourrait y jouir de toute sécurité sous votre protection. J'ose, Madame, exprimer ma conviction qu'elle en est digne, ainsi que la persuasion où je suis que Votre Majesté comprendrait et apprécierait son mérite, si les circonstances vous amenaient à la connaître. Si la faveur que je sollicite m'est accordée, mes derniers moments seront adoucis par la conscience d'avoir, en partie du moins, été à même de remplir mon devoir envers Miss Wilmot.

Oserai-je abuser davantage de la bienveillance de Votre Majesté en émettant une autre prière, dont la nature demande une petite explication?

Plus de neuf ans se sont écoulés depuis que j'ai fait un testament, sanctionné par mes parents aussi bien que ceux de mon mari, et de ce nombre sont le respectable Jerobkine et le prince Repnin. Je l'ai déposé dans les archives de l'Hospice des Enfants Trouvés, en faisant en même temps à cette maison une petite donation que, depuis, j'ai renouvelée à divers intervalles. Mes exécuteurs testamentaires étaient mon

dernier frère et le cousin de mon mari le prince Ivan Gagarin. J'ai eu l'affliction de perdre le premier; et comme il n'est pas impossible que le second meure avant moi, j'ai dans cette prévision prié le conseil de surveillance de vouloir bien prendre sur lui-même la responsabilité de l'exécution de mon testament; et afin de prouver combien j'avais à coeur que les dispositions, qui y sont contenues fussent remplies, j'ai présenté en même temps une somme de quatre mille roubles comme offrande charitable pour les habitants de cette institution de bienfaisance; je ne dirai pas les infortunés; car placés sous la protection spéciale de Votre Majesté Impériale, ils ne sauraient être appelés ainsi. Maintenant je désire, Madame, mettre en sûreté dans cet hôpital une valeur de cinq mille livres sterling[43]) en faveur de ma jeune amie Miss Wilmot; et

43) La somme dont il s'agit ici ne fut pas placée éventuellement sur l'hospice des Enfants Trouvés, comme c'était l'intention de la princesse, mais elle fut envoyée en Angleterre. L'Editeur doit déclarer pour rendre justice à la princesse Daschkoff que ce legs vint se joindre à beaucoup d'autres dons de semblable nature dont elle avait déjà comblé Miss Wilmot.

de plus invoquer l'assistance de votre puissant crédit s'il est nécessaire, pour que mes dernières volontés soient bien accomplies, et afin que la somme ainsi placée puisse être dûment parantie pour l'usage de Miss Wilmot. Je la verserai immédiatement, aussitôt que j'aurai eu le bonheur de recevoir une gracieuse réponse à ma prière. Cette réponse ajoutera les sentiments de la plus vive reconnaissance au profond respect avec lequel j'ai l'honneur de me dire

De Votre Majesté Impériale
La très humble et très dévouée servante
PRINCESSE DASCHKOFF.

REPONSE DE L'IMPERATRICE DOUAIRIERE.

Sawlowsky, 24 août 1806.

J'ai reçu votre lettre, Madame, et c'est pour moi une très grande satisfaction que de vous assurer à quel point j'ai apprécié les motifs qui ont dirigé vos résolutions envers Miss Wilmot. Votre attachement pour elle ne saurait manquer d'être considéré par moi comme un sûr témoignage de son mérite; et si jamais elle avait besoin de ma

protection, je n'hésite pas à la lui promettre d'avance. Quant aux dispositions que vous avez faites en sa faveur à l'hospice des Enfants Trouvés, les réglements de cette maison donnent une garantie suffisante pour que vous sachiez que vos intentions seront fidèlement remplies par le conseil de surveillance. En effet, ces réglements obligent le conseil à se conformer, comme au devoir le plus sacré aux intentions d'un testament sanctionné par les lois et dont cette institution a reçu le dépôt; le conseil de surveillance doit donc scrupuleusement veiller sur les fonds confiés à l'hospice. Si une déclaration émanant de moi peut tranquilliser votre esprit à ce sujet, recevez, Madame, l'assurance la plus positive que les réglements de l'hospice seront exécutés de la manière la plus ponctuelle. Permettez-moi d'avoir le plaisir d'ajouter à ces assurances l'expression des sentiments d'estime et de distinction avec lesquels je reste princesse

Votre très affectionnée
MARIE.

Fin du troisième volume.

Imprimerie de Gustav Bär à Leipsic.